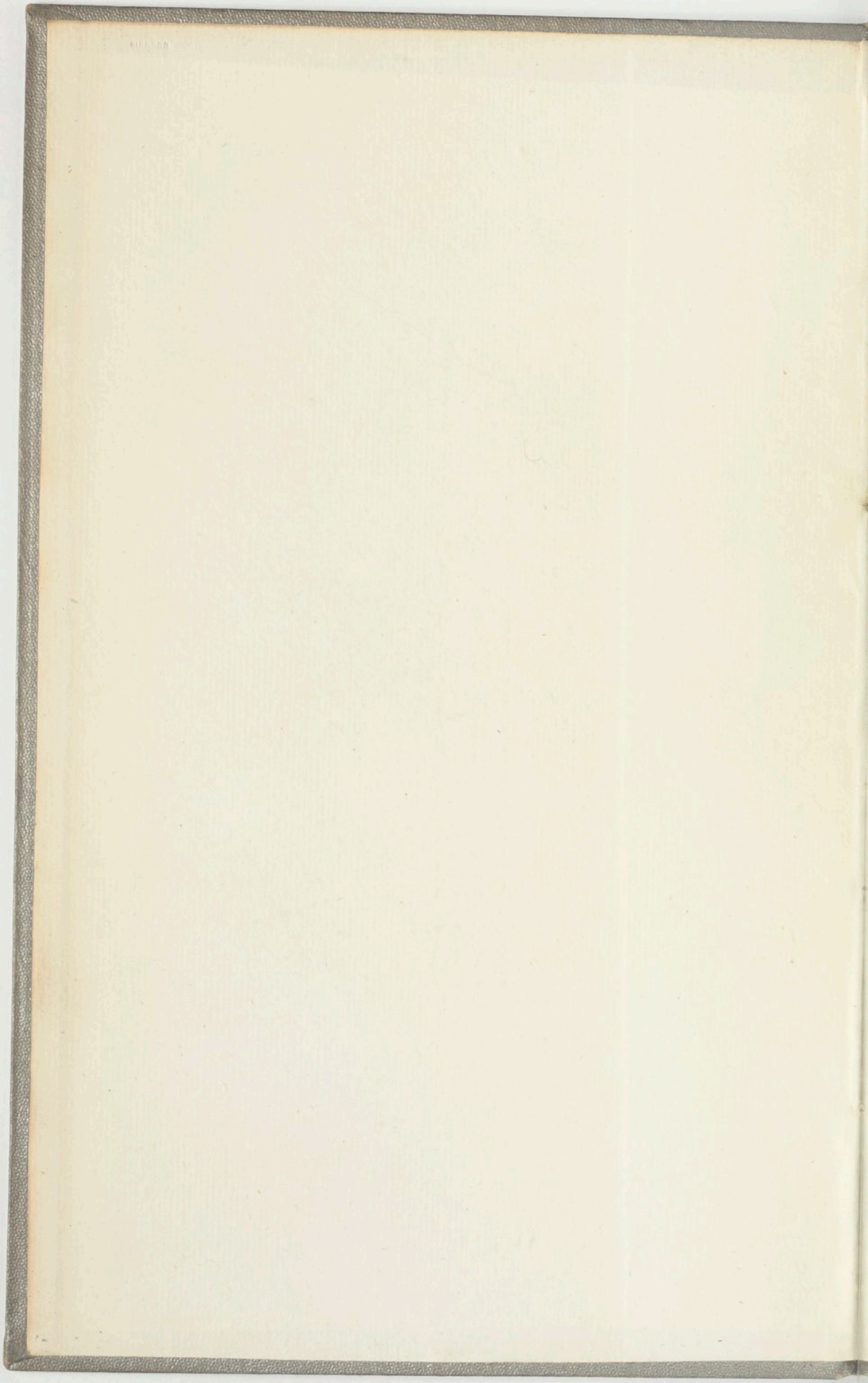


Arsène Houssaye. Les Courtisanes du monde...


BnF Gallica



ARSÈNE HOUSSAYE

LES COURTISANES DU MONDE

I

LA MESSALINE BLONDE

Nouvelle édition



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

MDCCCLXX

LES

COURTISANES DU MONDE

Troisième et dernière série des

GRANDES DAMES

ARSÈNE HOUSSAYE

LES GRANDES DAMES

MONSIEUR DON JUAN. — MADAME VÉNUS. — LES PÉCHERESSES BLONDES
UNE TRAGÉDIE A EMS

LES PARISIENNES

LA FEMME QUI FRAPPE. — MADEMOISELLE PHRYNÉ. — LES FEMMES ADULTÈRES
LES FEMMES DÉCHUES.

10e édition. — 8 vol. in-8 cavalier, avec portraits et gravures, 40 fr.

HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE

DEPUIS MOLIÈRE JUSQU'A BÉRANGER

7e éd. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA COUR DE LOUIS XIV

5e éd. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

LE ROI VOLTAIRE

5e éd. — Gravures. — 1 vol. in-8 cavalier

HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE

Nouvelle édition. — 1 vol. in-8 cavalier. — Portraits

VOYAGE A MA FENÊTRE

1 vol. in-8 cavalier. — 5e édition. — Gravure de Johannot

NOTRE-DAME DE THERMIDOR

Nouvelle édition. — 1 vol. in-8 cavalier. — Portraits

HISTOIRE DE LÉONARD DE VINCI

1 vol. in-8. — Portraits

MADEMOISELLE CLÉOPATRE

8e éd. — 1 vol. grand in-8

PRINCESSES DE COMÉDIE ET DÉESSES D'OPÉRA

1 vol. in-8 cavalier. — 10e éd. — Gravures de Flameng

LE ROMAN DE LA DUCHESSE

7e éd. — 1 vol. in-18

HISTOIRE DES PEINTRES FLAMANDS

1 vol. in-folio, illustré de 100 magnifiques gravures

POÉSIES COMPLÈTES

8e édition — 1 volume in-8. — Gravures

PARIS. — TYP. ALCAN-LÉVY, 61, RUE LAFAYETTE.



MESSALINE BLONDE

IMP. CH. CHARDON AINÉ PARIS

ARSÈNE HOUSSAYE

LES COURTISANES DU MONDE

I

LA MESSALINE BLONDE





PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

MDCCCLXX

A HENRY DE PÈNE

Mon ami,

Vous avez, le premier, prédit le tapage des Grandes Dames; *vous avez reconnu, dans ces portraits et dans ces tableaux du monde parisien, beaucoup de figures et beaucoup de comédies qui jouent du masque et de l'anonyme. Je vous devais donc un souvenir dans ces douze volumes, à vous, le Parisien par excellence, qui avez pris pour écrire le crayon de Gavarni.*

Mais c'est surtout à l'ami ancien déjà que je dédie mon livre. Je me souviens avec un vif plaisir de ce beau salon du quai Malaquais, où votre mère présidait avec les grâces de la femme et le charme des vertus familiales.

Je vous serre cordialement la main,

ARSÈNE HOUSSAYE.

LIVRE I

HISTOIRE D'UNE MESSALINE BLONDE

C'est par les yeux de la femme qu'on voit bien le spectacle. Les femmes ne voient jamais de loin, mais elles voient de près ; l'homme est l'astrologue qui cherche au ciel ce qui se passe à ses pieds, — et qui se laisse tomber dans le puits — de la Vérité.

La femme ne regarde pas si haut. L'anthologie ne nous apprend-elle pas que c'est la femme qui a découvert la violette? Que n'a-t-elle pas découvert? Dieu, l'Amour, l'Art. Pendant qu'Adam regardait dans les astres, Ève mangeait la pomme de la Science.

***

La Vérité, c'est l'âme et la lumière de l'Art; mais la Vérité sans l'Art, c'est la Nature sans Dieu, c'est la moisson sans soleil, c'est la femme sans amour.

***

La coquetterie a une volupté de résistance plus forte souvent que la vertu elle-même. La coquette est la plus accusée parmi les femmes légères ; mais le plus souvent, si on la surprend sous le ciel de son lit, on ne trouve sur son oreiller que son éventail.

***

L'amour est la seule passion qui se paie d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même : l'amour seul peut acquitter les dettes d'amour.

NINON.

Les Ninons d'aujourd'hui aiment mieux l'argent comptant et disent que les billets doux n'ont plus cours forcé.

***

Les femmes appellent repentir le souvenir de leurs fautes, mais surtout le regret de ne pouvoir les recommencer.

MADAME DE POMPADOUR.

Les femmes aiment l'amour comme Pénélope aimait sa toile : elles font un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours.

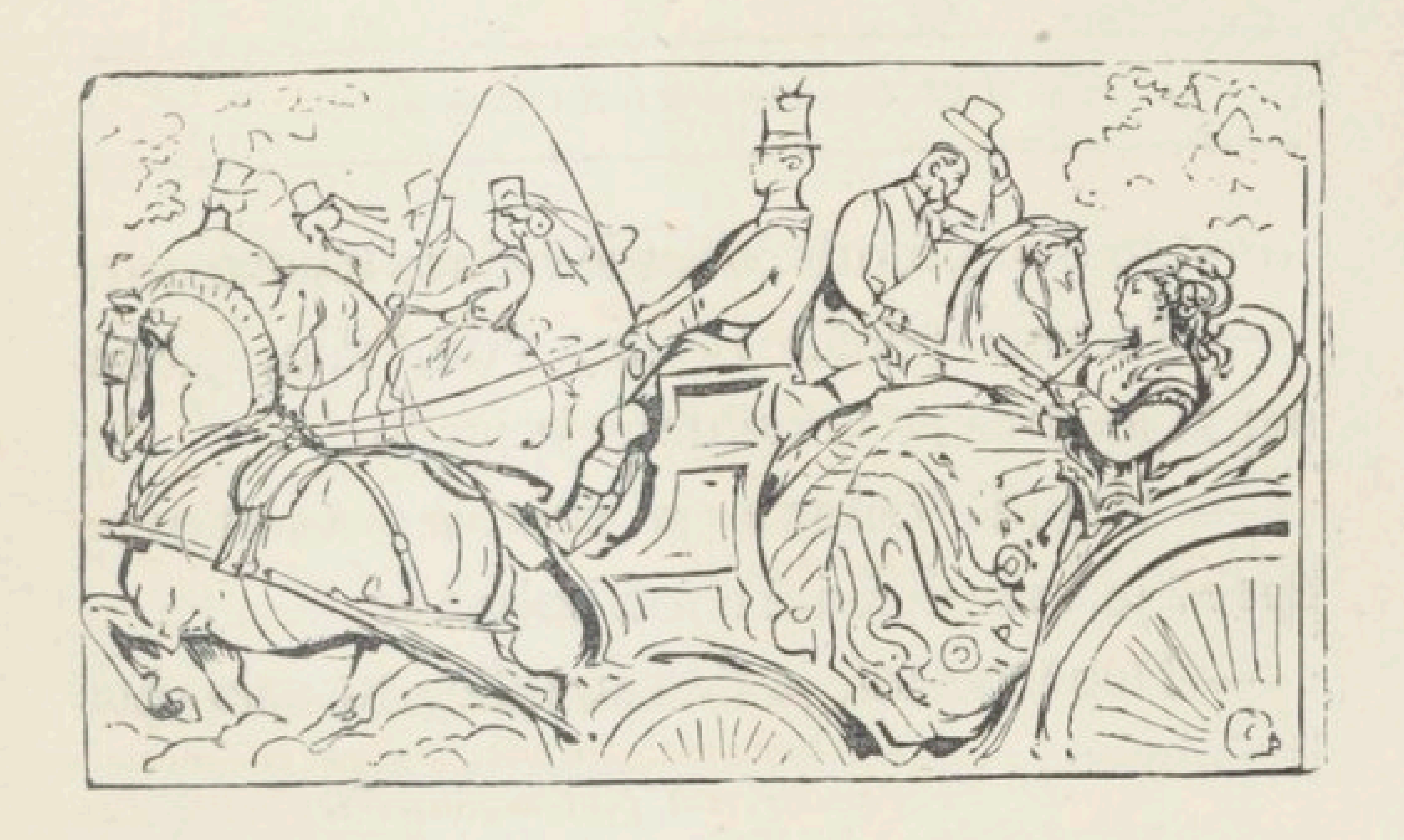
MADAME DE WARENS.

Il y aura plus de joie au ciel pour une seule pécheresse qui vient à se repentir, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas traversé les passions.

SAINT LUC.

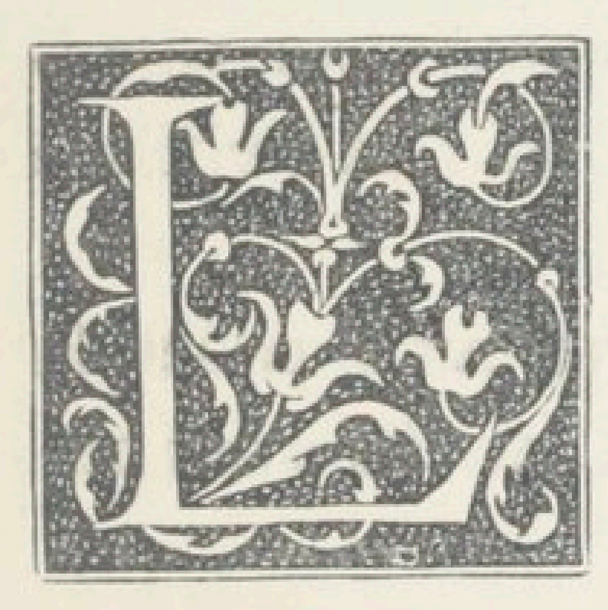
Saint Luc aurait dû ajouter : « C'est que dans les passions il y a la Passion avec sa croix et sa couronne d'épines. »

***



I

Celui qui vient et celui qui s'en va.



LE prince montait l'escalier dans son rêve d'amour et dans son rêve de bonheur, musique du maëstro Auber.

Il n'était pas attendu — ni par elle — ni par lui.

— O mon Dieu ! voilà le prince ! dit-elle.

— Le prince ? qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

— Es-tu bête ! le prince, c'est le prince.

— Je comprends, c'est le prince Charmant.

— Je suis perdue! Vite, vite, vite, passe sur la fenêtre et saute dans le jardin.

— Habillé comme je suis là? As-tu une épée? je vais défendre ton honneur.

— Dépêche-toi, je t'en supplie, tu sais que je t'aime.

— Ma foi, ma belle amie, j'aimerais mieux à cette heure être celui que tu n'aimes pas.

Cette petite causerie toute intime se débitait dans un appartement des Champs-Élysées, — maison sculptée — n° 146, au premier étage, sur l'avenue, presque au rez-de-chaussée sur le jardin, un beau jardin de l'ancien Beaujon où quelques vieux arbres pourraient témoigner encore des romans du dix-huitième siècle.

Cependant le prince arrivait sur le palier, la dame s'était jetée hors du lit et elle avait ouvert la fenêtre.

— Albert! Albert! je t'en supplie, ne perds pas une seconde!

Or, Albert était toujours couché.

La belle, toute effarée, lui jeta sa culotte et son habit.

— Voyons, tu es folle! dit Albert en s'indignant, tu sais bien que je ne m'en irai pas. Je suis venu ici en sortant de chez la duchesse; j'ai une culotte courte, des bas de soie et un habit bleu à boutons d'or, tout comme l'Empereur et le vicomte de La Ferrière. Que veux-tu que je fasse de cela dans ton jardin?

— Ne discutons pas; tiens, voilà ta culotte.

— Tu t'imagines que je vais fuir devant un prince! Je suis de trop bonne maison, ma chère.

— Tu vas me faire perdre ma fortune!

— Chansons! Veux-tu vingt poignées d'or?

— Non, je ne veux pas qu'il soit question d'argent entre nous. Mais je vais te confier un secret qui te décidera à t'en aller.

Elle parlait haut, elle se pencha à l'oreille d'Albert.

Que lui dit-elle? Sans doute il fut touché, car, cette fois, il sauta hors du lit.

— Fanny, lui dit-il en raillant toujours, me dispenses-tu de mettre ma cravate blanche pour me promener devant tes arbustes poudrés de neige et de givre?

— Albert, sois sérieux.

Le prince avait sonné.

— Mais dépêche-toi donc !

— Ah! tu t'imagines, toi, qu'on met une culotte de bal comme un pantalon de mamelouck?

Et sur un ton gravement comique :

— Fanny, réponds-tu de ma culotte?

— Oui, de ta culotte et de ta vie.

La femme de chambre avait ouvert au prince, qui traversait déjà le salon. Il n'y avait plus un instant à perdre. Fanny entraîna Albert à la fenêtre, le surchargeant de son habit, de ses gants, de son bicorne.

Elle avait fermé la fenêtre sur lui :

— O mon Dieu! dit-elle, j'ai oublié de lui donner ses bottines.

Fanny perdait tout à fait la tête. Voilà pourquoi elle passa à Albert ses bottines à elle, oubliant que le marquis avait des escarpins.

Hélas! elle s'en aperçut, mais il était trop tard. Le prince — c'était le prince Rio, vous le reconnaissez bien — avait déjà sa main sur le bouton de la porte quand elle se recoucha.

Je ne saurais dire avec quel art, avec quelle

science, avec quelle coquetterie, avec quelle perversité elle improvisa un lit virginal et un sommeil de vierge.

Quand le prince entra, il traversa le silence le plus profond et le demi-jour le plus amoureux.

— Elle m'attend, murmura-t-il.

Il était bon prince, le prince. Il marcha à pas de loup, comme s'il craignait de la réveiller.

Elle jouait adorablement le sommeil — sur un seul oreiller. Elle aimait trop Albert pour avoir deux oreillers. Deux oreillers, c'est bon pour des amours conjugaux ou des amours qui ont une demi-lune de date — la lune décroissante.

Or, Albert n'était qu'au lendemain de la noce.

II

Portrait de l'amoureux

Vous voulez sans doute connaître l'état civil de l'amoureux.

On parlait alors beaucoup à Paris d'un jeune Anglais d'un dilettantisme inouï. Beaucoup de cheveux bruns à reflets fauves, des moustaches triomphantes, des yeux lumineux, humides et magnétiques, des dents qui mordaient bien, sous une lèvre moqueuse qui mordait aussi. Il allait un peu partout, mais il ne posait pas; il traversait les salons comme il traversait le Bois. D'ailleurs, il ne vivait pas souvent à Paris. Depuis trois à quatre mois,

on le voyait comme une apparition ; il n'était pas plutôt arrivé qu'il était reparti. Il n'y avait en lui rien de mystérieux, ni son air, ni son esprit, mais sa vie était mystérieuse. Il ne descendait jamais dans le même hôtel, on ne lui connaissait pas un seul ami, — si ce n'est les amis de passage, — on ne le remarquait jamais deux fois avec la même femme. Je me trompe : une étrangère blanche et bleue, tant ses yeux couleur du ciel déteignaient sur sa pâleur, l'accompagnait çà et là au théâtre, mais ils restaient tous les deux dans le fond d'une avant-scène, défiant dans le demi-jour les regards les plus indiscrets. Au dernier voyage d'ailleurs, l'étrangère n'était pas revenue avec lui.

On ne le connaissait à Paris que depuis le dernier automne.

C'était le marquis Albert de Sommerson. Quand on parlait de lui à lord Hertford ou au duc de Hamilton, ils souriaient, mais ils ne le reniaient pas. Ils disaient au contraire que c'était le gentleman le plus accompli des trois royaumes.

Pourquoi venait-il à Paris ? Il semblait ne

pas s'y amuser. Sans doute, il y venait comme à un spectacle de curiosités, en philosophe qui aime mieux étudier le livre du monde que les pages nocturnes des philosophes.

Entre autres manies bien innocentes, il avait celle de jeter de la poudre d'or sur ses cheveux, ce qui lui donnait un aspect singulier.

Il ne s'était fait présenter dans aucun club, disant qu'il n'aimait pas la société des hommes. On regrettait au Jockey de ne le point voir, car il amenait de Londres les plus beaux chevaux. Et avec quel art il les montait et il les conduisait. Depuis que le duc de Parisis avait disparu du turf, on n'avait pas vu une aussi savante désinvolture.

Il ne fumait pas et il ne portait pas de lorgnon sur l'œil. Fier de sa main sculpturale, il ne mettait ni gants rouges ni gants gris-perle, hormis quand il conduisait.

Lorsqu'il descendait l'avenue de l'Impératrice ou l'avenue des Champs-Élysées avec la rapidité d'une locomotive et dans la sérénité des dieux de l'Olympe, tout le monde le regardait avec des battements de cœur, mais il jonglait avec ses chevaux comme

l'Indien avec ses couteaux. Il dessinait des méandres imprévus dans les flots d'équipages de toutes les formes qui criaient sur les deux rives de l'avenue.

On se demandait toujours si ses chevaux avaient pris le mors aux dents. Les dilettantes parisiens, qui ne pouvaient entrer en lutte, se consolaient en disant que cela finirait par une catastrophe.

En attendant, lord Sommerson arrivait toujours victorieusement avant tout le monde, quand il était parti le dernier.

Beaucoup de jeunes gens avaient tenté d'entrer en conversation avec lui ; mais devant son sérieux tout britannique, devant sa fierté intraitable, ils avaient compris qu'il n'y avait rien à lui dire, ni rien à espérer de lui. C'était un voyageur qui passe, qui repasse et qui ne s'arrête pas.

Messieurs les crevés s'étonnaient fort qu'un Anglais de bonne maison vînt à Paris sans vouloir être de leurs fêtes. Il arrivait bien çà et là que lord Sommerson parlait à une de leurs femmes, mais c'était tout ce qu'il pouvait faire pour eux. On questionnait les femmes ;

l'une l'avait connu au Grand Hôtel, l'autre à l'hôtel du Rhin, l'autre au Café Anglais ; il s'était montré grand seigneur, il donnait une poignée d'or sans compter, il avait eu beaucoup d'esprit, quoiqu'il eût montré beaucoup d'argent. Pas un mot de plus au bureau de renseignements de ces dames.

Hormis pourtant ce signe particulier : chaque fois que le marquis de Sommerson était heureux, il jetait par-dessus sa tête un petit poignard en or pas plus grand que le doigt.

Était-ce en sacrifice aux dieux?

Quand il était très heureux, il le piquait dans la chevelure de la dame — plus ou moins heureuse avec lui.

Les femmes du monde ne pouvaient guère parler du jeune lord. On ne l'avait vu que dans trois salons excentriques où paradaiènt les beautés anglaises et américaines. On avait remarqué qu'il faisait « le dégât dans les vertus » selon l'expression de lord Byron. Rien ne l'arrêtait dans son audace : il traitait les femmes du monde comme les filles, voilà pourquoi il les traitait bien, selon son expression.

On le jugeait bien et on le jugeait mal. Sous

l'homme à bonnes fortunes il y avait un homme. Quelques jeunes gens de la *Maison d'Or*, impatientés de son air dédaigneux, s'accordèrent un jour sur cette idée : que c'était un pick-pockett de haut style qui venait à Paris pour quelque grand coup.

— Oui, dit mademoiselle Trente-six-Vertus, vous avez raison, c'est un pick-pockett, puisqu'il vous vole vos femmes.

Or, comment lord Sommerson connaissait-il mademoiselle Fanny, surnommée la Charmeuse?

Ils avaient soupé la veille chez madame Blanche d'Antigny, en bons voisins. Ils ne se connaissaient pas ; voilà sans doute pourquoi le marquis avait reconduit la dame — intra-muros. — Il s'était passé une scène assez dramatique : comme ils commençaient à faire connaissance, l'Anglais s'écria avec sa gravité britannique :

— Que fais-je! Mais je n'ai pas eu l'honneur de vous être présenté, — madame!

Toutefois il n'avait pas rebroussé chemin.

Et le lendemain, la Charmeuse avait trouvé un poignard d'or dans ses cheveux.

III

Portrait de la dame

Et maintenant que nous connaissons M. Albert de Sommerson, permettez-moi, monsieur, si vous n'avez rien à faire et si vous n'êtes pas trop ruiné, de vous présenter à mademoiselle Fanny de Saint-Maur — Éléonore Dupuis sur son acte de naissance — fille de dame Jacqueline Dupuis, en son vivant cuisinière dans les meilleures maisons du faubourg Saint-Germain. Elle avait si souvent changé de cuisine, qu'elle ne savait pas bien d'où lui venait sa fille, un modèle de vertu jusqu'à l'âge de quinze ans.

En effet, tant que la belle ne changea ni son nom de baptême, ni son nom de famille, elle fut citée au prône dans sa paroisse. Elle avait été la première à l'école, la première au catéchisme, la première au mois de Marie, jusqu'au jour où elle fut la première au péché.

Je vous fais grâce de la kyrielle de ses amoureux : toutes les femmes ont leur cabinet noir. Ne décachetons pas les secrets, croyons-les quand elles nous disent : « Je n'ai aimé que toi. » En amour, un homme d'esprit ne cherche jamais midi à quatorze heures ; il prend les femmes comme elles sont et ne veut pas trouver Jeanne d'Arc dans mademoiselle Schneider. Ce qui serait aussi désagréable à mademoiselle Schneider qu'à Jeanne d'Arc.

Depuis le cabinet noir, mademoiselle Fanny de Saint-Maur, surnommée la Charmeuse par le prince Rio, gagna en plein soleil ses titres de noblesse. Elle ne se mésallia plus. Elle se maria souvent, mais toujours avec un seigneur de belle lignée ou un gentleman de belle écurie. Celui qui n'avait pas de titres de noblesse devait au moins avoir six chevaux, quatre pour elle et deux pour lui.

Elle avait daigné, çà et là dans le demi-jour, ruiner ou entamer quelques financiers, mais ç'avait été bientôt fait. Elle ne s'attardait dans ses passions qu'avec les hommes du meilleur monde. Elle avait toujours des princes et des marquis sur la planche.

Elle n'en était pas plus riche pour cela ; je me trompe, puisqu'elle vivait en toute prodigalité ; les riches ne sont pas ceux qui amassent, mais ceux qui dépensent. Voici son budget en quelques mots.

Commençons par le passif :

1° Trois cent mille francs de dettes ; 2° une dépense annuelle de deux cent mille francs, c'est-à-dire un demi-million pour l'année courante.

L'actif se composait de :

1° Cinq mille francs par mois que donnait le prince ; c'était la contribution directe, mais elle avait un bon gouvernement ; 2° la contribution indirecte donnait beaucoup. Donc, au chapitre deux, on pouvait porter cent mille francs ; 3° contribution étrangère, cinquante mille francs ; 4° les jours donnés et qu'on pouvait vendre ou engager, cinquante mille francs.

Les recettes et les pertes de jeu à Bade et à Monaco s'équilibraient à peu près.

On voit que la demoiselle pouvait dépenser deux cent mille francs et payer soixante mille francs de papier timbré. Aussi disait-elle d'un ton très dégagé, en parlant du prince Rio :

— Oh! il est très généreux, il me paie mes huissiers.

Elle était jolie, un peu grasse pour ceux qui n'aiment pas trop les promontoires; figure douce et amoureuse, yeux toujours humides de volupté, bouche trop souvent souriante comme pour dire : « Frappez et l'on vous ouvrira. »

Quoique ce fût une femme d'ordre, puisqu'elle n'était saisie que deux fois par an, elle se payait çà et là un caprice sans trop s'inquiéter du lendemain. M. de Sommerson n'était pas le premier qu'elle eût pris pour sa figure; il avait l'honneur de succéder, dans l'emploi des amants de cœur, à un trop joli cabotin du boulevard que toutes ces dames apprécient.

La nuit où nous assistons à une surprise tragi-comique, dans l'appartement de la dame, avenue des Champs-Élysées, le prince ne devait

pas venir; mais comme il avait été ce soir-là au bal de la Cour, il se ravisa. Voilà pourquoi — amour, tu perdis trois — et peut-être quatre, car je ne répondrais pas que le comte de Montmartel, qui habitait au-dessus, ne fût lui aussi un peu l'amant de mademoiselle Fanny de Saint-Maur, — la Charmeuse. —

IV

La Charmeuse

Cependant le prince, en entrant dans la chambre à coucher de sa maîtresse, s'était dit qu'il ne fallait pas la réveiller. Il marchait donc à pas silencieux vers l'agneau sans tache.

— Qu'elle est belle ainsi, murmura-t-il doucement.

Il admirait Fanny dans son sommeil. Elle était presque toute voilée par ses cheveux. Pourquoi était-elle ainsi échevelée? « Qui sait? se disait-il, l'impatience de l'attente, quelque songe de volupté. » D'ailleurs, depuis huit jours elle se montrait plus jalouse que de coutume.

La jalousie est un masque commode qui permet la colère, le dédain, la rougeur.

En se retrouvant dans cette douce atmosphère de la femme aimée, le prince ne put s'empêcher de se dire qu'il était bien heureux. Quelle que fût l'heure, il était toujours attendu; quel que fût le moment, elle était belle et douce pour le recevoir.

— Il faut à tous les hommes, pensait-il, une pareille femme et un pareil refuge. L'homme n'existe que par sa maîtresse; que deviendrait-il s'il ne venait une fois par jour se retremper dans la joie d'aimer et d'être aimé?

Le prince se complaisait beaucoup dans la chambre à coucher de Fanny. Il en aimait l'ameublement, les tentures, la pendule, les chenets, jusqu'au ciel du plafond, où la dame avait fait peindre une hirondelle pour lui porter bonheur. Pour la centième fois, dans le demi-jour d'une lampe discrète, il admirait la femme et l'encadrement. Tout était en harmonie intime. On sentait que la femme n'aurait pu dormir ailleurs. Il n'y avait là ni une seule ligne, ni une seule couleur ennemies. Un peintre y eût rêvé à sa palette.

Si vous n'êtes pas curieux d'entrer avec le prince dans la chambre à coucher de mademoiselle Fanny — il serait bien étonnant que vous n'y fussiez pas déjà allé, — monsieur mon lecteur — je vous dirai en quatre mots la figure de cette chambre.

La Charmeuse était couchée dans un beau lit du temps de Louis XVI, en bois finement sculpté, peint en blanc, relevé de quelques touches d'or. Sur les trois galeries supportant le baldaquin étaient sculptées des colombes s'entrebaisant. C'était le lit de Vénus elle-même; aussi les rideaux étaient-ils couleur gorge de pigeon.

Naturellement, le lit était sur une estrade. N'était-ce pas le trône de la reine de céans?

Sur la cheminée, vrai bijou en marbre incrusté de bronze doré, une glace biseautée dans un cadre en bois sculpté et découpé à jour. Devant la glace un lion d'or supportant une pendule d'argent; c'était encore du Louis XV, c'était déjà du Louis XVI. De chaque côté de la glace des cornets en ancienne porcelaine de Chine et des flambeaux cassolettes. Petit lustre au plafond comme

pour éclairer un ciel étoilé, lustre de Murano filigrane, cristaux de roche et verres de couleur.

Il y avait en outre, aux quatre coins de la chambre, quatre girandoles or et argent, à deux lumières. Sur une belle commode en marqueterie d'écaille et de cuivre garnie de bronze doré, une merveille ancienne, on pouvait admirer un nécessaire de voyage qui indiquait que la dame n'était pas toujours là. En effet, il lui arrivait souvent de vouloir comme les jeunes mariées passer une lune de miel à Fontainebleau ou à Versailles. C'était un bijou renfermant des bijoux, car il était en agate rubanée, monté par Froment Meurice, travail en argent, ornements en or repoussé. Toutes les pièces de l'intérieur étaient en or, une fortune pour une pauvre fille vertueuse. Et quelles formes sveltes et quelles fines ciselures! C'était le nécessaire d'une fée. Près du nécessaire un coffret Louis XIII en argent ciselé, une bonbonnière Louis XVI en or, émail violet, cordons ciselés en relief à feuillages. Sur le dessus un chat et un chien en relief avec des yeux en diamants qui se regardaient

comme un chien et un chat de faïence. A côté une boîte à mouches en ivoire, monture en argent avec une offrande à l'amour pour sujet. Petite merveille de Marie-Antoinette — ô profanation! Un carnet en écaille incrusté de burgau monté en argent, un étui vernis Martin rayé d'or et de carmin renfermant un flacon. Quoi encore sur cette commode? Une coupe en cristal de roche, bijou de la Renaissance monté en argent avec des figurines ciselées et émaillées, couvercle garni de dix chatons en turquoises.

Parlerai-je du chiffonnier, autre chef-d'œuvre de Boule où mademoiselle Fanny jetait toutes ses lettres qui sans doute s'habituaient à se trouver ensemble, pêle-mêle de couronnes héraldiques et de couronnes d'argent? Elle se promettait de les relire un jour si elle faisait ses mémoires.

La belle avait quelques tableaux. Des Nymphes au bain de Diaz, une Amazone d'Alfred de Dreux, un coin de Venise de Ziem, une Bacchante sentimentale de Prudhon, une Innocente pervertie de Greuze.

Si vous êtes indiscret, nous entrerons dans

le cabinet de toilette. Vous voyez cela d'ici: une glace de Venise où l'on se mire en entrant. Remarquez l'encadrement en verre bleu sous une bordure en bois sculpté, découpé à l'italienne. Ici encore un lustre de Murano, qui jette ses douze yeux sur les douze beautés de la Charmeuse. Dans ces deux jardinières de vieux Japon, Fanny s'amuse à cultiver des tulipes, des bruyères, des jacinthes et des primevères. Le cabinet est tendu de lampas à dessins blancs sur fond chair de pêche. Sur cette fraîche tenture quelques nudités plus ou moins mythologiques de Lagrenée et de Baudouin, pour rappeler les amoureux à l'ordre — s'ils s'avisaient de parler raison!

Je ne vous indiquerai pas les mille riens: des bijoux, des caprices d'orfévrerie que nous rencontrons à chaque pas, sur la toilette, sur les consoles, jusque sur les divans. Je ne dirai plus qu'un mot sur ce pot et cette cuvette en argent à côtes contournées, à ornements rocaille. C'est le pot et la cuvette de madame de Pompadour. Chaque chose a sa destinée. Pas un demi-mot de plus.

Le prince était donc devant le lit de la

Charmeuse, ne voulant pas hâter son bonheur en réveillant la dame.

Il n'avait pas vu Fanny depuis le matin, il se représentait comment elle avait dû passer sa journée. Il lui avait écrit ces quelques mots vers quatre heures :

Ma mie,

Vous ne me verrez pas cette nuit. Mais demain j'irai vous demander à déjeuner et je vous mangerai toute vive.

C'était le style Henri IV.

Ma mie avait tout de suite écrit à Albert de Sommerson dans un autre style :

Mon Des Grieux,

Viens ce soir. J'irai tout à l'heure à l'Opéra. Après quoi je rentrerai et je m'endormirai pour que tu me réveilles. Mais ne me réveille pas avec un poignard.

Lord Sommerson, tout anglais qu'il fût, s'apprivoisait volontiers. Il connaissait bien les Des Grieux et les Manons d'aujourd'hui. Il ne s'était pas fâché de la comparaison. En

revenant d'un bal de duchesse où on imposait la culotte courte, il s'était attardé vaille que vaille chez Fanny, qui n'avait pas été peu surprise de le voir arriver en pareil équipage.

— Pourquoi viens-tu si tard ?

— Parce que les valseuses héraldiques m'ont fait perdre mon temps. J'aurais voulu passer chez moi pour changer de costume et ne pas faire ici une pareille entrée en culotte courte. N'ai-je pas l'air d'un conducteur de cotillon avec garantie du gouvernement ?

— Eh bien, avait dit la Charmeuse, change de costume.

V

Une chercheuse d'étoiles

Or, pendant que le prince était si heureux en regardant sa princesse, que devenait lord Sommerson dans le jardin d'Armide ?

Il neigeait toujours. Il avait les pieds glacés. Il ne savait que faire.

Il aurait bien pu escalader la grille sur la rue Lord Byron, pour s'enfuir chez lui. Mais le moyen de marcher pieds nus dans la neige ? Il espérait que la fenêtre allait se rouvrir et que la belle Fanny, sa seule providence, le rappellerait — à son foyer.

A cet instant, une autre providence se

montra à l'étage au-dessus — le second sur l'avenue des Champs-Elysées, le premier sur le jardin.

Une jeune femme, une femme du monde, cette fois, qui revenait, elle, du bal des Tuileries, s'était mise à son balcon pour respirer un peu avant de se coucher.

C'était la comtesse Hélène de Montmartel. Elle regrettait de n'avoir pas soupé. Elle mangeait mélancoliquement une pomme d'api tout en songeant à M. de Berthald — un amoureux du lendemain — qui avait ce soir-là deux fois valsé avec elle.

Les femmes aiment la neige. Elles y baignent leur esprit avec volupté, comme si elles y retrouvaient leur innocence.

Hélène était déjà sur le balcon, quand on ouvrit la fenêtre au-dessous d'elle. Elle vit apparaître Albert, culotte courte, bas de soie, frac léger, en bicorne, comme pour aller en guerre, mais pas de bottines pour faire la campagne.

Elle se pencha légèrement pour voir tout le tableau.

Une fois dans le jardin, le marquis de Som-

merson s'était donc aperçu qu'il avait oublié ses bottines et son pardessus. Il se tourna vers la fenêtre qui venait de se fermer, comme le passager vers le rivage un jour de tempête. O miracle! ô joie inespérée ! la fenêtre se rouvrit. Ce fut alors que Fanny jeta ses bottines — ses bottines à elles — à son cher Des Grieux.

Que vouliez-vous qu'il fît du nez d'un marguillier?

Il saisit les bottines avec reconnaissance ; mais, hélas ! quoi qu'il eût le pied petit, il ne réussit pas à le loger si à l'étroit. Il s'impatienta et les déchira, voulant à toutes forces en faire une chaussure à son pied.

Il neigeait toujours. Le marquis sentit un manteau lui tomber sur les épaules, mais c'était un manteau de neige.

Il se retourna encore vers la fenêtre en invoquant les dieux protecteurs. Mais le prince était entré, déjà Fanny faisait semblant de dormir.

La dame du dessus prit en profonde pitié cet amoureux enneigé qui se secouait avec fureur et qui avait déjà éternüé deux fois.

Comme dans la légende, elle prit sur son épaule sa pelisse de bal et la jeta à lord Sommerson.

Il leva le nez et il éternua une troisième fois. Ce fut là toute sa sérénade.

La dame s'était dissimulée sans rentrer tout à fait dans sa chambre.

Le marquis vit une ombre blanche et leva les bras vers elle.

La pelisse providentielle avait touché la tête d'Albert en tombant.

Après avoir remercié sa protectrice anonyme par les signes télégraphiques de ses bras, le marquis ramassa la pelisse, il la baisa avec effusion et il la mit sur ses épaules. La pelisse était chaude encore. Dans son contentement, l'amoureux eut envie de crier : « Des bottines, s'il vous plaît ! »

Un homme qui accuse sa position, quelle qu'elle soit, n'est jamais ridicule, même pieds nus, en bicorne, avec une pelisse de femme, une culotte courte, après avoir été jeté par la fenêtre d'une femme galante. Car il avait bien été jeté par la fenêtre. Il est vrai qu'on l'avait embrassé et qu'on lui avait dit : « Tu revien-

dras. » Mais il se promettait bien de ne plus revenir, — dans le même équipage.

L'aventure, toute simple d'abord, se compliquait singulièrement.

La neige tombait toujours. Qu'allait devenir ce Roméo devant deux balcons inaccessibles? Le premier, parce que la fenêtre était fermée; le second, parce que c'était au second. La Juliette était toujours à sa fenêtre discrètement dérobée; mais comment se risquer à escalader un balcon à quatre mètres du jardin, quand on n'est pas sûr d'être bien reçu? Ce n'est pas une raison quand on donne sa pelisse à un amoureux morfondu pour lui donner son cœur.

Lord Sommerson n'avait peur de rien. Il tenta l'aventure, réfléchissant qu'il lui serait aussi difficile de franchir la grille du jardin sur la rue Lord Byron.

Et puis, il avait beau frapper du pied sur la neige! il avait peur d'être bientôt changé en statue, tant l'hiver sculptait en blanc autour de lui.

Il franchit le premier balcon. Par un sillon que formait le premier rideau, il vit la figure

du prince toujours penchée sur la belle dormeuse.

— Si c'est pour cela qu'il est venu, dit-il avec fureur, il aurait bien pu me laisser ma place sur l'oreiller.

Il ne s'amusa pas longtemps à ce spectacle, craignant de compromettre une vertu comme celle de Fanny.

Il avait fait un peu de gymnastique, il grimpa légèrement sur la persienne pour atteindre au balcon supérieur. Dès qu'il y mit une main, il ne douta pas du succès de son voyage perpendiculaire.

Or, qui fut bien étonné avant la comtesse de Montmartel?

Ce fut le prince Rio.

Quoique pieds nus, le marquis fit quelque bruit pour cette escalade; il faillit même décrocher la persienne de Fanny. Aussi, le prince ayant levé la tête, vit passer une ombre. Il s'approcha de la fenêtre et il remarqua deux jambes, culotte courte et bas de soie, qui faisaient leur ascension. Il partit d'un grand éclat de rire, ce qui naturellement réveilla Fanny.

— Pourquoi riez-vous, prince? Ah! que je suis heureuse de vous voir.

Le prince eut un second éclat de rire.

Mon cher prince, je vous en prie, répondez-moi; je veux avoir ma part de votre gaieté.

Le prince se tenait le ventre et ne pouvait parler.

Fanny était à la torture.

— C'est de la folie! Dites-moi donc pourquoi vous riez?

— Ma chère amie, c'est incroyable. Vous n'imagineriez pas ce que je viens de voir. Un monsieur qui sans doute revient des Tuileries ou de chez la duchesse ***, et qui escalade en culotte courte le balcon de madame de Montmartel.

— Pas possible! s'écria Fanny en se mordant les lèvres.

Elle se sentit jalouse.

— Je vous avais toujours dit, ma chère Fanny, que madame de Montmartel avait des amants.

— Je ne le croyais pas, dit Fanny; mais, à cette heure, je n'en doute plus. Que fait donc son mari?

Fanny était suffoquée de penser que M. de

Montmartel n'avait pas encore jeté Albert par la fenêtre.

— Est-ce qu'elle n'était pas aussi au bal des Tuileries? demanda-t-elle au prince.

— Comment donc! dans le plus grand tralala, toutes épaules dehors, coquette comme la coquetterie, belle comme le jour et belle comme la nuit.

— Voyons, s'écria Fanny plus jalouse encore, montez tout de suite chez elle. Je ne sais pas pourquoi vous êtes entré ici, puisque vous la trouvez si irrésistible!

Le prince regarda sérieusement Fanny.

— Dieu merci, ma chère amie, vous qui dormiez si bien, vous voilà réveillée avec toutes vos passions. Vous savez bien que je ne me trompe jamais de porte.

— Vous me faites toujours de la peine avec vos admirations pour ces femmes du monde qui ne sont, après tout, que des courtisanes du monde. Ce n'est pas nous qui leur prenons leurs maris, ce sont elles qui nous prennent nos amants.

— C'est un point de vue qui ne manque pas d'à-propos.

— Elles sont bien plus coupables que nous. Elles trahissent la famille, elles trahissent le mariage, elles trahissent l'amour. Tandis que nous, nous ne trahissons que nous-mêmes.

— Ce sont là de vieilles chansons. Il est deux heures du matin, ne faisons pas de morale et éteignons la lampe.

Mais Fanny sauta hors du lit.

— Vous avez peut-être mal vu, mon cher prince. Je suis curieuse de voir à mon tour.

Quoique le ciel fût ouaté par la neige, comme on était en pleine lune, comme la nappe blanche avait des réverbérations, on voyait clair dans le jardin.

Fanny, à son tour, souleva le rideau. Elle chercha des yeux si elle ne verrait pas la trace des pas de son amant, mais elle ne vit rien.

— Dites-moi, prince, reprit-elle, qu'est-ce donc que le mari de ma voisine du dessus? Ce n'est pas assez de la laisser aller au bal toute décolletée : il lui permet encore de recevoir son monde à deux heures du matin!

— Qu'est-ce que cela vous fait, ma belle amie? D'ailleurs, vous connaissez bien M. de Montmartel! n'a-t-il pas été un peu votre

amant, — je ne dirai pas « comme tout le monde. » Vous êtes toutes comme cela. Savez-vous que ce n'est pas chez vous qu'on trouve l'indulgence, c'est chez les femmes du monde. Si une de ces pauvres femmes a une aventure, vous la criez par dessus les toits. Vous êtes furieuses, vous êtes jalouses; il semble vraiment qu'elles vous prennent votre bien.

Le prince ne savait pas si bien parler. Aussi Fanny ne dit plus un mot; elle ne s'indigna qu'en elle-même.

Une heure après, comme elle ne dormait pas encore, elle osa hasarder cette réflexion :

— C'est égal, voilà une aventure qui sera un scandale pour toute la maison et qui pourrait bien me compromettre.

Le prince Rio regarda Fanny avec admiration.

— Allons donc, ma chère, vous êtes hors d'atteinte.

VI

Les bottes de sept lieues

Cependant lord Sommerson n'était pas descendu. Que pouvait-il faire là-haut ?

Reprenons l'histoire mot à mot.

Dès qu'il eut mis le pied sur le balcon de la comtesse, elle poussa un cri :

— Ciel !

Elle avait bien entendu quelque bruit au dessous, mais elle s'était imaginé que l'oiseau rentrait dans son nid. Elle avait ressenti une secousse de jalousie, non pas sans doute à cause d'elle-même, mais à cause de sa pelisse. Elle avait très bien vu le marquis la ramasser

et la mettre sur ses épaules ; or, elle le trouvait un peu sans façon, en songeant qu'il l'emportait chez sa maîtresse.

Quand le marquis s'accrocha à son balcon et se montra à mi-corps, elle eut envie de fuir; mais elle éprouva un secret contentement tout en s'indignant qu'il osât monter si haut.

Explique cela qui pourra.

— Madame, dit lord Sommerson en lui présentant sa pelisse avec un salut respectueux, vous avez laissé tomber votre sortie de bal : je vous la rapporte.

La comtesse pensa bien que ce n'était pas pour cela qu'Albert était monté, mais elle le prit au mot.

Il n'avait encore qu'un pied sur le balcon ; madame de Montmartel prit la pelisse et voulut fermer la fenêtre, mais elle sentit une main sur sa main.

— Madame, de grâce, je vais mourir de froid !

— Mais monsieur, vous vous êtes trompé de fenêtre. Savez-vous qui je suis?

— Vous êtes madame la comtesse de Mont martel, je vous ai admirée hier aux Italiens.

La comtesse domina son émotion.

— Et voilà le chemin que vous prenez pour rentrer chez vous ?

— Oui ; j'ai pris le chemin des écoliers, je me suis perdu ; mais, pour Dieu, soyez-moi hospitalière jusqu'à demain matin.

— Vous êtes fou, monsieur ! Si je n'aimais à lire des romans — car je n'en fais pas — j'aurais déjà fermé la fenêtre.

— Mais songez, madame, que je suis pieds nus.

— Si ma femme de chambre était là, elle vous chaufferait les pieds. Pourquoi ne frappez-vous pas à la fenêtre du dessous ?

— Pourquoi ? ne le devinez-vous pas ? Je ne suis qu'un amoureux de fantaisie. Le prince est survenu à l'improviste ; on m'a mis à la porte par la fenêtre.

— Quoi ! sans vos souliers ?

— On s'est trompé. La dame m'a donné ses bottines au lieu de me donner mes souliers.

La comtesse ne put s'empêcher de rire, quoiqu'elle fût dans ses petits souliers.

— Je ne pourrais aussi que vous donner mes bottines, mais je crois que je n'ai pas le

pied plus grand que votre princesse. Adieu monsieur.

La comtesse voulut fermer la fenêtre, mais le marquis lui ressaisit la main.

Il s'approchait d'elle si près, si près, si près, qu'elle tressaillit et voulut s'enfuir.

— N'ayez pas peur, lui dit-il, je suis une statue de neige, je ne vous embraserai pas.

Elle voulut prouver qu'elle n'était pas émue.

— Le vin de Champagne, dit-elle, n'est pas moins vif parce qu'il est frappé.

Elle avait reculé de trois pas, mais il se rapprocha si près, si près, si près, qu'il noya ses lèvres, pas si glacées que ça, dans les beaux cheveux d'Hélène.

— Je bois un rayon de soleil, dit-il avec passion.

Si jamais un baiser fut imprévu, c'est bien celui-là. Les deux cœurs battaient l'un contre l'autre, car lord Sommerson avait saisi la comtesse avec douceur, mais en même temps avec violence.

Elle se dégagea doucement et violemment. Elle le repoussa jusqu'au balcon. Il voulait continuer la bataille, quand il éternua pour la

quatrième fois. Elle fut touchée et elle lui dit : « Dieu vous bénisse ! »

— A l'heure qu'il est, Dieu c'est vous.

— Je ne veux pourtant pas la mort du pécheur. Vous allez descendre quatre à quatre par le même chemin ; je vais chercher dans le cabinet de mon mari des bottes de chasse dans lesquelles vous entreriez tout entier. Il n'y est pas encore entré. Jurez-moi que vous les brûlerez et que vous considérerez cette aventure comme un second chapitre de l'histoire de saint Martin déchirant son manteau.

La comtesse avait pris un air de dignité qui mit un froid — plus glacial encore — entre elle et lord Sommerson.

Il trouvait ridicule de s'en aller comme il était venu ; il fit encore un pas en avant.

— Madame, dit-il d'une voix émue, je vous aime trop pour m'en aller. Vous avoir trouvée et vous perdre aussitôt ! Mais je reviendrai.

— Quand il neigera, murmura la comtesse.

Elle disparut.

Le marquis se demanda s'il ne devait pas tout risquer, même la présence du mari, car il ignorait qu'il ne fût pas rentré.

Il était encore indécis, s'accusant de manquer d'audace, lui qui s'appelait l'audace, quand madame de Montmartel reparut.

— Vite ! vite ! vite ! dit-elle, voilà mon mari qui rentre.

Et sans vouloir parlementer davantage, elle jeta deux bottes de chasse dans le jardin.

— *Alea jacta est!* dit le marquis.

Et il descendit. Et il prit les bottes.

Jamais depuis que les bottes ont été inventées, jamais homme au monde ne prit une paire de bottes avec plus d'amour. C'étaient des bottes de mari ! Qu'importe ! Lord Sommerson entra dedans avec effusion, il leur parla d'une voix émue, il leur donna des noms d'oiseaux et de quadrupèdes, il les caressa des deux mains.

Il fallait le voir, quand il eut escaladé la grille du jardin, descendre sur l'asphalte comme un homme libre, marcher d'un pied ferme, faire résonner les talons malgré la neige. Depuis sa première paire de bottes quand il était au collége, il n'avait jamais été si heureux de porter des bottes. Fanny l'eût alors rappelé, qu'il n'eût pas quitté ses bottes pour elle.

Il descendit triomphalement les Champs-Élysées en songeant à cette heure humiliante qu'il avait passée les pieds dans la neige.

— Voilà ce qui s'appelle faire le pied de grue, dit-il. Jusqu'ici je ne connaissais que l'expression.

Quand il fut chez lui, au rond-point des Champs-Élysées, il alluma un feu de joie, quoiqu'il eût bien chaud aux pieds. Il se trouva si bien dans ses bottes qu'il s'endormit devant l'âtre sans se déchausser, tout en rêvant que madame de Montmartel était merveilleusement belle, — aux Italiens, sous l'éclat des mille lumières — comme sur son balcon, dans l'auréole de la neige.

Or ces bottes, miraculeuses comme celles du petit Poucet, devaient faire beaucoup de bruit dans le monde.

VII

Une femme trop à la mode

La comtesse de Montmartel avait une beauté étrange parce que la nature, tout en la créant blonde comme Ève, comme Vénus, comme Madeleine, comme toutes les pécheresses illustres, lui avait donné des yeux noirs ombragés de cils noirs et couronnés de sourcils noirs. C'était un violent contraste, d'autant plus que ses yeux jetaient des étincelles sur des joues d'une blancheur de rousse. A première vue on était saisi, mais l'on se demandait si c'était là une belle femme. La séduction vous prenait peu à peu. L'œil jugeait

que les lignes étaient pures et ondoyantes. Elle était donc belle par le dessin comme par la couleur. Pas un homme ne la regardait sans emporter un trouble dans l'âme. On se disait que M. de Montmartel devait être bien heureux, mais bien malheureux. Une courtisane célèbre s'était écriée aux Italiens avec une admiration enthousiaste : « N'est-ce pas un meurtre qu'un seul homme possède une si belle femme ! » Comme si les chefs-d'œuvre dussent appartenir à tout le monde.

Elle apparaissait partout comme la lumière. Une traînée de feu tombait de ses jupes ; sa tête resplendissait. Elle passait avec l'indolence majestueuse d'une femme qui n'a pas peur de ses rivales, tant elle sent sa souveraineté. Elle prenait d'ailleurs sa revanche, car elle n'avait pas toujours été belle. Pareille à ces figures ébauchées des peintres qui cherchent longtemps leur idéal, jusqu'à dix-huit ans la jeune fille n'avait pas dit son dernier mot, mais il ne lui fallut plus qu'une saison pour opérer sa magie. L'ébauche s'effaça pour faire place à une œuvre d'une beauté plus accentuée encore par l'éclat et le charme que

par le contour. L'œil était noyé dans une volupté corrégienne ou prud'honnesque, la bouche promettait l'infini par ses sourires vaguement amoureux que relevait une pointe de malice. Les lèvres étaient un peu charnues peut-être, mais quand les dents sont si blanches, comment refuser la gourmandise aux passions ? Les narines, finement découpées, semblaient prendre leur part au festin. Le cou, les épaules, le sein, étaient sculptés en plein marbre. Ce que la comtesse avait de moins bien, c'étaient les mains, mais elle avait des pieds charmants. Il n'y avait pas d'ailleurs de quoi cacher les mains. Mais quelle oreille sous ses cheveux rebelles que des mains invisibles agitaient sans cesse ! Comme on désirait parler de près à cette oreille-là !

J'ai beau vouloir la peindre, je sens que son portrait n'est pas sous ma plume. Comment rendre cette expression chastement libertine ? Cette volupté sentimentale ? Cette effronterie qui garde un masque menteur ? Était-ce la physionomie de la femme du monde qui a sauté le pas, ou qui va sauter le pas, mais qui se retient encore ? C'était autant la

physionomie de la courtisane qui se trouve tout d'un coup transplantée dans un cercle de femmes vertueuses. Madame de Montmartel avait trop de dessous de cartes pour être une et indivisible. Un sot pouvait passer devant elle et dire : « Elle est ceci ou elle est cela, » mais un homme d'esprit se perdait à l'étudier, sans oser marquer son opinion.

La comtesse était mariée depuis trois ans à un homme du monde qui voulait devenir un homme politique. M. de Montmartel lisait Machiavel, Joseph de Maistre et Louis Veuillot. Il était pour le droit divin et pour le droit canon. Il voulait édicter les lois de son pays, mais il gouvernait mal sa maison. Il n'était ni maître de lui ni maître de sa femme. Hélène avait trop d'esprit pour se soumettre à une autre volonté que la sienne. Comme elle était fantasque, coquette, chercheuse, elle donnait beaucoup de fil à retordre à son mari. Elle s'embobinait elle-même dans le fil d'or de sa vie un peu risquée. Elle était de toutes les fêtes et elle s'y aventurait trop dans l'imprévu. Elle n'avait peur ni des déclarations de guerre à sa vertu, ni de son entraînement ro-

manesque; aussi on commençait furieusement à se moquer de son mari et à s'inscrire chez elle. Un mot terrible avait déjà couru au Jockey, où un très jeune homme avait dit à un moins jeune qui revenait de chez la comtesse : « Donne-moi ta contremarque. »

L'intérieur de madame de Montmartel ne pouvait pas rivaliser par le luxe avec celui de sa voisine du dessous. Le comte n'avait que cent mille francs de revenus; son château lui coûtait cher; il ne voulait pas « sacrifier aux folies du jour, » selon son expression. Aussi il fallait bien que sa femme se contentât d'un ameublement quelque peu surànné où tous les styles « hurlaient de se trouver ensemble, » où le palissandre, le bois de rose, l'écaille incrustée, la marqueterie de bois étaient là depuis longtemps sans vouloir faire connaissance.

Hélène aimait trop la vie au vent pour s'inquiéter du faux goût de son intérieur. Son cadre, c'était sa voiture et non son ameublement.

M. de Montmartel gouvernait mal sa maison parce qu'il avait deux maisons. Comme

tous les maris, il se donnait le luxe d'une maîtresse. Il aimait sa femme quand il était avec sa maîtresse, mais il aimait sa maîtresse quand il était avec sa femme.

C'était un homme un peu moins à la mode que sa femme. Il faisait courir, il était beau joueur, il avait une meute célèbre.

En attendant qu'il devînt membre du Corps législatif, il était membre du Jockey et de plusieurs autres sociétés savantes.

Sa maîtresse était mademoiselle Trente-six-Vertus, bien connue sur le turf, ainsi nommée, sans doute, parce que sa vertu était appréciée par tout le monde. Une belle fille, un peu rouge, un peu brutale, un peu forte en gueule, n'ayant pas beaucoup d'orthographe, parce que sa blanchisseuse écrivait ses lettres d'amour.

Mais le comte de Montmartel n'était fidèle ni à sa femme ni à sa maîtresse. Il n'avait pu demeurer longtemps dans la même maison que mademoiselle Fanny, sans être tourmenté du démon d'aller chez elle. Aller chez elle, c'était aller au diable. Un jour que sa femme

était sortie et que le prince était absent, il s'était hasardé. On n'avait rien à faire, on daigna marivauder avec lui. Il ne prit pas la place au premier assaut, mais enfin — il lança quelques pierres précieuses, — et la Charmeuse capitula.

Ils n'étaient donc pas à deux de jeu chez elle, mais à trois : le prince Rio, l'amant officiel, — le comte de Montmartel, l'amoureux d'occasion, — et le marquis de Sommerson, le Des Grieux, quoiqu'il fût cousu d'or.

M. de Montmartel était revenu du bal des Tuileries une demi-heure après sa femme, au moment même où la comtesse jetait les bottes par la fenêtre. Voyant que sa femme n'était pas couchée, il passa chez elle. Il lui trouva l'air effaré, il vit qu'elle regardait la fenêtre avec inquiétude.

— Hélène, pourquoi donc n'êtes-vous pas couchée ?

— Sans doute parce que je n'ai pas envie de dormir.

— Vous étiez à la fenêtre tout à l'heure, belle romanesque ?

— Moi ?

— Oui, je vous ai entendue fermer la fenêtre, comme si vous aviez peur d'être surprise dans vos rêveries.

— Vous savez que j'aime la neige. Adieu, allez vous coucher, je vais me coucher moi-même.

Un aiguillon de jalousie avait piqué le cœur de M. de Montmartel. Au bal de la cour, il avait vu sa femme valser avec un de ses amis à lui, M. de Berthald, un auditeur au conseil d'État, qui avait l'oreille des femmes.

— Moi aussi j'aime la neige, dit-il brusquement.

Il ouvrit la fenêtre.

Que vit-il ? Un homme qui mettait des bottes et qui fuyait par la grille.

Madame de Montmartel éclata de rire, mais moins gaiement que n'avait fait le prince Rio, dix minutes plus tôt.

— Figurez-vous, dit-elle à son mari, je ne voulais pas vous conter cela, parce que vous êtes une mauvaise langue, le marquis de Sommerson, je l'ai bien reconnu, est sauté par la fenêtre de cette fille qui est au-dessous,

sans doute parce que le prince Rio, qui n'était pas attendu, a fait son entrée comme un dieu de l'Olympe.

— Je lui dirai cela, dit le comte, dont la jalousie tomba tout à coup.

— Cela ne nous regarde pas, ne soyez pas un trouble-fête et un trouble-conscience.

— Ah ! ventrebleu ! vous ne connaissez pas le prince. C'est un homme sans préjugés. Il rirait tout le premier de savoir qu'un amoureux a escaladé les grilles à son approche.

— C'est égal, reprit la comtesse inquiète, ne contez pas cela, car ce serait la comédie de Shakespeare : « *Beaucoup de bruit pour rien.* »

VIII

Les deux augures

Le prince Rio et le comte de Montmartel se levaient de bonne heure, parce qu'ils étaient deux ambitieux.

Ils se rencontrèrent le matin à une audience de ministre.

Quand le prince vit le comte, il se mit à rire. Quand le comte vit le prince, il se mit à rire lui-même.

Et comme ils se regardaient, ils rirent plus fort.

— Vous êtes deux augures, dit un homme sérieux, leur ami commun.

— Moi, je ne ris pas, dit le prince, qui ne voulait rien dire.

— Moi non plus, dit le comte, qui voulait parler.

Et le comte parla.

Dès les premiers mots, le prince, qui s'était contenu, éclata dans sa gaieté.

— Rira bien qui rira le dernier, dit le comte avec quelque impatience.

Le prince continua à dire qu'il ne riait pas.

Comme l'homme sérieux ne comprenait pas, il se posa en point d'interrogation.

— Je ris, reprit M. de Montmartel, parce que, comme je rentrais, vers deux heures du matin et que j'ouvrais la fenêtre pour regarder la neige, j'ai vu lord Sommerson en culotte courte et en bicorne, mettre des bottes de sept lieues et s'enfuir, comme s'il avait le diable à ses trousses.

Le prince se tenait le ventre.

— Moi aussi, je l'ai vu, cet homme en culotte courte.

— Je savais bien, dit le comte, prenant un air malin, que vous n'aviez pas de préjugés.

— Je ne comprends pas, dit le prince ; j'ima-

gine, mon cher comte, que vous ne savez pas bien d'où sortait cet homme.

— Si ! je le sais bien, dit le comte, qui ne riait plus.

L'homme sérieux avait compris vaguement.

— Ah ! oui, oui ! dit-il. Vous êtes des voisins de nuit vous avez vu sortir, de chez un troisième voisin, un amoureux qui prenait l'escalier.

— C'est cela, dit le prince.

— C'est cela, dit le comte.

On ne dit pas un mot de plus. Le prince comprit que le feu brûlait sous la neige. D'ailleurs, l'huissier vint pour l'introduire chez le ministre.

Vint le tour de M. de Montmartel.

M. de Montmartel allait voir le ministre pour recommander son plus redoutable ennemi — un amoureux de sa femme — c'était de bonne guerre.

Quand il eut causé de la pluie et du beau temps politiques, il dit au ministre :

— J'ai une faveur à vous demander.

— Parlez, dit le ministre, qui n'accordait

de faveurs qu'aux légitimistes, orléanistes ou républicains.

— M. de Berthald est toujours auditeur au conseil d'État?

— Pourquoi? n'a-t-il donc plus ses oreilles?

— Il faut le nommer sous-préfet.

— Pourquoi?

— Parce qu'il mérite de l'avancement.

— En quoi!

— Croyez-moi sur parole. Il mérite de faire son chemin — en province; — à Paris il se casserait le cou.

Et quand le comte eut quitté le ministre :

— Hélas! pensa-t-il, s'il me fallait faire des sous-préfets de tous ceux qui voudraient habiter le département de ma femme, il faudrait que l'empereur annexât quelques provinces de plus.

IX

Un duel à propos de bottes de chasse

Il était bien question ce jour-là de M. de Berthald! M. de Montmartel était bien plus préoccupé du marquis de Sommerson. Mais celui-là, on ne pouvait pas l'envoyer dans une sous-préfecture.

— Il faut que je sache la vérité ce matin même, dit-il en sortant du ministère.

Il courut chez un de ses amis, le vicomte d'Arcq.

— Mon cher, vous connaissez ma profession de foi. J'ai juré que je ne serais jamais trahi, parce que ma femme ne serait

jamais soupçonnée. Or, une aventure, déjà bruyante, s'est passée cette nuit dans ma maison. Vous connaissez Fanny ; vous savez qu'elle demeure au-dessous de moi. Vous savez que le prince est son amant en compagnie de plusieurs autres. Eh bien! cette nuit, un de ces messieurs — le marquis de Sommerson — a été vu escaladant la grille du jardin. Je veux qu'il déclare devant vous et devant un autre témoin que c'était bien de chez cette folle qu'il sortait à deux heures du matin.

Le vicomte d'Arcq dit à M. de Montmartel qu'il était fou de vouloir mettre son nom dans cette aventure. Mais M. de Montmartel était absolu dans ses idées; le vicomte d'Arcq jugea qu'il fallait tout simplifier en allant droit à l'amoureux, sans faire de tapage, avec des témoins.

— L'amoureux, dit-il, est un de mes amis, un galant homme qui vous signera la vérité à première demande.

— Eh bien ! dit le comte, allons chez lui.

— Vous en parlez bien à votre aise, dit le vicomte d'Arcq. Lord Sommerson est un être

mystérieux qui joue toujours aux quatre coins dans Paris. Il perche partout et ne reste nulle part; il a beaucoup de pied-à-terre chez les femmes à la mode. Toutefois, il m'a dit hier que je le trouverais jusqu'à jeudi à l'hôtel Meyerbeer. Tentons l'aventure.

Cinq minutes après, le coupé de M. de Montmartel s'arrêtait au rond-point des Champs-Élysées, au coin de la rue Montaigne.

On monta. Un valet de chambre vint ouvrir. Reconnaissant M. d'Arcq, il le laissa passer avec le comte, sans qu'il jugeât utile d'avertir son maître. Seulement, il avertit M. d'Arcq que peut-être le marquis n'était pas réveillé, parce qu'il était rentré bien tard du bal.

En effet, lord Sommerson dormait encore. Il n'avait fait qu'un somme. Son bicorne était sur le tapis.

— Bonjour, marquis! lui cria son ami. Que diable faites-vous là, avec de pareilles bottes?

Lord Sommerson leva la tête et éternua. Il se croyait le jouet d'un songe et il ne savait que répondre. Il tendit la main à M. d'Arcq.

— Ah! mon ami, quelle nuit j'ai passé!

Vous voyez bien ces bottes de sept lieues. Écoutez : J'ai eu des passions pour toutes les bottes de femmes, depuis la pantoufle de Cendrillon jusqu'à la hongroise. J'ai aimé l'Andalouse, la Sandale, le Cothurne, le Chaudron, le Coquelicot, la Souwaroff, la Dorsay, la Polignac; mais jamais je n'ai chaussé de bottes plus hospitalières que celles-ci, parce qu'elles m'ont sauvé dans une déroute de Russie.

Lord Sommerson avait vu souvent M. de Montmartel, mais il ne le reconnaissait pas bien.

— Voilà une belle conduite! s'écria le vicomte d'Arcq. Mais, malheureux, vous ne coucherez donc jamais dans votre lit?

— Non. Je m'y ennuie. Venez-vous déjeuner avec moi?

— Non. Je viens vous demander une déclaration de principes.

A cet instant, M. de Montmartel, qui s'était approché, reconnut ses bottes de chasse.

— C'est inutile, dit-il au vicomte d'Arcq, cherchez un autre témoin, et je me battrai aujourd'hui même.

Et se tournant d'un air hautain vers lord Sommerson qui venait enfin de se lever :

— Je ne suppose pas, Monsieur, que vous vous battrez contre moi avec mes bottes?

A peine eut-il achevé cette apostrophe, qu'il mit son chapeau et s'en alla.

Le vicomte d'Arcq le suivit dans l'antichambre.

— Voyons, mon cher, êtes-vous bien sûr que ce soient là vos bottes?

— Oui, oui! Un chasseur reconnaît ses bottes comme il reconnaît son chien, comme il reconnaît son fusil. Êtes-vous mon témoin?

- Oui, votre témoin pacifique, parce qu'il y a là un quiproquo.

— Je me battrai aujourd'hui. Adieu.

Le comte ne voulut pas entendre un mot de plus. Il retourna chez lui, il réveilla sa femme et il lui demanda d'une voix de tonnerre où étaient ses bottes de chasse.

Tout ceci ressemble à une comédie du Palais-Royal; mais rien de tout ceci n'a été inventé ni par Labiche ni par Rochefort — première manière.

X

Les bottes de fleurs

Madame de Montmartel était vaillante. Elle était de celles-là qui ne tremblent jamais devant leur mari. Aussi répondit-elle de l'air du monde le plus calme :

— Le petit Poucet est venu cette nuit et il a chaussé vos bottes.

Le comte était exaspéré ; il voulut battre sa femme. Mais Hélène, pour le désarmer, lui dit en levant la tête :

— Battez-moi !

Ce seul mot retint M. de Montmartel.

Battez-moi ! cela voulait dire vous ne me

reverrez jamais. Or, le marquis adorait sa femme.

La basse-taille se fit baryton.

— Hélène, répondez-moi! Pourquoi M. Sommerson a-t-il mes bottes à ses pieds?

— A cette heure?

La marquise ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, madame, à cette heure.

— Est-ce qu'il aurait la prétention de les promener par tout Paris?

— Non, car il ne les portera pas longtemps. Nous nous battrons aujourd'hui même.

— Ne faites pas cette folie!

— Madame, écoutez bien! Le bon Dieu en personne me défendrait de croiser l'épée avec cet Écossais, que je passerais outre. Ah! il veut l'hospitalité écossaise! Eh bien, je lui donnerai une concession à perpétuité.

— Vous perdez la tête, car ce n'est pas lui qui vous a offensé, ce sont vos bottes. Pourquoi aussi avez-vous de si belles bottes de chasse?

— Hélène,. je ne vous reconnais pas, ou plutôt je vous reconnais. Vous ne serez jamais

sérieuse, même à l'heure de votre mort. Tout ce qui est extravagant vous amuse, tout ce qui est romanesque vous enivre.

— Vous voilà encore avec vos sermons. Est-ce que vous avez la prétention de m'avoir épousée pour m'emprisonner dans l'ennui ?

Le comte prit un air sarcastique :

— Il paraît que vous ne vous ennuyez pas tant que cela, puisque vous prenez de telles distractions !

Et d'un ton indigné :

— En vérité, madame, je m'humilie devant vos sourires, quand je devrais vous jeter à mes pieds. Encore une fois, pourquoi ai-je vu lord Sommerson dans mes bottes ?

— Je ne devrais pas descendre jusqu'à vous répondre. Est-ce que vous m'avez donné vos bottes à garder ? Je veux bien pourtant vous dire la vérité. Cette nuit, j'ai vu un homme qui marchait pieds nus dans la neige J'étais à mon balcon ; j'ai eu pitié de lui et je lui ai jeté vos bottes.

— Mais vous vous êtes compromise, Hélène !

— Compromise ! Par charité !

Le mari avait réfléchi. Il fit quelques pas et revint à sa femme :

— Hélène, vous mentez. On ne jette pas ainsi une paire de bottes au premier venu.

Sous le démenti de M. de Montmartel, la jeune femme s'empourpra de colère. Elle lui jeta un regard d'indignation et lui montra la porte :

— Monsieur, je suis chez moi.

Il eut peur qu'elle ne prît l'aventure au tragique; il battit en retraite en murmurant :

— Eh bien! madame, puisque je ne suis plus chez moi quand je suis chez vous, je m'en vais.

A peine rentrait-il dans sa chambre, que son domestique lui remit une gerbe de fleurs avec ce petit billet :

Monsieur,

J'aurais voulu vous renvoyer vos bottes sur un plat d'argent; je vous les renvoie dans une gerbe de fleurs, non pas seulement parce que ce sont des objets d'art, mais parce que je n'ai jamais été plus heureux que dans vos bottes. J'avais promis de les brûler, mais

vous m'avez vu dedans, et il n'y a plus de bottes secrètes. Je serai à quatre heures, avec mes amis, au Parc des Princes.

Marquis DE SOMMERSON.

M. de Montmartel froissa la lettre avec fureur.

— Il verra, dit-il, s'il n'y a plus de bottes secrètes.

Il sonna.

— Tenez, Dominique, vous allez porter cette gerbe de fleurs à madame.

Le domestique reprit les bottes capitonnées et alla frapper à la porte de madame de Montmartel.

Elle ouvrit.

— M. le marquis envoie à madame la comtesse ce bouquet qui vient d'être apporté.

— C'est bien, dit Hélène toute à son inquiétude.

— Faut-il mettre les fleurs dans l'eau ?

— Non. Mettez-les sur ce fauteuil.

Quand le Dominique fut sorti, la marquise voulut savoir la raison de ce bouquet gigan-

tesque. Elle vit tout de suite le talon d'une des deux bottes. Elle se mit en fureur contre lord Sommerson.

— Ah! par exemple! dit-elle, il mérite une leçon. Si M. de Montmartel lui donne un coup d'épée, ce sera un coup d'épée bien placé.

Elle ne respira pas les fleurs.

Cependant le comte se demandait ce qui avait bien pu se passer entre sa femme et lord Sommerson. Il ne la croyait pas sérieusement coupable. Peut-être en effet n'avait-elle commis que cette imprudence de jeter les bottes par la fenêtre.

— Mais qu'importe! dit-il, maintenant que je suis offensé par ce billet incroyable, rien ne m'empêchera de me battre.

Pourtant il était effrayé d'avance du tapage que ce duel allait faire. Il espéra que ses témoins pourraient s'entendre avec les témoins du marquis pour qu'on donnât un autre prétexte au duel.

Il sortit pour aller chercher des témoins, car le vicomte d'Arcq s'était récusé, disant qu'il était trop l'ami de lord Sommerson pour être le témoin du comte.

A peine M. de Marmontel était-il au bas de l'escalier, qu'il rencontra le prince Rio.

— Mon cher prince, je vous rencontre bien à propos. Soyez assez gracieux pour venir avec moi dans l'avenue. Il faut que je vous parle; il y va de mon honneur et peut-être de ma vie.

Quoique le prince allât chez sa princesse et qu'il n'aimât pas qu'on l'arrêtât en chemin, il comprit que, devant ces grands mots, il ne pouvait refuser d'ouïr M. de Montmartel.

— Mon cher prince, je ne sais comment aborder cette question délicate. Vous vous êtes moqué de moi chez le ministre. Dites-moi, est-ce que c'était sérieux?

— Mon cher comte, ces choses-là ne sont jamais sérieuses.

Le comte se mordit les lèvres.

— Enfin, que s'est-il passé cette nuit dans notre maison? Je dis notre maison, puisque vous en êtes un peu. Il y a quatre étages. Votre princesse habite le rez-de-chaussée sur le jardin, qui est le premier sur l'avenue; j'habite le second; le troisième est pris par un Américain qui a dix enfants; un réfugié espa-

gnol occupe le quatrième. S'il y a des amoureux, ils ne viennent ni pour le quatrième ni pour le troisième, car l'Américaine a bien assez de torcher et de moucher ses dix enfants. Je ne pense pas que l'amoureux vienne pour ma femme. Êtes-vous bien sûr qu'il ne soit pas venu pour votre maîtresse — en tout bien tout honneur?

— Mon cher comte, il ne faut pas vous dissimuler que si un amoureux est venu cette nuit, — en tout bien tout honneur, — ce n'est pas pour Fanny.

— Vous savez, dit le marquis en regardant le prince fixement, il y va de l'honneur d'une femme et de la vie d'un homme.

Le prince regarda à son tour fixement le comte.

— Mon cher, pour moi, rien n'est plus beau que la vérité. Il serait indigne de nous deux de prendre des faux-fuyants. Je vais vous dire ce que j'ai vu vers deux heures du matin : Je venais de rentrer chez Fanny, quand j'ai entendu quelque bruit. Je levai le rideau de la fenêtre et je vis un homme ou plutôt les jambes d'un homme qui montait à l'étage supérieur. Après

cela, peut-être cet homme grimpait-il au troisième, peut-être grimpait-il sur le toit; ce qui est hors de doute, c'est que cet homme avait des culottes courtes comme s'il venait du bal des Tuileries.

Le comte baissa la tête en silence. Pour lui, il n'y avait plus de doute. L'amoureux était l'amoureux de sa femme et il s'était enfui par le jardin — avec ses bottes — quand lui-même était arrivé.

— Maintenant, reprit le prince, il faut toujours en rabattre beaucoup de toutes les visions de la nuit. Votre femme aime à jouer de l'éventail, parce qu'elle est romanesque, mais je crois qu'elle ressemble à ces héroïnes de Shakespeare, qui donnent l'amour et ne se donnent jamais.

Cette profession de foi du prince ne consola pas le mari. Il lui donna une poignée de main expressive et il sauta dans un fiacre.

Le duel eut lieu à quatre heures. Vainement à la dernière heure Hélène avait-elle écrit à son mari pour lui défendre de se battre, lui disant qu'il n'y avait pas de raison à duel. Il n'entendait plus d'aucune oreille. Il

attaqua furieusement son adversaire, qui l'exaspéra par son calme de beau tireur et par je ne sais quel pointe de raillerie. Lord Sommerson avait dit à ses témoins :

— Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas être venu au rendez-vous avec les fameuses bottes.

Quoiqu'il eût le poignet solide, M. de Montmartel finit par le désarmer à demi par un froissé en quarte, et se fendant en même temps à fond, il le toucha dans la poitrine.

C'était la première fois que le marquis était vaincu, parce qu'un coup de soleil était venu le frapper avant l'épée de son adversaire.

Il tenta de reprendre l'épée, mais les témoins arrêtèrent le combat.

Le soir tout Paris, dans les théâtres, dans les soirées, sur les boulevards, parla du duel de M. de Montmartel et de lord Sommerson.

Pour qui s'étaient-ils battus ? Nul ne le savait bien. Un petit journal inventa presque la vérité en contant l'histoire d'un mari qui trouve chez sa maîtresse les bottes qu'il avait laissées chez lui.

XI

Pourquoi la comtesse alla chez le marquis

Le lendemain du duel, le bruit courut que lord Sommerson était à toute extrémité.

M. de Montmartel n'avait pas revu sa femme.

A l'heure du déjeuner, elle vint comme de coutume dans la salle à manger. Sans bien savoir ce qu'il faisait, il lui tendit la main.

— Non, lui dit-elle gravement. Homicide point ne seras.

— Madame, si je ne vous aimais pas tant, je n'aurais pas châtié ainsi votre amoureux.

— Monsieur, il faut m'aimer beaucoup moins et ne pas haïr les gens jusqu'à les tuer.

— Madame, j'ai été deux fois offensé.

— Ni par moi, ni par lui.

— Je vous réponds qu'il ne se promènera plus dans la neige et que vous ne lui jetterez plus mes bottes à deux heures du matin.

Madame de Montmartel, qui s'était assise, se leva soudainement.

— Il est mort? demanda-t-elle.

— Non, madame, mais il est à toute extrémité.

Le domestique entrait alors pour le service du déjeuner.

— Ma voiture tout de suite, dit la comtesse.

Le domestique sortit par la porte de l'office, pendant qu'elle se dirigeait vers sa chambre.

— Vous voulez lui dire adieu? demanda ironiquement le marquis à Hélène.

— Oui, dit-elle, puisque je suis la cause de sa mort.

— Eh bien! madame, vous me ferez le plaisir de ne plus revenir chez moi.

— Je ne veux pas recevoir d'ordres, dit-elle

en tournant la tête, je suis la maîtresse ici, comme vous-même y être le maître.

Et essayant un sourire :

— Et je ne m'en irai que par la force des baïonnettes.

Quoiqu'elle eût refermé la porte sur elle, M. de Montmartel, entraîné par un beau mouvement, courut sur ses pas et la supplia de ne pas sortir.

— Hélène, vous savez comme je vous aime ! Pardonnez-moi si j'ai perdu la tête, je suis à à vos pieds, ne me désespérez pas ! Hélène, je vous en supplie ! C'est à moi à pardonner, et c'est moi qui vous demande pardon.

Hélène fut inflexible comme une statue de marbre.

— Moi, dit-elle, je n'ai ni à pardonner, ni à demander pardon.

Et elle sortit fièrement pour monter dans son coupé.

Elle emmena sa femme de chambre en lui disant :

— Il faut que vous sachiez où demeure lord Sommerson.

La femme de chambre répondit qu'elle le

savait bien, parce que, la veille, elle avait accompagné la femme de chambre du dessous qui lui portait des lettres. Il n'y a pas de secrets dans une maison bien habitée.

Cinq minutes après, madame de Montmartel, suivie de sa femme de chambre, demandait à parler à lord Sommerson. Elle donna son nom sans rougir.

Quand ce nom fut prononcé par le domestique du jeune lord devant ses deux témoins, qui ne le quittaient pas depuis la veille, ce fut une grande surprise.

— C'était donc vrai ? dit l'un d'eux. En vérité, le marquis est d'une grande discrétion, car il m'avait juré ses grands dieux qu'il ne connaissait pas la comtesse.

— Cette visite va nous l'achever tout à fait, dit le second témoin.

Le premier se pencha vers le blessé et lui dit doucement :

— C'est la comtesse de Montmartel qui vient vous voir.

— Eh bien, dit lord Sommerson, elle va me trouver dans un beau gâchis.

Il jeta un regard aux coins de sa chambre,

comme s'il regrettait de la recevoir dans un pareil désordre et dans un pareil logis.

Quand la comtesse entra, les témoins voulurent se retirer.

— Non, messieurs, je vous en prie, dit-elle.

Et tendant cordialement la main au blessé, elle lui parla ainsi :

— Eh bien! voilà qui vous prouve qu'il est toujours dangereux de passer par la fenêtre.

— Que voulez-vous, dit le marquis, on ne sait jamais son chemin. Je suis bien touché de vous voir venir jusqu'à moi.

— Quoi de plus naturel! Ne suis-je pas la cause du duel?

Les deux témoins écoutaient de toutes leurs oreilles.

— Non, dit lord Sommerson, c'est ma faute. Au lieu de désarmer votre mari en lui disant la vérité, je me suis amusé à le braver. Quoi qu'il en soit, dans ce monde-ci ou dans l'autre, je vous aurai une éternelle reconnaissance, non pas de m'avoir donné les bottes de votre mari, mais de m'avoir jeté sur les épaules avec une charité évangélique cette

chaude pelisse de bal que je crois sentir encore.

— Hormi les bégueules, toutes les femmes eussent fait cela. Comme je vous le disais hier, Dieu ne veut pas la mort du pécheur.

Le blessé s'était soulevé et regardait avec admiration madame de Montmartel. Il pensait que c'était là une vraie femme, osant ainsi se moquer des préjugés, pour suivre les mouvements de son cœur — ou de sa curiosité.

— Je n'ai qu'un regret, lui dit-il doucement, c'est de n'avoir pas gardé la pelisse. J'ai déjà pensé que si je mourais, il m'eût été doux de l'emporter dans le tombeau. Il me semble que dans cette pelisse je n'eusse jamais eu froid.

— Eh bien! si vous n'en revenez pas, dit la comtesse en s'efforçant de sourire, je vous promets de vous apporter ma pelisse à votre lit de mort. Mais rassurez-vous, on ne tue pas la jeunesse.

— Je vous avoue, madame, que je veux vivre, et de toutes mes forces, et de tout mon cœur. Mais je n'ai plus ni force ni cœur.

Madame de Montmartel se tourna vers les deux témoins :

— N'est-ce pas que le médecin n'est pas inquiet ?

— Pas du tout, dit un des témoins. Mais l'autre, qui était masqué par le rideau du lit, faisait un triste signe de tête.

— Adieu, dit la marquise au blessé, je suis bien heureuse de vous avoir vu — pour la première fois.

— Si vous voulez que je vive, dit le marquis, venez me voir — une seconde fois.

— Je reviendrai, dit-elle ; songez que j'ai une dette à payer envers vous.

— Une dette ! je ne comprends pas.

La marquise se tourna vers les amis de lord Sommerson :

— Messieurs, sachez-le bien, si mon mari s'est battu avec M. de Sommerson, c'est bien moins pour moi que pour sa maîtresse, mademoiselle Fanny. Il lui permet bien le prince Rio, parce qu'il faut que tout le monde vive, mais il ne lui permet pas un autre amant. Mon mari n'a pas bien su si M. de Sommerson était dans le jardin pour mademoiselle Fanny ou pour

moi. Or, pour l'une comme pour l'autre, il s'est senti jaloux jusqu'à vouloir se battre. M. de Sommerson m'a vengée, parce qu'un jour ou l'autre, le comte saura que sa dulcinée a un amant de cœur, ce qui fera son désespoir, puisqu'il s'imagine lui-même avoir été l'amant de cœur de la belle.

Quand la comtesse fut partie, le marquis, qui n'en pouvait plus, trouva encore quelques mots pour dire que c'était la femme la plus vaillante et la plus loyale.

— C'est égal, dit un des témoins qui la connaissait par ouï dire, elle n'est pas mal timbrée comme cela.

La comtesse de Montmartel avait alors trois ou quatre passions sur la planche. On l'accusait beaucoup dans le monde, mais on la défendait beaucoup aussi. Selon les uns, elle avait des fantaisies à la Messaline; selon les autres, ce n'était qu'un jeu de coquetterie.

On la voyait toujours rire; est-ce parce qu'elle se cachait pour pleurer?

Comme elle tenait tête aux mots les plus hasardés de la conversation, on jugeait qu'elle n'avait plus rien à apprendre; elle ne s'effrayait

pas de dire qu'elle avait lu *le Sopha, la Religieuse, les Liaisons dangereuses* et autres bréviaires des curieuses et des oisives. « Mais combien de femmes qui ont l'esprit gâté et qui gardent la virginité du cœur, » disait-elle souvent, non pas d'ailleurs pour changer l'opinion, car elle se moquait de l'opinion.

Lord Sommerson n'avait plus qu'une idée, c'était de reconquérir des forces pour escalader encore le balcon de madame de Montmartel.

XII

La plume de mademoiselle Charmide

Quelques-unes de nos femmes à la mode, pareilles aux comédiennes, ont aujourd'hui une habilleuse, c'est-à-dire une femme de chambre qui ne fait pas la chambre.

L'habilleuse ne fait autre chose que d'habiller ou de déshabiller sa maîtresse. Elle la coiffe, elle la chausse, elle la peint, elle marque les plis de la robe, elle fixe la hauteur du corsage, elle répand le nuage de poudre de riz, elle fait les yeux plus grands et les lèvres plus rouges. Comme le sculpteur, elle donne le coup de pouce souverain.

Joli travail, travail d'artiste qui demande une fille ayant fait son stage dans les modes, dans le théâtre et dans la vie.

Dis-moi le nom de ta femme de chambre, je te dirai qui tu es. Madame de Montmartel permettait à sa femme de chambre de porter le nom de Charmide ; cette fille n'était pas la première venue, elle était née dans la bourgeoisie, elle s'était risquée sans les sacrements dans les plaisirs du demi-monde. Elle était presque jolie, elle s'était enrôlée dans les chœurs de l'Opéra où elle eût fait son chemin dans les chemins perdus, si une rivale jalouse ne l'eût marquée au cou de quelques gouttes d'eau forte. Les amours s'étaient envolés, je parle de ceux qui ont de l'or dans leur carquois. Rejetée par sa famille, abandonnée par ses amants, elle s'était résignée à jouer les derniers rôles dans la comédie galante, les rôles de femme de chambre, tout en gardant son nom d'Opéra, — le plus beau, car on la surnommait aussi Chignon.

Autrefois, des rôles de soubrette étaient quelquefois de grands rôles. Qu'était-ce que madame de Maintenon, sinon la femme de

chambre de madame de Montespan? Elle devint la femme de chambre de Louis XIV, elle finit par être sa femme. Demandez à Marivaux et à Beaumarchais ce que valaient les femmes de chambre dans leur temps et dans leurs comédies.

Aujourd'hui, la femme de chambre n'a plus voix délibérative; elle est encore consultée sur une rose dans les cheveux, sur un nœud à la robe, mais elle ne fait plus partie du conseil privé.

Madame de Montmartel, qui n'avait pas de préjugés, permit à Charmide — puisqu'il faut l'appeler par son nom — de l'amuser par le récit de ses infortunes ou de ses bonnes fortunes.

Cette fille avait gardé une curieuse correspondance : les lettres écrites par ses amoureux de tous les mondes. Madame de Montmartel lut ses lettres, non sans quelque surprise. Quelques-unes venaient du Jockey-club, quelques autres du cercle des Moutards; il n'était pas jusqu'au club des Mirlitons qui n'eût prouvé son éloquence à mademoiselle Charmide. La comtesse avait toutes

les peines du monde à croire que ces lettres fussent vraies. Était-il donc possible que sa femme de chambre eût mis tant de belles plumes à la main? Les lettres, d'ailleurs, n'étaient pas des chefs-d'œuvre; nous sommes loin des sublimes bavardages de Saint-Preux et de Werther; mais enfin la comtesse reconnaissait çà et là quelque fleur de sentiment, quelque éclair d'esprit. Charmide avait été aimée.

Il y eut donc une familiarité presque intime entre la maîtresse et la suivante. Charmide devint la confidente de madame de Montmartel; ce n'était pas une confidente de tragédie, car les deux femmes riaient beaucoup, quand l'une coiffait l'autre. La comtesse avait si bien pris l'habitude de sa femme de chambre, qu'elle ne pouvait plus rien faire sans elle. Charmide l'habillait et la déshabillait; elle finit par devenir sa lectrice. Bien mieux, l'adorable paresseuse, trouvant qu'elle avait une belle écriture presque pareille à la sienne, lui dicta bientôt presque toutes ses lettres.

On se rappelle ce philosophe antique et

attique qui trouvait que rien sur la terre n'était meilleur que la vie horizontale ; il vivait couché dans la rèverie et la contemplation. Comme il était riche, il imagina d'avoir autant d'esclaves qu'il avait de sens ; il se contentait de vouloir pour être obéi. Il disait à l'un : « Tu es mes yeux ; va voir au gynécée si Phryné est belle comme Vénus. » Il disait à l'autre : « Tu es mes oreilles, va écouter la parole de Platon ou la flûte de Cydeas. Il disait à celui-ci : « Tu es ma curiosité ; va questionner les dieux et les hommes. » Il disait à celui-là : « Tu es mes passions ; va choisir parmi mes esclaves la plus jeune et la plus belle, amène-là dans mon palais, enivre-toi avec elle de mes meilleurs vins. »

Charmide exécutait un peu pour madame de Montmartel le travail des esclaves du philosophe. Ce fut au point qu'un dimanche, — le ciel était sombre, — la comtesse dit sérieusement à sa femme de chambre :

— Vous allez aller à la messe pour moi.

Et la coquine, tout à son rôle, dit en revenant :

— J'ai si bien prié pour vous, que j'ai oublié de prier pour moi.

— Eh bien! dit madame de Montmartel, quand viendra la semaine de Pâques, vous irez à confesse à ma place.

Ce ne fut pas tout. M. de Montmartel avait encore la prétention — au moins singulière — d'être le mari de sa femme. Elle avait beau lui dire que ce n'était pas de bonne compagnie; — que tous les hommes qui avaient un peu de naissance et un peu de monde prenaient une maîtresse; —que, pour elle, elle était tout au spiritualisme, — le mari voulait maintenir ses droits.

— Ah! Charmide, dit un soir la comtesse à sa femme de chambre qui la déshabillait, si vous m'aimiez comme vous me le dites, voilà une belle occasion qui se présente; mettez ma chemise de nuit et allez trouver M. de Montmartel sans tambour ni chandelle.

— Oh! mon Dieu, madame! dit Charmide en jouant la naïveté, monsieur me reconnaîtrait.

— Comment! lui aussi! s'écria madame de Montmartel en éclatant de rire.

— Oui ! madame, il a eu son quart d'heure pour moi, quand j'étais dans les chœurs de l'Opéra.

Toute autre femme eût jeté à la porte mademoiselle Charmide ; madame de Montmartel ne ressentit qu'une vague atteinte à sa dignité, mais elle était trop sceptique pour s'offenser tout à fait.

Quelques jours après, elle reçut cette lettre du marquis de Sommerson :

Madame,

Vous m'aviez promis de revenir, car je n'ai consenti à vivre que pour vous revoir : je vous attends. J'ai poussé mon lit devant la fenêtre, mais comme la sœur Anne, je ne vois rien venir. Ce n'est pas l'habit qui fait la sœur de charité. Vons m'avez apporté je ne sais quoi du ciel qui a fortifié mon âme; c'est peut-être l'amour divin; mais si je vois Dieu en vous, c'est que je vous vois en Dieu. De grâce, madame, revenez m'apporter la bonne parole dans le parfum de vos cheveux blonds.

En lisant cette lettre, madame de Montmartel se dit que décidément lord Sommerson était amoureux, car, dans son esprit, s'il n'était pas amoureux, il ne ferait pas une fricassée des choses divines et profanes.

Elle ne voulait pas retourner chez lui; Charmide savait toute l'aventure, elle lui montra la lettre en lui disant :

— Que répondriez-vous ?

— Rien, mais j'irais.

— Oui, mais moi je n'irai pas.

— Eh bien! madame, dictez, je tiens la plume.

Et sans savoir si la lettre partirait, la comtesse dicta ces lignes :

Monsieur,

Je ne veux pas vous faire tuer une seconde fois, parce qu'on n'en revient pas toujours, mais je ne veux pas me faire tuer moi-même, parce que je crois au tombeau et non à la vie éternelle. Voilà pourquoi je ne retourne pas chez vous. Vous m'avez comprise. Oui, j'étais la sœur de charité qui va consoler les malades par la grâce de Dieu. Si je croyais à l'immor-

talité de l'âme, je ne désespérerais pas de vous retrouver un jour dans la grande Ourse ou dans la petite Ourse, pendant que mon mari serait dans Vénus.

Remarquez, monsieur, que vous n'avez escaladé mon balcon que pour être mieux chaussé. Je vous ai donné des bottes de sept lieues : ce n'était pas pour vous retenir.

— Signez-vous, madame? demanda Charmide.

— Non ! jetez-moi cela au feu.

— Ce serait dommage, c'est joliment tourné.

— Des bêtises !

— Allons, madame, signez ces bêtises-là, il ne faut pas désespérer un homme si près du tombeau.

— Vous allez m'attendrir.

— C'est un acte de charité.

La comtesse signa. C'était la même plume, c'était la même écriture.

Quand lord Sommerson lut la lettre, il la baisa avec passion.

— Oh ! s'écria-t-il, je sens encore le magnétisme de ses doigts.

Et ses lèvres suivaient chaque ligne comme s'il retrouvait le parfum de la main de madame de Montmartel.

Le même soir, il lui envoyait ce billet :

Madame,

Vous dites que vous ne voulez pas venir, mais vous êtes venue ! Cette lettre, c'était vous, c'était votre âme railleuse, c'était votre esprit diabolique. De grâce, écrivez-moi toujours, fût-ce des injures.

Je ne saurais vous dire combien j'ai été heureux de baiser ce papier que vous avez ensorcelé. Moi qui ne croyais pas à ces mille riens de la passion, me voilà métamorphosé. Je donnerais les plus belles folies du monde pour un sourire de vous. Vous avez beau dire, il y a dans tout ceci de la prédestination ; ce n'est pas dans la grande Ourse ou dans la petite Ourse que nous nous aimerons, c'est sur la terre. Vous m'avez donné des bottes de sept lieues pour aller plus profondément dans mon amour. Je comprends ce grand mot de l'infini que me ra-

bâchait mon professeur de rhétorique quand j'étais au collége. Vous ne croyez pas à l'immortalité de l'âme? Mais l'amour, c'est l'immortalité! Pensez-vous donc que Franscesca di Rimini ne vive pas aujourd'hui toute emparadisée dans les bras de son amant? Je vous aime.

MARQUIS DE SOMMERSON.

Madame de Montmartel rêva un peu devant cette lettre; elle vit apparaître Francesca di Rimini, telle que l'a peinte Ary Scheffer, fière de sa blessure, bravant son mari jusque dans la mort, parce qu'elle est emportée par l'amour.

— Oui, dit la comtesse, c'est poétique; mais est-ce que lord Sommerson a la prétention de me faire donner aussi un coup de poignard dans le sein ? Après tout, c'est une mort digne de moi.

Hélène devint pensive. L'émotion de son esprit était descendue jusqu'à son cœur.

Charmide la surprit relisant la lettre.

Elle la cacha à demi comme s'il y eût désormais un secret entre elle et sa confidente.

— Chut ! dit-elle, en portant la main à son cœur.

Elle sentait que l'amour allait la prendre. Elle ne voulait pas être prise ; elle se mit à rire. Elle montra la lettre à Charmide.

— Tenez, dit-elle, prenez votre plume.

Charmide relut la lettre deux fois.

— Ah ! cette fois, madame, vous voilà dans le sentiment jusqu'au cou. Si je n'étais revenue des passions, j'aimerais lord Sommerson, quand ce ne serait que pour le consoler de vos railleries.

— Voyons, Charmide, l'amour fait-il le bonheur ?

— Non, madame, l'amour fait le malheur. J'en porte les marques.

— Eh bien ! ce n'est donc pas la peine de faire une bêtise.

— Oui, mais il ne faut pourtant pas désespérer ce pauvre homme, cloué sur son lit de douleur.

— Eh bien ! nous lui écrirons.

— Prenez garde, madame ! tant va la plume à l'encrier qu'à la fin elle se trahit.

— Je n'ai pas peur des proverbes.

Charmide écrivit sous la dictée ces quelques lignes :

J'ai lu quelque part, monsieur — et cher calligraphe, — que pour les amoureux la terre tournait dans le ciel, tandis que pour ceux qui ne le sont pas, elle tournait dans le vide. Pour moi, j'ai failli tourner la tête de votre côté, mais décidément je la tourne — de l'autre côté. Je me suis évertuée çà et là à être une femme sentimentale, mais, tout bien considéré, je n'aime ni le bleu de Prusse, ni le bleu de cobalt, ni le bleu d'outremer, ni le bleu d'outreciel. Je ne suis pas née pour les sentiments à perte de vue. La vie est un spectacle à heure fixe; il n'y a pas une heure à perdre, si on veut jouer son rôle comme il convient. Or, je suis si paresseuse que je ne trouve jamais cinq minutes pour prendre racines et pour bayer aux corneilles dans la coulisse. Vous savez déjà que je ne joue pas les rôles tragiques.

Je ne veux pourtant pas qu'un galant homme ait passé sur mon chemin sans que je lui cueille un vergiss mein nicht; on fait

ce qu'on peut, on donne ce qu'on a; ne me demandez pas l'empire du Pérou, je ne suis pas une mine d'or pour un amoureux, — à peine un banc de sable pour bâtir l'impossible.

Quand la comtesse fut au dernier mot, elle dit à sa femme de chambre :

— Pendant que je suis si éloquente, j'ai bien envie d'écrire, avec la même plume et la même main, à mes autres amoureux : M. de Berthald, M. de Herken, M. de La Redoute, M. d'Ayguesvives. Je m'y perds.

— Oh ! madame, dit Charmide avec effroi, nous y passerons la nuit.

— Tant pis ! allez toujours.

Et Hélène dicta quatre lettres à désespérer les Sévigné du jour : du sentiment à perte d'esprit.

Pour les simples, ces lettres étaient des cris de passion ; pour les sceptiques, c'étaient des moqueries.

Lord Sommerson relut la seconde lettre d'Hélène comme on regarde une femme à travers le masque. Il ne comprenait pas. La

comtesse raillait-elle ou n'était-ce que l'expression de son esprit fantasque?

Il lui dépêcha ceci à la même heure :

Pour que je respire le vergiss mein nicht, donnez-moi le souvenir.

Réponse de la même au même :

Voilà bien les amoureux; ils vous jouent l'éternelle sérénade et ils vous demandent un sou, comme les joueurs d'orgue. Vous voudriez bien m'induire en dépense, mais on ne peut donner que ce qui est soi; or, je ne m'appartiens pas. Je vous avoue que j'en suis bien aise, car je sais la chanson : L'amour est un fil que deux amoureux tiennent par chaque bout et que le diable leur donne à retordre. Je n'ai jamais eu de goût pour le rouet ni pour la quenouille, je ne veux donc pas filer le parfait amour ni l'imparfait.

En écrivant sous la dictée, Charmide dit à sa maîtresse :

— Oh ! madame, c'est trop se moquer du monde, vous jouez avec les mots comme un chroniqueur, ou comme un Indien joue avec les couteaux.

— C'est lord Sommerson qui sera blessé.

— Dieu merci, madame, il l'est déjà bien assez comme cela.

Madame de Montmartel pencha la tête.

— C'est vrai, nous rions peut-être sur un tombeau.

Elle faillit s'attendrir.

— Tant pis, dit-elle en reprenant sa gaieté, je ne suis pas la consolatrice des affligés ; tout ce que je puis faire pour lui, c'est d'amuser son esprit. Tempérez cela si vous voulez par un mot sur sa santé.

— Voulez-vous relire, madame ?

— Oh ! non, je suis comme madame de Sévigné, je ne mets pas des bâtons dans les roues de mon style.

Et se reprenant :

— Mettez si vous voulez, en post-scriptum, que nous cueillerons ensemble le myosotis quand il plaira à Dieu.

Lord Sommerson était de plus en plus irrité.

Il considérait ces billets comme des bravades.

— C'est égal, disait-il, une femme qui signe des billets, finit toujours par tomber à l'échéance.

Il ne se tint donc pas pour battu ; il répliqua.

Quand les femmes lisent des romans, elles sautent des pages ; dans la vie aussi il faut sauter des pages : les jours de pluie où l'âme ferme ses ailes. Je parle de la vie morale. L'amour même a ses heures d'ennui où tout ce qu'il fait est non avenu. Il ne faut donc pas s'éterniser contre de sempiternelles redites, je ne suivrai pas le mot à mot de cette correspondance qui dura trois semaines. C'était toujours un peu l'homme qui chante et la femme qui rit; le marquis voulait aimer un siècle, la comtesse avait peur d'être aimée un jour. Elle s'amusait à ce jeu, mais à la condition que sa femme de chambre tienne toujours les cartes pour elle.

Un jour, la lettre du suppliant était si longue que madame de Montmartel dit à Charmide :

— Tenez, ma chère, lisez ce plaidoyer, il est

si long qu'il doit avoir tort. Faites la réplique.

Charmide regarda la comtesse à deux fois.

— Ah ! madame, vous ne me ferez jamais croire que vous êtes si détachée que cela des choses de ce monde. Je ne vous demande pas votre confession, mais je suis bien sûre que sous vos airs dégagés, il y a des passions qui se cachent. Vous riez avec lord Sommerson, c'est peut-être pour pleurer avec d'autres.

La comtesse regarda à deux fois sa femme de chambre.

— Ma chère, vous avez une prétention singulière : c'est de me connaître. Quand je me connaîtrai moi-même, je vous répondrai peut-être.

La comtesse était devenue sérieuse; mais tout à coup elle partit d'un éclat de rire et elle alla se mettre au piano, en disant à Charmide :

— Répondez sur cet air-là, à lord Sommerson.

Elle se mit à jouer une « salade russe, » où la musique d'Offenbach venait faire le pied de nez à la musique de Weber. Elle fit résonner sur le clavier tout ce qui a été la gaieté,

la fantaisie, la tristesse, la passion, depuis la chanson de Thérésa jusqu'à l'opéra de Verdi. Elle passait d'une phrase à une autre avec tout le brio et tout le sentiment de chaque maëstro. La femme de chambre renversait sa tête avec ravissement.

— Ah ! madame, s'écria-t-elle avec entraînement, si j'étais homme, comme je vous aimerais !

XIII

Le portrait d'un sphinx

Cependant le malade était sur pied ; il ne voulait plus se nourrir ni de blanc de poulet ni de blanc de style. Il voulait tordre le cou à son aventure et la dévorer à belles dents. Il avait fini par convaincre madame de Montmartel qu'elle lui devait une entrevue, fût-ce pour le convaincre qu'ils ne devaient plus se revoir.

Elle ne fit pas trop de façons pour lui donner rendez-vous rue Newton, dans l'appartement de sa sœur. Madame de Néers était partie depuis quelques jours pour rejoindre son mari

dans un château gothique des Ardennes où il chassait le sanglier.

Le rendez-vous était pour trois heures, en pleine lumière. Quoique madame de Montmartel n'eût pas envoyé la clef, elle arriva à trois heures et demie. Lord Sommerson commençait à douter de sa bonne foi, quand elle débarqua au coin de la rue.

Il alla à sa rencontre :

— Est-ce que je suis en avance? lui demanda-t-elle avec un grand air de conviction.

— Oui, d'une demi-heure, répondit-il en lui prenant le bras.

Ils entrèrent :

— Vous n'avez toujours pas loué l'appartement? dit-elle au concierge en passant.

— Non, madame, vous savez, c'est une fin de bail.

— Eh bien, nous allons le visiter.

Le concierge n'y vit pas malice. Dans l'esprit d'un concierge, pourquoi monterait-on dans un appartement si ce n'est pour le visiter?

Lord Sommerson suivait madame Montmartel en silence; elle gravissait l'escalier avec

la légèreté d'un oiseau. Il admirait sa grâce en toutes choses. Elle était habillée en robe du matin, jupe courte, qui dégageait le jeu de ses pieds. Et quels pieds!

— Ils tiendraient dans ma main, pensait l'amoureux.

Comme les petits chiens havanais, il aurait voulu sauter dessus et les mordre.

L'appartement était au second. La comtesse alla droit jusqu'au milieu du grand salon ; là, se retournant par une pirouette, comme pour montrer qu'elle n'était pas émue, elle indiqua un fauteuil à M. de Sommerson.

— Asseyez-vous là, en face du portrait de ma sœur. N'est-ce pas qu'elle est belle? Je n'aime pas à me trouver avec elle, car elle me fait du tort.

Le marquis regarda un grand portrait peint par Cabanel, une femme drapée chastement dans la grâce sévère et charmante des femmes du chevalier Lely.

— Oui, elle est belle, votre sœur ; d'où vient que je ne l'ai jamais vue?

— Ah! cela vient de ce que son mari n'aime pas le monde, ni pour lui, ni surtout pour

elle. Si vous alliez plus souvent à la messe, mauvais chrétien, vous auriez rencontré ma sœur. Voyons, ne la dévorez pas des yeux; lisez plutôt sa devise : *Tout par Dieu, tout pour Dieu.* Allez donc donner des coups de canif dans un pareil blason.

Le marquis regardait toujours madame de Néers.

— Quel malheur, dit-il en homme amoureux de toutes les femmes, qu'une si belle créature soit cloîtrée !

— Oui, vous voudriez qu'elle fût à la portée de tout le monde, mais il faut bien que Dieu ait aussi ses amoureuses.

— Là-haut, mais ici-bas, c'est du bien perdu.

— Chut ! vous êtes un impie.

Lord Sommerson, qui s'était assis pour obéir à madame de Montmartel, se leva, lui prit les mains et pencha la tête pour lui baiser les cheveux.

Elle se laissa faire.

— Va pour mes cheveux, dit-elle, mais pas un mot de plus.

Et elle rit de son beau rire :

— Je ris, donc vous voilà désarmé.

En effet, le jeune lord connaissait trop les femmes pour ne pas craindre celles qui rient dans les rencontres amoureuses.

Il prit son plus beau sérieux pour la ramener au sentiment.

— Oui ! oui ! je vous vois venir, mais je suis tout aussi malicieuse que vous. Voulez-vous que je vous dise un mot profond? C'est que les femmes se donnent plus par vertu que par vice.

Le marquis ne comprit pas bien d'abord.

— Peut-être, dit-il, mais ce mot mérite d'être médité.

Et une seconde fois, il baisa les cheveux de la comtesse.

— Prenez garde, lui dit-elle d'un air moqueur, ma femme de chambre les a bien tripotés ce matin, ces pauvres cheveux !

— Ne piétinez donc pas mes illusions ! Quand je mange une pêche, on ne me rappelle pas qu'elle a passé par les mains des dames de la Halle. Et puis, après tout, ce n'est pas votre femme de chambre qui a fait ni la couleur ni le parfum de vos cheveux.

— Vous n'en savez rien. J'étais peut-être brune autrefois.

— Expliquez-moi pourquoi je vous aime tant ?

— Expliquez-moi pourquoi je ne vous aime pas ?

— Parce que vous vivez loin de moi; mais si j'étais plus souvent près de vous, votre thermomètre ne serait pas au-dessous de zéro.

Le marquis voulut mettre la main sur le cœur de la comtesse.

— Cela brûle, dit-elle en le repoussant.

Et s'asseyant sur un fauteuil en face de lui :

— Voyons, causons. Dites-moi pourquoi vous avez voulu me braver en tête-à-tête ?

Quoique le marquis de Sommerson fût depuis longtemps habitué à cette causerie à deux où il faut un si grand art pour arriver spirituellement et sentimentalement au mot de la fin, il était cette fois dans ses petits souliers. A chaque instant la comtesse lui prouvait qu'il se trompait de route. Il avait beau prendre le grand chemin ou le sentier, la montagne ou la forêt, il s'égarait toujours. Quand

il voulait la convaincre par l'avalanche des phrases amoureuses, elle riait bruyamment : tous les oiseaux chanteurs s'envolaient. Quand il le prenait sur le ton byronnien, elle était plus byronnienne que lui. Puis, tout à coup, elle lui citait des vers des *Nuits* de Musset. Mais s'il s'embarquait pour la tempête, elle restait sur la rive et se moquait encore de lui.

Elle lui avait promis une demi-heure de tête-à-tête. Quelles que fussent son éloquence, sa diplomatie, ses malices imprévues, il échoua dans cette tentative à outrance pour se faire aimer.

Madame de Montmartel était venue avec tout son esprit, elle avait laissé son cœur à la maison — ou ailleurs.

— Il est quatre heures, dit-elle en se levant et en se dirigeant vers la porte quoi qu'il fît pour la retenir.

— Cinq minutes de grâce !

— Pour recommander votre amour à Dieu, car il va mourir, n'est-ce pas ?

— Non, j'ai mille choses à vous dire.

— Songez donc que nous avons eu le temps de visiter l'appartement ; que va dire le con-

cierge? Le concierge, songez-y, c'est l'opinion publique.

— Le concierge n'y verra rien, répondit résolûment le marquis ; je loue l'appartement et je vais lui donner son denier à Dieu.

— Vous louez l'appartement! Vous n'avez pas vu seulement s'il y a un cabinet de travail.

— Il y a un escalier dérobé. Je loue l'appartement parce que vous y êtes venue et parce vous y reviendrez.

— Jamais! Je crois plutôt que c'est parce que vous aimez ma sœur.

L'amoureux, qui était sur le seuil du salon, se retourna et regarda encore le portrait de madame de Néers.

— Peut-être, dit-il.

V

Le bal de l'Opéra

Le jour suivant on se donna encore des nouvelles, mais de part et d'autre on était las du style épistolaire. On ne s'envoya plus que des dépêches télégraphiques.

— Enfin, disait la belle paresseuse à Charmide, je n'ai plus la peine de vous voir sillonner du papier !

On se donnait par le télégraphe rendez-vous aux stations, à une réception officielle, à une première représentation. On se voyait de loin, on se parlait des yeux, on se coudoyait avec amour. C'était tout.

— Oui, mais je m'ennuie, dit Charmide un matin. Cette aventure me dispensait d'acheter le journal pour lire le feuilleton. Je me disais tous les jours : « La suite à demain. » Voilà le roman interrompu.

— Qui sait? disait la comtesse. Après tout, si cela vous amuse tant, prenez la suite pour votre compte; puisque c'est par votre main que j'ai écrit, puisque c'est de votre main que j'ai signé, vous pouvez continuer le jeu.

— Si j'osais, dit Charmide.

— Eh bien, osez! si vous pouvez faire son bonheur et s'il peut faire le vôtre, ne manquez pas cette belle occasion pour tous les deux.

— Ah! si je n'étais pas marquée au cou de ces grains de beauté.

Charmide montrait les trois stigmates de vitriol.

— Vous ne vous montrerez pas de ce côté-là.

La comtesse fit un pas et regarda sa femme de chambre de face et de profil.

— Je ne vous avais jamais vue; mais, en vérité, vous êtes jolie!

— Oui, mais trois rangs de perles ne cacheraient pas mes grains de beauté.

Charmide se mit à pleurer.

— Allons! allons! il ne faut pas perdre ses larmes. Voulez-vous un bon conseil? Nous sommes en carnaval, la nuit tous les masques sont beaux, allez au bal de l'Opéra et oubliez vos marques de vitriol. Écrivez à lord Sommerson pour lui donner un rendez-vous. Il faut que tout le monde s'amuse.

Quand Charmide fut seule, elle s'écria :

— Eh bien! je m'amuserai.

Elle saisit la plume — la plume magique — et elle écrivit à lord Sommerson :

Ce soir, au bal de l'Opéra. Domino violet, camélia à l'épaule.

V

Le poignard d'or

Mademoiselle Charmide avait gardé quelques habitudes de coquetterie. Comme elle était un peu gâtée par sa maîtresse, elle risquait gaiement ses quatre sous ; aussi elle se paya chez Babin un domino qui lui coûta cinq louis pour une nuit, tout un mois de ses gages. Madame de Montmartel lui avait promis de l'ajuster elle-même et de lui donner le plus beau camélia de sa jardinière.

— Mais, ma chère, lui dit-elle en voyant voyant venir le domino, vous allez être irrésistible.

— Oui, madame; par malheur je n'ai pas votre belle tournure; mais je m'étudie depuis ce matin à relever la tête comme vous, avec un mouvement de fierté tout héraldique.

— Allez! allez! les hommes n'y regardent pas de si près; du moment que c'est une femme, ils sont contents. Qu'est-ce que l'amour? une illusion. Le domino leur donne l'illusion : qu'importe ce qu'il y a dessous! Et puis, vous n'êtes pas si chiffonnée que cela.

Le domino était tout virginal. Mademoiselle Charmide l'inaugurait la première. Nul encore n'avait passé sur lui ses feux de pelotonnage; le satin criait sous les caresses de la main.

Madame de Montmartel le prit et le passa en disant à sa femme de chambre qu'elle allait lui donner une leçon.

Et avec tout le brio de cet esprit endiablé, elle alla, elle vint, prenant tout à la fois des poses orgueilleuses ou penchées, disant mille folies, en un mot, toute « ruisselante d'inouïsme. » Charmide était émerveillée.

— Oh! madame, je ne suis pas à ce diapason-là, moi! Il faut être née là-dedans, pour

avoir ces grands airs. Mais je vous promets de ne pas me conduire comme une grue.

— Dites-moi, je n'ai pas besoin de vous recommander de la vertu. Songez que vous n'allez pas là pour vous, mais pour moi.

Charmide s'écria gravement :

— Madame, je serai un dragon de vertu !

— Prenez garde d'avoir votre casque, car vous aimez le vin de Champagne.

— Oh ! je ne prends jamais que des glaces, quand je suis dans le monde.

La comtesse sembla se raviser.

— Savez-vous que vous allez bien vous amuser ?

Il était minuit et demi. Le comte de Montmartel ne devait, selon son habitude, rentrer du cercle qu'à deux heures ; la comtesse réfléchit qu'elle avait le temps d'aller faire elle-même un tour à l'Opéra.

— Vous ne savez pas, Charmide ? Je vais aller à l'Opéra pendant une heure ; vous m'attendrez dans la voiture, vous irez à votre tour et je m'en reviendrai. Mais pour cela, il faut prendre un fiacre. Êtes-vous bien sûre que le concierge est couché ?

— Oui, madame ; le cordon a tellement l'habitude, qu'il se tire lui-même.

— Eh bien , c'est dit ; partons !

A peine en route, la comtesse eut regret de sa folie ; elle voulut presque rebrousser chemin. Elle se laissa pourtant emporter jusqu'à l'Opéra.

Vers une heure et demie, était-ce bien elle, ou n'était-ce que sa femme de chambre que lord Sommerson entraînait, bon gré mal gré, dans une loge à salon, sous prétexte de causer de l'immortalité de l'âme ?

Je ne sais.

Vous qui êtes moins bête que moi, écoutez ce qui se dit dans cette loge pour juger si c'est madame de Montmartel ou Charmide qui s'escrime avec l'amoureux.

Ils sont assis tous les deux, bien près l'un de l'autre, la femme s'éloigne toujours, mais l'homme se rapproche toujours.

— Comme vous avez bien fait de venir !

— J'ai bien fait pour vous, j'ai mal fait pour moi.

— Je vous ai reconnue tout de suite. Non pas à cause de votre domino, ni de votre ca-

mélia, mais parce qu'il n'y a que vous au monde pour bien porter la tête.

— Ne dirait-on pas que je la porte comme un Saint-Sacrement !

— Vous êtes trop encapuchonnée, laissez-moi respirer vos cheveux.

— Oh! pour ce qui est de cela, non! Je vous abandonne mon domino extra-muros, mais si vous voulez franchir le mur, je me fâche. On dit que les citoyeus de Belleville ne veulent la révolution que pour se payer huit jours de robe de soie. Je vous offre du satin, plaignez-vous !

— Il y a satin et satin, voyons la doublure.

— Chut ! je vais sonner ma femme de chambre.

— Vous m'avez fait peur.

— Voyons, qu'est-ce que ces manières-là ? Vous ne pouvez donc pas causer sans prendre feu? Vous croyez-vous donc à la Chambre des lords? Je crois qu'il vous faudrait un verre d'eau.

— Oui, j'ai soif.

Et lord Sommerson but un baiser, mais c'était un baiser de feu.

— Vous êtes ici en pays de connaissance. Quand je suis entrée, vous aviez autour de vous une grappe de femmes.

— Vous connaissez les Saintes Écritures, madame. Or, que disent-elles ? « Malheur à l'homme seul ! » Ah ! si vous aviez voulu m'aimer !

— Je suis si paresseuse ! Voulez-vous que je vous confie un secret ?

— Oh ! oui, ou plutôt je vais dire comme aux enfants : je ne veux pas ; cela vous fera parler.

— Eh bien ! j'ai eu pour vous quelque attendrissement. Voilà pourquoi vous avez reçu tant de lettres de moi. Mais savez-vous qui les écrivait ?

— La belle question ! Je suppose que c'était cette jolie main blanche.

Le marquis cassa un bouton du gant de la jolie main blanche.

— Eh bien ! non, ce n'était pas moi, c'était ma femme de chambre.

— C'est une plaisanterie ; je ne croirai jamais que vous mettez votre cœur dans la main de cette fille.

La dame releva la tête.

— De cette fille ! Vous ne savez pas qui elle est? elle sort des chœurs de l'Opéra.

— Comment, c'est là que vous prenez vos femmes de chambre ? Après cela, vous êtes si originale ! Vous êtes donc bien riche?

— Oh! mon Dieu, vous payez si mal vos femmes, vous autres, qu'elles finissent par nous revenir plus pauvres qu'avant de vous avoir connus.

— Vraiment, vous avez une femme de chambre qui a été à l'Opéra ?

— Oui. Vous devez l'avoir connue sous ses deux noms : les uns l'appelaient Charmide, les autres l'appelaient *Chignon*.

Le marquis sembla chercher.

— Pardieu! s'écria-t-il, Chignon, Charmide, je me la rappelle bien. Son vrai nom était Athénaïs.

— Oui, comme madame de Montespan.

Pan ! pan! pan ! On frappait à la porte.

— N'ouvrez pas, dit la dame, mon mari frappe toujours trois coups.

— Madame, il n'y a pas de maris ici ! Le bal de l'Opéra est un pays libre; toutes les

lois sociales se promènent dans le vestibule. Il y a même des femmes très bien nées qui les oublient en sortant.

La dame défrippait un peu son domino.

— Dites-moi : vous savez que ce domino n'est pas à moi, respectez-le un peu.

— Comment, il n'est pas à vous!

— Non ; je l'ai loué chez Babin pour cette nuit seulement. Il est déjà loué demain pour le bal costumé de l'ambassade. Ah! vous vous figurez que toutes les grandes dames se paient comme cela dans leur hiver des dominos de toutes les couleurs? Non, mon cher, elles les louent. C'est d'ailleurs le plus sûr moyen de ne pas être reconnues de leurs maris.

— Ne dites pas cela ; je ne puis pas croire à ces chassés-croisés de dominos. Ah! vraiment, les femmes n'ont pas le sentiment de leur dignité. Quoi! pendant toute une nuit leur cœur aura battu là-dessous, elles auront parfumé le satin des senteurs de leurs cheveux et de leurs bras, pour qu'une autre femme, la première venue, s'acoquine là-dedans à son tour!

— On se loge comme on peut, les loyers

sont si chers ! Après cela, rassurez-vous ; j'ai payé vingt francs de plus pour avoir mon domino tout neuf.

La dame se reprit :

— Du reste, ne dirait-on pas que monsieur ne remue que des virginités. Est-ce que c'étaient les onze mille vierges qui vous entouraient tout à l'heure ?

— Que voulez-vous ! on s'habitue à toutes les températures ; quand je suis dans les marais, je prends des grenouilles ; quand je suis sur le mont Blanc, madame, je respire l'air pur.

— Eh bien ! monsieur, puisque vous êtes sur le mont Blanc, ne faites pas fondre la neige. De grâce, ne m'embrassez pas comme cela. Allons, vous voilà dans mon domino.

— Puisqu'il est à louer.

La dame avait remis le monsieur à distance.

— Encore une fois, je suis trop paresseuse pour monter si haut dans l'amour.

Lord Sommerson comprit que jusque-là il n'avait pas montré assez de passion. Il se rattrapa. Ce fut l'explosion d'un volcan. Il fut

tour à tour tendre, désespéré, furieux, suppliant; toute la gamme résonna dans le cœur de la dame.

Pourquoi un petit poignard d'or tomba-t-il alors sur la main d'une diablesse qui valsait à perdre haleine avec un beau du Directoire, — une piqueuse de bottines avec un chef de rayon toujours en grève?

C'est que sans doute le marquis de Sommerson avait touché au souverain bien.

— Un poignard! s'écria la diablesse en ramassant le bijou.

— Donne, dit l'incroyable, cela porte bonheur — quand c'est en or.

Cependant on était devenu plus silencieux dans la loge.

— Ce n'est pas vrai, reprit l'amoureux, ce que vous me disiez tout à l'heure, que votre femme de chambre écrivait vos lettres!

— J'ai dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Eh bien! je vous remercie! moi qui baisais ces lettres avec adoration.

— Ma femme de chambre en vaut bien la peine.

Voilà ce qu'on a pu entendre de la loge voisine si les loges ont des oreilles.

Que se dit-on encore ? Qu'importe !

J'ai voulu seulement donner l'expression de ce duo moqueur et sentimental. Monseigneur le Public décidera si c'était la maîtresse ou la femme de chambre.

Lord Sommerson, qui a plus d'esprit que tout le monde, n'a peut-être pas encore une opinion bien faite là-dessus.

V

Des Grieux en l'an de grâce 1870

Le lendemain, lord Sommerson ne sortit pas de chez lui avec une démarche plus martiale que d'habitude : il était trop habitué aux bonnes fortunes pour s'étonner et s'enorgueillir. Il se rappelait le mot de Ninon de Lenclos : « On ne triomphe pas de la vertu d'une femme puisqu'elle n'est plus vertueuse quand elle se donne. »

Comme il montait les Champs-Élysées, mademoiselle Charmide descendait vers le rond-point.

— A-t-il l'air assez vainqueur ce matin ! dit-elle en le voyant venir vers elle.

Et elle sourit avec malice.

Mais pourquoi la malice? Était-ce en pensant à sa maîtresse ou en pensant à elle-même ?

Le marquis regarda fixement cette fille en passant devant elle. Était-ce parce qu'elle le regardait ou parce qu'il crut la reconnaître?

Naturellement elle passa du bon côté. Voilà pourquoi il murmura :

— Elle est jolie, cette fille.

— Oui, dit-elle, une aumône en passant, mais tu me paieras plus cher que cela, mon bel ami.

Quand elle rentra, madame de Montmartel, qui venait de se lever, lui dit :

— Eh bien! Charmide, vous êtes-vous amusée cette nuit?

— Beaucoup. Et vous, madame?

La comtesse ne répondit pas.

— Vous ne savez pas, reprit Charmide, je viens d'avoir une bonne rencontre. J'ai coudoyé tout à l'heure lord Sommerson dans les Champs-Élysées. Cela faisait plaisir à voir comme il portait bien son bonheur.

— Attendez, dit la comtesse, je vais lui rabattre son caquet.

Elle dit à Charmide de se mettre à la petite table et d'écrire à lord Sommerson.

On sonnait le déjeuner.

— Oh! madame, monsieur le comte va s'impatienter.

— Tant pis, il faut écrire.

Et elle dicta rapidement cette lettre :

Les hommes, mon cher ami, sont de bonnes bêtes qui croient tout ce qu'on leur dit sans pénétrer jamais le secret des femmes. Je ne veux pas vous laisser plus longtemps cette belle illusion qui vous fait relever vos moustaches. Vous vous imaginez, n'est-ce pas, que vous m'avez ensorcelée cette nuit au bal de l'Opéra? Eh bien! celle qui écrit mes lettres est la même que celle qui va à mes rendez-vous, mademoiselle Chignon, mademoiselle Charmide ou mademoiselle Athénaïs, comme il vous plaira. Elle est là qui rit comme une folle du rôle que je lui fais jouer, mais cela l'amuse.

Si cela vous amuse aussi, mon cher ami, vous pouvez continuer le jeu, il y a encore

des cartes, mais je ne couperai plus pour faire retourner la dame,

Quand le marquis eut lu cette lettre, ses moustaches retombèrent un peu. Le vicomte d'Arcq était là qui déjeunait avec lui. Il lui avait déjà raconté la moitié de l'histoire ; sous prétexte de discrétion il ne voulut pas dire la fin.

Il était devenu pensif.

Tout à coup il releva ses moustaches.

— Oui ! oui ! se dit-il à lui-même, on sait bien ce que c'est, on a des rubriques, on ne se contente pas de se masquer par un domino, on se masque encore par sa femme de chambre.

Et se rappelant toutes les scènes de la loge de l'Opéra.

— C'est elle ! c'est elle ! mais elle ne veut pas le dire.

Mais lord Sommerson eut beau se vouloir convaincre que madame de Montmartel ne s'était pas avisée de cette mauvaise plaisanterie de venir le voir au bal de l'Opéra sous la figure de sa femme de chambre, « munie de

pleins pouvoirs, » il n'avait pas la foi. Il se rappelait certaines phases et certaines phrases de la causerie qui n'étaient peut-être pas du meilleur hôtel Rambouillet.

— Après cela, disait-il pour se raccrocher aux branches de son idéal et de sa vanité, combien de ces dames parlent le langage de leur femme de chambre.

Il conclut à ceci : que si c'était mademoiselle Charmide, elle avait beaucoup d'esprit, et que si c'était la comtesse, elle avait beaucoup de perversité.

Tout bien considéré, il aimait mieux croire à la perversité de madame de Montmartel, — jusqu'à plus ample information; — mais la comtesse semblait ne pas vouloir retourner la page.

Par curiosité il se fût bien humilié jusqu'à écrire à mademoiselle Charmide pour qu'elle lui répondît de sa main, mais il eut peur qu'elle ne montrât la lettre à sa maîtresse; et puis, ne pouvait-elle pas prendre à son tour la main d'une de ses amies? Il attendit du hasard des événements le mot de l'énigme, comme on attend le salut de son âme sans

trop se hâter, mais avec une certaine irritabilité nerveuse; car, dans le miel de ses souvenirs, il sentait toujours la goutte d'absinthe.

Jusque-là il avait toujours joué les femmes, il lui semblait impossible qu'il se fût laissé jouer.

— A moins, dit-il, que cette femme surnommée la Messaline blonde ne soit la plus vertueuse des femmes.

Le marquis de Sommerson avait le bon esprit de ne pas douter qu'il ne fût irrésistible.

Il pensa que peut-être la marquise de Néers lui donnerait le mot de l'énigme. Quelle est la sœur qui n'a pas trahi sa sœur?

— Ah! s'écria-t-il, si je n'étais pas forcé de vivre dans les demi-teintes!

Pourquoi lord Sommerson disait-il cela? Qui donc le forçait à fuir le grand jour?

Mademoiselle Fanny vint le surprendre.

- Tu ne sais pas, lui dit-elle en pleurant, le prince me lâche.

— Pourquoi?

— Parce que je me coiffais avec ton poignard et qu'il a trouvé ton poignard dans mes cheveux. Il sait sans doute que c'est ta manière de

piquer tes dames de cœur. Il m'a fait une horrible scène, — et c'était ce matin son jour d'échéance ! — mon pauvre Des Grieux !

— Voilà, ma chère, dit lord Sommerson en chiffonnant quelques billets de banque. Je ne suis pas assez simple pour ne pas croire qu'aujourd'hui si Des Grieux a beaucoup de cœur il lui faut aussi beaucoup d'argent.

Et caressant le front de Fanny avec les billets de banque :

— Combien le prince te donnait-il par mois ?

— Moins que rien, cinq mille francs.

— Eh bien ! moi je ne compte pas.

Fanny avait du coup d'œil : elle avait déjà compté. Elle se jeta dans les bras du marquis en lui disant :

— Je serai toujours ta Manon.

Le marquis sourit et répliqua d'un air de bon apôtre, mais sans pouvoir cacher une pointe de malice :

— Je serai toujours ton Des Grieux.

LIVRE II

LA MARQUISE DE NÉERS

Peu de gens prennent pour eux ce qu'ils lisent dans l'Évangile, quoiqu'il s'adresse à tout le monde.

FRANÇOISE D'AUBIGNÉ.

Dieu se cache à ceux qui veulent autre chose que lui.

On voudrait aimer Dieu, mais on voudrait aussi aimer ses créatures.

MADAME SCARRON.

C'est une marque visible de prédestination de passer de souffrance en souffrance et de porter sa croix chaque jour.

MADAME DE MAINTENON.

Les belles passions marquent la grandeur d'âme.

FRANÇOISE D'AUBIGNÉ.

Ceux dont l'âme est dans les sens sont peu capables des choses de Dieu.

Il y a grande différence entre ce que nos actions sont aux yeux de Dieu et ce qu'elles paraissent être aux yeux des hommes.

MADAME SCARRON.

Heureux ceux qui, sans étudier les profondeurs de la grâce, s'étudient à être humblement fideles à la grâce!

MADAME DE MAINTENON.

On ne fait que changer de plaisir quand on se donne à Dieu tout de bon, et on gagne même beaucoup au change.

MADAME SCARRON.

Les livres profanes inspirent l'orgueil à mesure qu'ils augmentent les connaissances, au lieu que l'Écriture sainte inspire l'humilité à ceux qu'elle instruit.

Ce n'est pas assez que l'esprit soit convaincu, il faut que le cœur soit gagné.

Qui donc gagnera mon cœur?

FRANÇOISE D'AUBIGNÉ.

Nos misères augmentent à proportion que nous entrons plus avant dans le commerce des hommes.

Nous sommes sensibles à tout, hors à nos véritables misères.

MADAME SCARRON.

Si on donne de la joie aux autres, il ne faut pas y prendre part.

MADAME DE MAINTENON.



I

Où mademoiselle Fanny juge les femmes



On se souvient que le marquis de Sommerson, qui ne posait nulle part, — véritable oiseau de passage sur les branches parisiennes, — avait songé à louer l'appartement de madame de Néers.

Il retourna le voir, il le trouva très agréable, il se décida tout à fait.

Quand il eut donné les cinq louis de denier à Dieu, il se demanda sérieusement

pourquoi cet appartement, perdu dans la rue Newton, le charmait tant. Rien à voir par les fenêtres, point de style dans l'ornementation, rien qui pût séduire ni un esprit artiste ni un esprit orgueilleux. C'était l'appartement de tout le monde, avec le goût des architectes de la Creuse, qui confondent si savamment le style Louis XIV, le style Louis XV et le style Louis XVI.

Ce qui le charmait dans cet appartement, c'était le portrait de madame de Néers. En effet, la grande dame répandait dans tout le salon un charme irrésistible. Elle souriait à peine, mais ce demi-sourire avait toutes les éloquences. Les yeux regardaient, mais sans dire le secret de l'âme. La pensée errait sur le front, mais comme le soleil sous les nues. La sévérité de la figure laissait transpercer je ne sais quelle douceur féminine qui allait au cœur. Il y avait du sphinx dans cette femme. Quand on l'avait vue on voulait la revoir; il semblait qu'on dût lui arracher un des secrets de la vie. On sentait qu'il y avait là une créature surintelligente, un cœur peut-être, mais une âme à coup sûr.

— Quel dommage qu'elle soit dévote! murmura le marquis.

Il réfléchit qu'après tout les dévotes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. Dans toute dévote il y a de la sainte Thérèse : de brûlantes aspirations vers Dieu qui débordent l'âme et retombent sur les hommes, comme les flammes vives du trépied qui, à la moindre secousse, se répandent au pied de l'autel.

— Qui sait ! pensait-il, si on l'aimait beaucoup, elle aimerait peut-être un peu moins Dieu.

Il sentit le froid de l'église et il alla chez mademoiselle Fanny, qui daignait toujours lui faire passer gaiement les entr'actes de ses passions.

Mais dès qu'il fut avec elle, le souvenir de madame de Néers le reprit plus despotiquement ; il avait beau fermer les yeux, elle s'imposait à lui. Il l'avait entrevue dans le monde, elle était bien la femme de son portrait; ce n'était donc pas seulement la peinture de Cabanel qui lui troublait l'esprit.

— A quoi penses-tu donc? lui demanda mademoiselle Fanny.

— Je pense que je vais bien m'ennuyer dans l'appartement que j'ai loué aujourd'hui.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je l'ai loué pour un portrait, le portrait de celle qui l'habite aujourd'hui ; or, je n'ai pas loué le portrait.

— Eh bien ! tu me feras peindre, ce sera la même chose.

— Non, tu sais, il y a les femmes qu'on aime chez soi et les femmes qu'on aime dehors.

Mademoiselle Fanny n'avait pas de prétention, elle se contentait d'être aimée où on voulait. Elle conseilla même à son amant d'occasion, en bonne fille qu'elle était, de garder pour lui, dans les grands jours, le portrait et l'original.

— Comme tu y vas, lui dit-il. Sache, ma chère, que le portrait a coûté mille livres sterling, et que la femme ne se donnerait pas pour un million.

— Oh ! je connais cela, ces femmes-là ne se donnent pas pour de l'argent, mais elles se donnent pour rien. Voilà pourquoi elles coûtent plus cher que nous, et pourtant nous ne

leur en voulons pas. C'est l'histoire de madame de Montmartel, ma voisine du dessus, avec toi et avec bien d'autres.

— Tu ne connais ni l'une ni l'autre. Tu calomnies la vertu blonde et la vertu brune.

— Allons donc! la vertu blonde a été surnommée madame Messaline et la vertu brune doit lui rendre des points à ce jeu-là. Va, je ne suis pas une bête, je connais toutes les femmes, parce que je me connais : c'est la même pâte, — pâte tendre, mon cher.

— Tu ne connais pas les femmes et tu ne te connais pas toi-même. C'est parce que les femmes ne se ressemblent pas que je les aime toutes.

— Tais-toi ! le vrai dilettante trouve toutes les femmes dans la femme qu'il aime.

II

Les deux sœurs

La sœur de madame de Montmartel ne faisait pas parler d'elle; c'était une femme tout en Dieu, à peine connue par ses œuvres de charité. On ne citait son nom — depuis qu'il y a des *reporters* — qu'à propos des sermons du père Hyacinthe ou du père Félix.

Les deux sœurs se voyaient peu; elles se rencontraient le plus souvent aux messes de mariage. Il semblait qu'elles ne fussent pas de la même famille : il y avait aussi loin de l'une à l'autre que d'une Vénitienne à une Transteverine. Madame de Montmartel jetait son

bonnet par-dessus les moulins ; madame de Néers s'encapuchonnait dans le confessionnal.

Une fois par quinzaine les deux sœurs dînaient ensemble, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre.

— Tu es toujours folle ! disait la dévote.

— Tu es toujours sage ! disait la mondaine.

Et madame de Montmartel faisait cette réflexion, qu'après tout elles se retrouveraient ensemble au même but, c'est-à-dire devant saint Pierre.

— Toi avec les mains pleines de bonnes actions, moi avec les mains pleines de bonnes intentions.

Madame de Montmartel riait comme une folle, madame de Néers souriait en levant les yeux au ciel.

Et tout était dit entre les deux sœurs.

Madame de Néers était toujours vêtue en demi-deuil, comme si elle pleurât sa jeunesse, comme si elle n'espérât plus rien de la vie. Le noir était d'ailleurs en harmonie avec la sévérité de sa figure. Elle s'aventurait jusqu'au violet, mais elle fuyait le bleu comme le rose.

Au bal, où elle n'allait qu'à son corps défendant, elle se montrait en robe blanche, jupes en crêpe, relevées par des nœuds de dentelle noire; là-dessus, des bouquets de lilas ou de violettes de Parme, non pas cueillies chez les fleuristes, mais chez les marchands de fleurs. Elle avait horreur des chevelures bruyantes, aussi était-elle la seule qui se coiffât à la Vierge. Cabanel avait eu toutes les peines du monde à lui soulever un peu les cheveux. Avait-elle tressailli sous les doigts du peintre comme la Joconde sous les doigts de Léonard de Vinci?

Elle avait beau fuir le tapage et la lumière, dès qu'elle paraissait tous les yeux tombaient sur elle. C'est si rare de voir une femme qui foule d'un pied dédaigneux le champ de course des adorateurs! Elle allait toujours se placer au milieu des femmes, comme pour se faire un rempart contre les hommes. Elle poussait en avant les plus provoquantes, — ouvrages avancés qui essuyaient le premier feu. — Quand se faisaient les brèches vers le milieu de la soirée, elle sortait de la place comme par une porte déro-

bée. A peine avait-elle reçu quelques coups de feu par ricochet.

— Tiens, dit un jour un diplomate qui avait choisi le coin des femmes pour faire son chemin, madame de Néers est partie. Quelle bonne fortune! la température est déjà plus clémente. Cette femme, c'est l'hiver lui-même; on devrait envoyer toutes ces vertus-là dans le pays de la neige.

Un autre diplomate, beaucoup plus expérimenté que le premier, dit d'un air distrait :

— Vous ne connaissez peut-être pas bien les femmes, mon cher; il y a des volcans qui grondent sous la neige.

— Oui, dit une des dames, mais si le volcan n'éclate pas, la vertu est sauvée; or, il n'y a pas un mot à dire sur la marquise.

— Elle a encore du chemin à faire pour arriver au Paradis.

— Eh bien! ce n'est pas moi qui serai son compagnon de voyage.

Un des amoureux était là qui n'avait pas dit un mot.

— Et vous, beau silencieux? lui demanda une dame.

— Moi, j'irais partout avec elle, même au diable, — même à Dieu, répondit-il.

Le duc d'Ayguesvives, qui avait la prétention de connaître les femmes impénétrables, compara madame de Néers à cette femme à deux figures de la légende, qui regardait le Paradis et l'Enfer avec le même amour.

III

Appartement et cœur à louer

Le portier avait dit à lord Sommerson que madame de Néers reviendrait sans doute le lendemain.

Or, le lendemain, le marquis se hasarda à sonner chez madame de Néers.

On vint.

Il passa sa carte.

On revint lui dire que madame ne comprenait pas; il insista sous prétexte qu'il avait loué l'appartement; la jeune femme consentit à le recevoir.

Il était debout dans le salon, toujours de-

vant le portrait, quand elle apparut sortant de sa chambre à coucher.

— Madame, dit-il avec un profond salut, j'ai été si bien reçu par votre portrait en votre absence, que je me suis enhardi à vous demander cinq minutes d'audience.

La fière marquise était désarmée, elle daigna sourire à peu près comme son portrait. Elle s'était aperçue d'ailleurs que lord Sommerson avait aussi bon air qu'il était de bonne maison.

— Cinq minutes, dit-elle en s'approchant un peu, c'est beaucoup. Je vais au sermon à Notre-Dame.

— J'y vais aussi, dit le marquis.

— Vous n'en prenez pas le chemin, monsieur, car je suis déjà en retard.

Madame de Néers ne pria pas le marquis de s'asseoir.

— Madame, reprit-il, je vais droit au but...

On pouvait voir à sa physionomie que c'était avec regret qu'il ne passait pas par les sentiers perdus.

— Je vous écoute, monsieur.

— Madame, j'ai loué votre appartement. On m'a dit que vous le quittiez ces jours-ci.

— Oui, monsieur, je ne veux garder à Paris qu'un pied-à-terre, parce que mon mari n'aime que son château des Ardennes et sa villa de Cannes.

— Voulez-vous me permettre de venir ici avant le terme ?

— Ce serait bien volontiers, si je n'avais ici quelques tableaux dont vous ne sauriez que faire. C'est monsieur de Néers qui doit décider où ils iront.

— Madame, je serais trop heureux si, en attendant, j'étais constitué par vous conservateur de ce petit musée, surtout si votre portrait restait là.

La marquise s'impatienta et prit une figure sévère.

— Ce portrait, dit-elle, fait mon désespoir. J'ai obéi à mon mari, mais je n'ai pas changé d'opinion sur les portraits. Une honnête femme ne doit pas se faire peindre, si ce n'est pour ses enfants. Or, je n'ai pas d'enfants. Il n'y a que les saintes qui doivent laisser leur image sur la terre, les autres ne doivent même pas laisser un souvenir. *Ci-gît une femme;* c'est tout.

Madame de Néers avait dit tout cela d'un air convaincu.

— Il faut être indulgent aux chefs-d'œuvre, dit lord Sommerson, levant les yeux sur le portrait de la marquise.

— Oui, dit-elle, il paraît que c'est bien peint. M. Cabanel m'a faite mieux que je n'étais et que je ne voulais paraître. C'est un charmant causeur, il m'a enjôlée chaque fois que je posais.

La marquise soupira.

— Et puis, c'était la volonté de mon mari : que sa volonté soit faite sur la terre.

Et elle regarda le ciel.

Lord Sommerson comprit que madame de Néers allait encore s'impatienter.

— Sérieusement, madame, si vous le permettez, je mettrai tous vos tableaux dans une des chambres à coucher, puisque je vivrai seul ici, jusqu'au jour où il vous plaira de les faire emporter.

— Mon Dieu, monsieur, j'ai toute confiance en vous, mais je ne puis pourtant pas vous confier mon portrait.

— Remarquez, madame, que c'est un por-

trait en pied. Si c'était une miniature, je pourrais en abuser ; mais ce portrait en pied, avez-vous peur que je ne le décroche pour valser avec vous?

— Je n'ai peur de rien, monsieur. Je ferai retourner ce portrait dans une des chambres à coucher avec les autres tableaux. Je partirai jeudi prochain. Vendredi vous pourrez disposer de l'appartement.

Lord Sommerson salua profondément et sortit mécontent de lui. Il avait espéré une entrevue qui lui permettrait de dire : « La suite à demain. » Il lui sembla qu'il n'aurait pas de lendemain.

— Après tout, dit-il, n'y a-t-il pas toujours un lendemain?

L'appartement renfermait quatre chambres à coucher ; la marquise allait sans doute enfermer tous les tableaux dans la moins habitable, peut-être emporterait-elle la clef de cette chambre, peut-être la lui laisserait-elle, mais il y aurait violation de domicile s'il voulait y entrer pour revoir le portrait. Ce cher portrait lui troublait l'esprit jusqu'à parler à son cœur.

Naturellement il avait menti en disant qu'il allait aussi au sermon. Naturellement il y alla pour n'avoir pas menti. Naturellement il était sur le parvis de Notre-Dame comme une âme en peine quand madame de Néers descendit de son coupé.

Il la salua au passage; mais le reconnut-elle? Ce fut à peine si elle s'inclina. Et d'ailleurs n'était-ce pas un premier salut à Dieu?

On voyait, en la suivant des yeux, qu'elle était bien chez elle à Notre-Dame. Elle traversa la foule comme un serpent qui coule entre les grandes herbes; elle arriva devant la chaire sans douter un instant qu'elle pût aller jusque-là.

Le prédicateur tonnait contre les femmes déchues. « Et pourtant, s'écriait-il en s'adoucissant, si c'est la femme qui nous a fermé le Paradis, c'est la femme qui nous a donné Dieu. »

IV

Où va une femme qui va au sermon

Lord Sommerson avait lui-même fendu la foule pour suivre des yeux les émotions toutes catholiques de madame de Néers par les expressions de sa figure. Sans doute elle allait s'indigner comme le prédicateur contre les infidèles et contre les pécheresses. Cette femme, tout à Dieu, devait se montrer tour à tour dédaigneuse et charitable, foulant d'un pied d'archange vengeur les voluptés de ce monde et laissant déjà percer sous sa robe les blanches ailes qu'elle devait reporter au ciel.

Mais lord Sommerson ne vit rien de tout cela.

A peine s'était-il avancé vers la jeune femme qu'elle avait disparu. Vainement il la chercha dans toute l'assemblée, elle n'était plus là.

— Est-ce qu'elle s'est envolée vers Dieu ? demanda-t-il, comme s'il eût assisté à un miracle.

Que pouvait-elle être devenue? Quelle que fût l'éloquence du prédicateur, lord Sommerson ne resta pas sous la chaire, il sortit en toute hâte comme s'il dût retrouver madame de Néers. Il jugeait qu'elle passerait bien cinq minutes à attendre sa voiture ou à la retrouver. Comme elle n'avait pas de valet de pied, sans doute elle était allée directement vers son cocher, car lord Sommerson ne la trouva pas au portail. Il se hasarda lui-même à travers les cent voitures de maître rangées sur la place.

Une voiture partit comme une flèche; quoique un store fût baissé, il reconnut madame de Néers.

Il s'aperçut même qu'elle n'était pas seule. Il se demanda quelle pouvait bien être cette

tête brune, trente ans, moustaches en croc, col cassé, nez proéminent, gants gris-perle, car il avait vu tout cela.

Quoiqu'il fût devenu déjà quelque peu philosophe et qu'il ne s'étonnât plus beaucoup devant le spectacle de la comédie humaine, cette manière d'aller au sermon le surprit. Ce n'était pas très orthodoxe de faire son salut dans un coupé avec un store baissé, en compagnie d'un prédicateur de l'ordre profane. Un store baissé par le plus beau brouillard du monde ! Lord Sommerson ne douta pas que le sermonneur ne répandît toutes ses actions de grâce sur la dame et qu'il ne la conduisît droit au ciel.

Le marquis chercha la voiture et ne la trouva pas, mais il voulait obéir à sa curiosité : il sauta dans un fiacre à deux chevaux, disant au cocher qu'il lui donnerait vingt francs s'il suivait le coupé olive qui fuyait à toute vapeur.

Le cocher tenta l'aventure, comptant sur les embarras de voitures. Il avait bien raisonné, car en plein boulevard Sébastopol, il rejoignit le coupé olive dont le cheval piétinait devant des charrettes.

A deux reprises, lord Sommerson vit apparaître à la portière le chapeau de celui qu'il considérait déjà comme son rival, quoiqu'il n'eût jamais dit à madame de Néers qu'il aspirait à sa main.

Après quelques haltes forcées, on arriva rue de Trévise.

Les amoureux avaient perdu près de dix minutes dans le trajet, mais était-ce bien du temps perdu ?

Devant le n° 6, la portière du coupé s'ouvrit, madame de Néers descendit la première et entra dans la maison sans se retourner, comme une femme qui a déjà l'habitude de l'escalier. Naturellement, l'homme aux gants gris-perle et au col cassé la suivit comme son ombre.

La femme qui a perdu son ombre, c'est la femme aimée, puisque son amant la prend pour la sienne.

Lord Sommerson, qui jusque-là ne s'était pas préoccupé des choses de la religion, se sentit tout d'un coup porté à prêcher. Il aurait voulu monter en chaire pour s'indigner contre la perversité des femmes et faire un

beau sermon sur l'adultère. Mais son fiacre n'était pas une chaire à prêcher; il garda chrétiennement le silence.

Il n'en pouvait croire ses yeux. Était-ce bien cette marquise sévère, toute confite en Dieu, qui venait de faire ce voyage dans le coupé olive? Était-ce bien elle qui parfumait l'escalier de cette maison des encens de sa vertu? Et cette maison ne s'abîmait pas sur elle pour ensevelir la femme adultère!

Lord Sommerson se sentait toutes les colères de Bossuet et du père Hyacinthe.

— Et pourtant, dit-il tout à coup en riant, si elle montait mon escalier je trouverais cela si naturel!

Ce qui prouve une fois de plus cette vérité primordiale, à savoir que tout le monde a tort ou que tout le monde a raison.

Cette découverte ne le désobligeait qu'à demi : il était furieux que madame de Néers eût un amant; mais ce qu'il voyait, n'était-ce pas une amorce? Jusque-là il lui paraissait impossible de vaincre cette farouche vertu, maintenant il pourrait l'attaquer en toute confiance. La jalousie le mordait au cœur, mais il n'avait

pas le droit d'être jaloux. Et d'ailleurs, quoiqu'il eût rêvé la plus vertueuse des femmes, c'était la vertu avec un mari !

Or, quand on aime une femme qui a un mari on peut bien aimer une femme qui a un amant.

Nous sommes dans le monde des pervertis et je ne vous ai pas présenté lord Sommerson pour un saint ni pour un Caton.

V

Le coupé magique

Quelques jours après, le marquis de Sommerson, qui conduisait en phaéton dans l'avenue de l'Impératrice et qui allait au pas sous prétexte de causer avec une victoria voisine, vit passer le coupé olive de la marquise.

Était-ce elle ou était-ce lui?

Il ne prit pas le temps de mettre un point à sa phrase, il partit sur une virgule et dépassa bientôt le coupé olive.

C'était elle. Elle le reconnut et elle daigna même le saluer de ce demi-sourire qu'il connaissait déjà si bien. Il sentit qu'il l'aimait vio-

lemment. Il ne pouvait s'expliquer comment une figure, presque austère à force de sévérité, pût ainsi allumer son cœur et lui inspirer les plus furieux désirs et les étreintes à jamais inassouvies.

— Je sais bien pourquoi, dit-il tout à coup en la regardant toujours, car les deux voitures se touchaient presque, on a d'autant plus la volonté de dominer cette femme qu'on ne pourra pas la dominer. Quelle que soit l'énergie de l'homme, elle sera la force devant lui, elle le jettera à ses pieds, ce n'est jamais elle qui s'humiliera, elle gardera sa souveraineté.

Jusque-là, lord Sommerson avait été maître de ses maîtresses. Il se croyait un homme fort qui triomphe de tout, dans son scepticisme, mais il voyait son maître devant lui. Il éprouvait quelque volupté à se désarmer et à montrer sa faiblesse ; il pensa qu'il lui serait doux, un jour ou l'autre, de dire à cette femme : « Aimez-moi, j'obéirai. »

L'amour prend tous les caractères et toutes les physionomies; il n'est éternel que par ses métamorphoses; la passion renouvelle le cœur parce qu'elle revient toujours sous une

autre figure; elle prend tous les masques; elle rit après avoir pleuré; elle aime les sacrifices après les tyrannies, parce que la passion vit de curiosité et d'imprévu. A chaque traversée elle change de navire, elle aspire à d'autres rives, quels que soient les naufrages.

Mais comment lord Sommerson s'embarquerait-il avec madame de Néers? Il ne se doutait pas ce jour-là que l'heure fût si proche.

Après un premier tour devant le lac, il s'aperçut que le coupé olive s'éloignait vers le pré Catelan. Il suivit à distance avec toute la discrétion d'un curieux. Pourquoi madame de Néers descendit-elle de son coupé à la porte méridionale du pré Catelan? Pourquoi parla-t-elle allemand à son cocher? Sans doute parce que c'était un cocher allemand qui n'était pas assez familier aux élégances de la langue française.

— Je suis bien sûr, dit lord Sommerson, que monsieur de Néers ne sait pas l'allemand. Je commence à m'expliquer pourquoi les femmes recherchent les cochers qui n'entendent pas le français.

Madame de Néers était voilée. Sous prétexte que le soleil pouvait la regarder, elle se voila une seconde fois par son ombrelle.

Le marquis de Sommerson, qui n'osait s'avancer à sa suite, jugea qu'elle allait à la vacherie.

Mais, encore une fois, pourquoi n'y pas aller en coupé?

C'est qu'elle avait rencontré au Bois l'homme au col cassé.

En effet, l'homme au col cassé passa devant lord Sommerson et entra dans le coupé olive comme s'il entrait chez lui.

Lord Sommerson avait bien envie de le mettre à la porte, mais l'amour est un dieu, voilà pourquoi il est patient.

Le marquis descendit, il donna les guides à son groom et il lui dit de se promener dans le voisinage pendant qu'il fumerait un cigare.

Il s'aperçut bien vite que ce jour-là l'amoureux était pressé. A peine dans le coupé il regarda à sa montre. Madame de Néers devait à peine être arrivée à la vacherie. L'amoureux sortit la tête du coupé pour parler au cocher qui lui parla dans la langue de Gœthe.

— Ah! diable, dit lord Sommerson, il me faudra apprendre l'allemand. Je n'ai pas toutes les qualités de l'emploi.

L'amoureux regarda encore à sa montre. Il frappa du pied avec impatience comme un homme qui donnera à peine une minute de grâce.

Cependant madame de Néers ne revenait pas. La minute de grâce était passée. On en accorda une seconde, puis une troisième. Puis, tout à coup, on sauta à terre, on dit encore un mot au cocher et on s'éloigna en toute précipitation, comme si on craignît d'être rappelé.

— Eh bien! dit lord Sommerson en souriant, la place est libre; si je suis un homme je vais la prendre.

Le marquis voulut sans doute se prouver à lui-même qu'il était un homme, car il s'avança d'un pas décidé vers le coupé olive.

Il s'arrêta court comme s'il eût l'effroi de son action, lui qui n'avait peur de rien.

— Après tout, dit-il, plus résolu que jamais, qu'est-ce autre chose que l'amour sinon un audacieux?

Il avait pris la poignée de la portière, il parla le français de Molière au cocher, qui lui répondit en secouant la tête. Cet homme avait bien vu que sa maîtresse connaissait lord Sommerson, il ne l'empêcha donc pas de monter dans la voiture.

— Et maintenant que j'y suis, dit le marquis, nulle puissance humaine ne me forcera à descendre, car si je descendais je ne serais plus un homme.

Cinq minutes se passèrent. Quelque décidé qu'il fût, « le remplaçant » sentit un battement de cœur quand il vit se dessiner la silhouette de madame de Néers. Elle s'avançait avec la rapidité d'une femme qui vient de faire une bonne action et qui va à une bonne œuvre.

Le marquis avait baissé les stores de son côté, mais elle vit bien que la voiture était occupée. Elle dit un mot au cocher, elle ouvrit la portière et elle se blottit dans la voiture en donnant la main à son amoureux.

Elle poussa un cri, mais la voiture était partie, — non pas du côté de la foule, mais du côté de la solitude.

— Chut ! dit lord Sommerson, c'est toute

une histoire que je vais vous conter : il n'y a pas de quoi se jeter par la portière.

— Mais, monsieur, c'est une violation de domicile...

— Conjugal, dit le marquis, qui ne perdait pas sa présence d'esprit.

Madame de Néers se mordait les lèvres; elle ne savait que dire, elle ne savait que faire. Qu'était-il arrivé ? Est-ce que lord Sommerson connaissait son amant? Elle perdait la tête.

— Madame, je suis ici, je ne vous dirai pas parce que je vous aime, vous le savez bien, mais parce qu'un autre n'y est pas.

La marquise regardait le jeune lord en silence avec l'œil terrible d'une implacable.

Le coupé fuyait toujours.

— Oui, madame, déchaînez sur moi toutes vos colères, mais ce n'est pas ma faute s'il vous a plantée là. Il est venu, il vous a donné une minute de grâce. Comment vouliez-vous qu'il attendît, quand mademoiselle Cora l'attendait au bord du lac? J'ai jugé que je pouvais en toute humilité et en tout orgueil m'emparer d'une place si mal occupée. Certes, je ne vous ferai pas un crime d'avoir eu un

amant, puisque je ne viens pas pour parler de votre salut. Vous êtes adorablement belle : je suis éperdûment amoureux. Vous êtes trahie : je vous offre un refuge dans mon amour.

Tout cela était dit un peu à la diable et à bâtons rompus. Lord Sommerson prenait la main de la marquise, elle s'indignait, elle montrait des larmes, elle lui ordonnait de descendre. Mais il ne se laissait pas désarmer.

Le coupé olive fuyait toujours. On avait dépassé l'avenue des Acacias, on se trouvait sous les grands marronniers. Chaque fois que madame de Néers voulait tirer le cordon, le marquis arrêtait sa main et la baisait.

— Cet homme qui nous conduit, dit-il, c'est notre destinée, allons où il lui plaira.

Madame de Néers savait bien où on allait. Quand elle prenait son amant au Bois, c'était pour passer une heure avec lui au boulevard Maillot, dans le petit hôtel du comte d'Arcy. Le comte était en Italie, l'amant de la marquise avait la clef de l'hôtel.

Madame de Néers avait fini par s'adoucir.

— Non, dit-elle en souriant, laissez-moi par-

ler au cocher, car il nous conduirait devant une porte dont vous n'avez pas la clef.

— Eh bien! dit le jeune lord, promenons-nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas.

— Êtes-vous bien sûr que le loup n'y soit pas ?

— Le loup, madame, ce n'est pas moi, c'est vous. Je le sens aux dents qui me dévorent.

Madame de Néers était redevenue sérieuse. Le marquis fut adorablement doux, craignant qu'elle ne remontât sur sa colère. Mais tout à coup, elle le regarda fixement, ses yeux s'adoucirent, son front s'illumina, un ineffable sourire passa sur ses lèvres, elle se jeta dans ses bras en lui disant avec une passion soudaine, mais profonde :

— Je t'aime !

VI

L'art de se cacher dans Paris

Madame de Néers était une maîtresse toute hérissée d'obstacles ; elle avait ses heures pour Dieu, ses quarts d'heure de repentir, ses stations au confessionnal, ses jours de charité. Elle ne voulait pas recevoir ses amants chez elle. Elle ne voulait pas aller chez eux. Il ne faut pas que la femme de César soit soupçonnée.

— Où voulez-vous que je vous aime ? dit le marquis avec une impatience bien naturelle.

C'était encore dans le coupé de madame de Néers ; elle pencha la tête sur lui et répondit

par ces paroles quelque peu sacriléges pour une dévote :

— Où il plaira à Dieu.

C'était la parole de madame de Maintenon à Louis XIV. Toutes les dévotes ont le même répertoire. Elles mêlent Dieu à leurs actions comme si Dieu dût sanctifier leurs péchés.

On ne peut pas toujours aimer une femme dans un coupé. Lord Sommerson demanda à madame de Néers dans quel coin de Paris elle aimait mieux cacher son bonheur.

— Mon bonheur à moi, dit-il.

Il croyait qu'elle allait lui indiquer une maison autour du bois de Boulogne, où elle venait tous les jours; mais son pied-à-terre étant la rue de Grenelle, elle était devenue paroissienne de Sainte-Clodilde : elle lui conseilla la rue de Martignac ou la rue de Bellechasse.

Voilà pourquoi le lendemain matin lord Sommerson cherchait — un pied-à-terre — rue de Martignac et rue de Bellechasse.

Rien n'est plus difficile à Paris, où tout semble si facile, de construire un nid pour l'amour, quand on veut se hâter. Le marquis trouva d'abord un appartement à louer, mais

il ne serait libre qu'au terme prochain. Il en trouva un autre, mais au cinquième : il faut à l'amour de fières ailes pour monter jusque-là, surtout quand on ne peut prendre qu'une heure à son prochain. Et puis, monter et descendre cinq étages, comment ne pas rencontrer un curieux et un indiscret ? Il trouva un appartement à l'entresol dans une maison meublée. Mais quels meubles ! Comment s'aimer sur toutes ces friperies, où tant de monde avait passé ?

Il faut à l'amour partout et toujours un air de nouveauté pour qu'il garde ses illusions. Combien de passions vulgaires avaient dû s'ennuyer dans cet intérieur, sur ce canapé en moquette, sur ces fauteuils en velours cachés par ces rideaux en damas de laine trame de coton, devant ces gravures à la manière noire, devant cette pendule qui ne marquait plus l'heure, tant elle s'était ennuyée à marquer l'heure de l'ennui !

Lord Sommerson sortit navré en se disant qu'il aimait mieux tout au monde que d'être heureux dans un pareil lieu.

— Pourquoi diable veut-elle que je l'aime

ici ? s'écria-t-il désespérant de trouver. Il n'y a plus rien à faire dans ce faubourg Saint-Germain ; il faut passer l'eau pour s'amuser.

Un dernier écriteau frappa bientôt ses yeux : Il entra. L'appartement lui plut ; la chambre à coucher donnait sur un jardinet — mystère et paysage ! — Il donna le denier à Dieu et courut chez son tapissier. Il lui confia qu'il attendait sa sœur pour le lendemain soir, il fallait que d'ici-là les ouvriers tendissent les murs de perse à vieux dessins ; il fallait en outre un beau lit Louis XVI, un canapé, deux fauteuils, une psyché, une pendule, toute une chambre à coucher du meilleur style, sans oublier le cabinet de toilette.

— Mais, monsieur le marquis, dit le tapissier, vous me payeriez mille francs par jour que je ne le pourrais pas. Mes ouvriers sont occupés pour la fête de mademoiselle Fleur-de-Pêche qui transforme son petit jardin en salle de bal.

— Je vous dis qu'il me faut cela pour demain.

— Je suis désolé de vous répéter, monsieur le marquis, que je ne le puis pas. Dans tout

Paris vous ne trouverez pas un seul tapissier pour entreprendre cette besogne-là. Songez donc, on ne trouve pas si facilement trois ou quatre cents mètres de perse, il faut la faire imprimer, après cela il faut la couper, il faut la coudre, il faut la clouer.

— Eh bien ! quand pourriez-vous me faire cet ameublement ?

— Dans quinze jours ou trois semaines.

— Oh ! Paris, pays de la décentralisation ! s'écria lord Sommerson.

Il alla chez un second tapissier, qui lui dedemanda un mois ; chez un troisième, qui lui demanda six semaines.

— Qu'on parle encore de la volonté humaine, disait-il avec fureur. Voilà un homme et une femme qui veulent être heureux, ils ne le seront pas, parce qu'ils n'ont pas les instruments du bonheur.

Lord Sommerson devait rencontrer madame de Néers par hasard à midi, devant un bénitier de Sainte-Clotilde.

— Eh bien ! lui dit-il, j'ai trouvé ; mais tous les tapissiers de Paris sont occupés pour les fêtes de l'hiver. Le seul moyen d'être chez

soi, c'est encore de louer un appartement au Grand-Hôtel.

— Vous allez vous ruiner!

— Oui, ce sera le troisième appartement que je louerai pour vous. Vous me paierez tout cela.

— Eh bien! va pour le Grand-Hôtel! Vous avez raison, nous nous figurerons que nous sommes en voyage. Mais si on me rencontrait par là?

— N'a-t-on pas toujours des amis au Grand-Hôtel? Voilà ce que je ferai : j'enverrai une femme de très bonne mine louer un appartement. Elle donnera plusieurs noms, le vôtre, celui de votre sœur, en disant que ce sont ses amies et qu'on devra leur remettre la clef pour l'attendre. Ainsi vous serez abritée. Pour moi, je connais les détours du labyrinthe. C'est dit, n'est-ce pas?

— Oui, murmura madame de Néers en passant de l'eau bénite à lord Sommerson.

Ils se séparèrent pour se retrouver le soir même, vers dix heures, au Grand-Hôtel.

L'appartement était loué sous le nom de madame d'Albret. C'était le n° 50. Quand

vint madame de Néers, elle demanda si son amie était partie pour le bal.

— Mais madame d'Albret n'occupe pas encore l'appartement.

— Elle va venir, dit madame de Néers, dites-moi son numéro et donnez-moi sa clef.

— N° 50. Votre nom, madame ?

— La comtesse de Montmartel.

On lui remit la clef sans même regarder si c'était un des trois noms inscrits.

Et elle passa.

Lord Sommerson attendait sur le perron. Il suivit la marquise à distance respectueuse.

Au second étage, comme elle cherchait à se faire indiquer l'appartement, il s'approcha d'elle.

— Êtes-vous assez belle ! lui dit-il.

— Ne m'en parlez pas, j'ai quitté pour vous le bal de madame de la Chanterie. Entrons vite et réchauffez-moi. Dépêchons-nous, parce que j'ai promis de souper pendant le cotillon.

— Vous êtes un ange.

Le marquis ouvrit la porte.

— Oui, un ange déchu et voilà l'enfer,

n'est-ce pas ? Ah ! qu'il fait froid dans votre enfer, Satan !

Il y avait des journaux et des volumes sur la table, lord Sommerson les brûla dans la cheminée. Un vrai feu de joie. Mais ce n'était pas à ces flammes-là que voulait se réchauffer la marquise. Elle comptait bien ne pas chiffonner sa robe de bal, mais quelques baisers brûlants sur ses bras et sur ses épaules devaient la rappeler à la vie.

Lord Sommerson aurait bien voulu souper avec elle, mais le mari jouait au whist chez madame de la Chanterie, il devait l'y attendre jusqu'au souper.

— Je ne suis venue aujourd'hui, dit-elle, que pour essuyer les plâtres.

Elle partit en promettant de revenir le lendemain.

Le marquis lui donna encore un manteau de baisers, sur quoi elle rajusta sa pelisse et elle s'en alla contente de lui et contente d'elle.

Lord Sommerson était plus amoureux que jamais.

Il sonna. Une femme se présenta.

— Tenez, lui dit-il dans un style de parfait

notaire, en lui donnant une pièce de cinquante francs, la dame qui vient de venir viendra tous les jours. C'est ma fiancée, il ne faut rien dire. Elle habite Bougival, son père s'oppose à notre bonheur, voilà pourquoi j'ai loué un appartement ici, il faut bien que jeunesse se passe !

— Oh! nous voyons cela tous les jours, dit la femme de chambre. Quand même nous serions bavardes, nous n'aurions pas le temps de parler. Et puis, voyez-vous, ici on ne sait pas les noms, on ne sait que les numéros. Par exemple, je sais que le numéro 51 s'endort tous les jours avec le numéro 43 qui se réveille tous les matins avec le numéro 61, mais je ne sais seulement pas de quel pays ils sont.

VII

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment

Madame de Néers retourna le lendemain au Grand-Hôtel où le marquis de Sommerson s'était installé armes et bagages, pour ne pas la manquer.

Elle arriva avec un livre de messe. C'était son roman. Le marquis s'imaginait qu'il lui faudrait faire un siége sérieux pour battre l'ennemi, pour débusquer cette fière vertu toujours en sentinelle. Mais la dévote avait laissé sa vertu à la porte.

Il n'eut pas la peine de la prendre : elle se donna.

Et elle se donna bravement, sans mar-

chander. Il vit bien qu'elle avait mesuré l'abîme et qu'elle était fière du sacrifice.

Lord Sommerson était de ceux qui s'attaquent aux femmes du monde, parce qu'ils reconnaissent que c'est bien plutôt chez elles qu'on trouve l'amour que chez les filles qui en font marchandise. Les filles d'aujourd'hui surtout, je ne parle pas de celles qui courent les rues, donnent d'autant moins qu'on les paie plus cher. Les Manon Lescaut d'autrefois donnaient leur âme et leur corps, les Manon Lescaut contemporaines ne donnent que des fragments, beaucoup de provinces du royaume étant toujours occupées. Naguère encore, on donnait des jours et des nuits, aujourd'hui on ne donne que des heures et des minutes.

Madame de Néers prit l'habitude de venir au Grand-Hôtel. Elle vint d'abord tous les matins et tous les soirs, l'heure de la messe et l'heure du salut. Elle ne vint bientôt plus que tous les matins.

Pourquoi ne vint-elle plus du tout sans avoir dit adieu à son amant? Sans doute elle était retournée à Dieu.

Le marquis de Sommerson n'avait pas été conter à madame de Montmartel l'histoire du coupé olive, ni les rendez-vous du Grand-Hôtel. Mais quand il s'imagina que cette passion imprévue avait dit son dernier mot, il se retourna vers la comtesse.

Il la rencontra aux Italiens. Au risque de voir venir le mari, il se hasarda dans sa loge. Elle ne prit pas de détour pour lui demander s'il était content de sa sœur.

Il fit semblant de ne pas comprendre.

— Mais, lui-il d'un air surpris, depuis que j'habite son appartement, elle n'y est pas revenue.

— Je sais bien, reprit-elle, que ma sœur ne va pas rue Newton, mais je sais qu'elle va au Grand-Hôtel.

Lord Sommerson sourit et dit que s'ils s'étaient revus, madame de Néers et lui, ç'avait été pour parler de madame de Montmartel.

— Et qu'avez-vous dit de moi ?

— Beaucoup de mal, naturellement.

Le marquis regardait des boucles d'oreille style Campana que portait la comtesse. Quoi-

que la mode eût repris toutes les formes, il se rappela que celles-là étaient uniques, et qu'il les avait vues aux oreilles de madame de Campagnac.

— D'où vous viennent ces pendants d'oreille?

— D'une tante à moi, madame de Campagnac, qui a eu, comme tant d'autres, le tort de croire à l'amour.

— Oui, oui, dit lord Sommerson en cherchant dans ses souvenirs, il y a en elle, si j'ai bonne mémoire, de votre caractère et de celui de votre sœur : le diable au corps qui se cache sous le masque du bon Dieu. Qu'est-elle donc devenue? Est-elle toujours à Venise avec mademoiselle de Parisis, celle qu'on a surnommée Violette?

Lord Sommerson et madame de Montmartel trouvèrent beaucoup de plaisir à parler des absentes.

VIII

Où réapparaissent Violette et madame de Campagnac

On n'a pas oublié dans le monde parisien le bruit des aventures de madame de Campagnac, « la première heure du diable » avec Octave de Parisis, ni toutes les heures plus diaboliques encore avec le duc de Santa-Cruz.

Madame de Campagnac pleurait ses péchés à Venise avec Violette.

Madame de Montmartel était nièce de madame de Campagnac, quoiqu'elles fussent presque du même âge.

Quand madame de Campagnac avait perdu ses droits d'entrée dans le monde du

faubourg Saint-Germain, M. de Montmartel défendit à sa femme de voir sa tante; mais la comtesse n'obéissait jamais qu'à sa fantaisie. Elle continua donc à voir sa tante de loin en loin, non pas pour braver les lois sociales, mais parce que tel était son bon plaisir.

Madame de Montmartel n'avait ni préjugés ni parti pris.

Elle trouvait que sa tante s'attardait bien longtemps à Venise. Voilà pourquoi madame de Campagnac reçut ce billet de sa nièce :

Ma chère tante,

J'ai failli dire ma chère nièce, parce que vous êtes presque plus jeune que moi.

J'apprends par madame de la Chanterie que vous êtes à Venise; c'est une dépêche de mademoiselle de Parisis qui le lui a dit. Que faites-vous à Venise? Je ne suis pas en peine, puisque vous êtes en compagnie de cette pâle et douce Violette que je n'ai vue qu'une fois chez vous, mais dont je me souviendrai toujours. Savez-vous ce qu'on dit ici? On dit que c'est vous qui, dans votre jalousie, avez jeté à

l'eau le duc de Santa-Cruz et la duchesse de Montefalcone. On dit que vous êtes cloîtrée à Venise, dans un nouvel amour, — on ne se console d'un amour que dans les bras d'un amoureux, — on dit.... Mais que ne dit-on pas! Si vous êtes heureuse là-bas, restez-y, sinon revenez à nous. Paris, au mois de janvier, est le paradis retrouvé — dans la neige, le givre ou la pluie.

Si vous ne revenez pas bien vite, j'irai peut-être bientôt vous voir à Venise si M. de Montmartel veut passer par là en revenant de Froshdorf.

En attendant, voulez-vous des nouvelles? Ma sœur est toujours toute confite en Dieu. Moi j'aime mon prochain comme moi-même, — vous savez que je ne m'aime pas du tout. — On parle beaucoup des bonnes fortunes du marquis de Sommerson, qui rappellent celles du duc de Parisis. Je ne vous conseille pas de le rencontrer sur votre chemin, quoiqu'il ait escaladé mon balcon sans escalader ma vertu.

Je vous embrasse sur votre grain de beauté.

HÉLÈNE.

P. S. — N'en dites rien aux pigeons de Venise : la marquise de Néers a eu, je crois bien, comme vous, son « heure du diable ; » le diable, c'est le marquis de Sommerson.

Je vous le présenterai un jour pour votre malheur.

IX

Une femme a toujours raison de trois hommes

Le marquis de Néers adorait sa femme, mais de loin le plus souvent. Il vivait presque toujours dans ses terres. Après avoir passé par l'école de Saint-Cyr, après avoir perdu ses plus belles années à commander une compagnie de dragons qui n'étaient jamais allés à la guerre, il s'était décidé à se croiser tout à fait les bras avec les cinquante mille livres de rente que lui avait données sa femme. Car pour ce qui est de sa fortune à lui, il n'en avait fait qu'une bouchée au sortir du lycée.

Comme tous ceux qui n'attendent plus rien des vanités de ce monde, il s'étaittourné vers l'agriculture, cette grande consolatrice, cette dernière maîtresse qui vous prend votre argent

sous prétexte qu'elle vous le rendra deux fois.

Mais c'est la dernière illusion de l'homme : il sème du blé, il ne récolte que de l'ivraie. On dit : « Qui terre a, guerre a. » Il faut dire aujourd'hui, depuis que le marquis de Tillancourt a comparé l'agriculture à la Vénus qui manque de bras : « Qui terre a, misère a. »

M. de Néers s'obstinait à féconder une terre ingrate. C'était une lutte de toutes les heures ; aussi ne venait-il plus à Paris qu'à son corps défendant. Il aurait bien voulu que madame de Néers n'y vînt plus du tout, mais elle ne pouvait s'arracher à ses bonnes œuvres, comme elle le disait si bien. Selon le marquis, elle aurait bien pu s'occuper des pauvres de sa province, mais quoique sa main gauche ignorât les bienfaits de sa main droite, elle disait à son mari qu'elle était trop renommée dans le monde parisien par ses actes de charité, pour abdiquer ainsi, pendant l'hiver surtout, où il ne se passait guère de jour que son nom ne fût dans les journaux les plus sérieux parmi les dames patronnesses les plus héraldiques.

M. de Néers se résignait à vivre seul, songeant avec quelque orgueil, pour se consoler, que sa femme portait noblement son nom en son absence. La célébrité est toujours douce, d'où qu'elle vienne.

Quand la neige, le givre ou la gelée couvrait ses champs, le marquis se montrait encore çà et là dans le monde parisien, mais un peu embourbé par la vie rustique. La terre a en outre cela de beau qu'elle alourdit et qu'elle enlaidit son monde. Mais il y avait si longtemps que madame de Néers ne regardait plus son mari! Seulement, on la trouvait bien vertueuse, avec sa jeunesse et sa beauté, en face d'un pareil mari. Mais Dieu console de tout.

Quand M. de Néers était à Paris, madame de Néers allait plus souvent à confesse et au sermon. C'était à peine si on la voyait dans le monde.

— Vous savez, disait-elle, mon mari n'aime pas les fêtes.

Et on trouvait cela bien qu'elle se conformât aux goûts de M. de Néers.

Un matin qu'elle était partie pour le sermon,

le marquis se demanda quel plaisir elle pouvait trouver à faire si souvent son salut. Il regretta ce jour-là de ne pas être allé avec sa femme.

— Eh bien! dit-il tout à coup, puisque je n'ai rien à faire aujourd'hui, moi aussi je vais faire mon salut. D'ailleurs, cela fera plaisir à ma femme.

C'était à Notre-Dame. Quand il arriva, le prédicateur peignait d'une touche voluptueuse le plaisir effréné des femmes.

Il semblait qu'il eût passé par là.

Le marquis dit que c'était beau, mais il se demanda ce que sa femme venait faire dans les malédictions d'un prédicateur. Sa femme, un ange de vertu!

Il regardait tout autour de lui sans la retrouver. Sans doute elle était abîmée dans la prière.

— Tu cherches ta femme? lui dit un de ses amis. Je crois qu'elle s'est trouvée mal tout à l'heure, la voilà qui s'en va.

M. de Néers fendit la foule, mais ne rejoignit pas sa femme.

Elle sortit par la porte du transept, du côté de la rue du Cloître Notre-Dame.

Quand il atteignit la porte, elle était à vingt pas de là. Elle fuyait en toute hâte comme si elle fût attendue.

— Où diable va-t-elle par là ? se demanda le marquis.

Quoique sa femme fût un ange, il avait eu ses quarts d'heure de jalousie. Il aurait pu courir à elle, il aima mieux la suivre à distance.

Au beau milieu de la rue Chanoinesse, la dame s'arrêta. Elle ne tourna pas la tête comme la femme de Loth, parce que sa curiosité était devant elle. Elle entra résolûment dans une vieille maison qui portait la marque du seizième siècle.

— Je comprends, dit M. de Néers, elle a ses pauvres dans ce quartier-ci.

C'étaient les pauvres de Sophie Arnould. Quand un amoureux suppliait la comédienne de lui faire l'aumône d'un baiser, elle disait, elle aussi : « J'ai mes pauvres. »

Tout aveuglé par son amour et par sa jalousie, M. de Néers n'avait pas vu que lord Som-

merson jouait le même jeu que lui. S'il suivait sa femme à vingt pas, lord Sommerson, qui ne connaissait pas le marquis, la suivait à vingt-cinq pas.

Ils s'arrêtèrent tous les deux devant la maison du seizième siècle. Ils se regardèrent — du haut en bas. — Ils ne s'étaient jamais vus, ils s'étonnaient tous les deux de se rencontrer dans une pareille rue, à la suite de la belle marquise.

Le mari murmurait entre ses dents :

— Que diable celui-là vient-il faire ici?

L'amant contenait mal sa colère — ses deux colères.

Il était furieux d'avoir vu monter madame de Néers, qui sans doute allait à un rendez-vous, il était furieux d'avoir vu M. de Néers suivre sa femme.

— C'est sans doute encore un autre amant, dit-il.

Ils se croisèrent en se promenant. La rue est étroite, ils faillirent se coudoyer.

Ils se fixèrent une seconde fois.

— Pardieu! dit l'amant, s'il s'imagine que je vais luis céder la place !

— En vérité, dit le mari, est-ce que ce visigoth s'aviserait de veiller sur la vertu de ma femme?

Le marquis releva les deux bouts de sa moustache, comme s'il aiguisait des armes blanches.

Lord Sommerson sourit et prit un cigare.

> Deux coqs vivaient en paix, une poule survint,
> Et voilà la guerre allumée.

Le feu jaillit. Lord Sommerson alluma son cigare en continuant la fable.

> Amour, tu perdis Troie.

Il fit cette réflexion mélancolique en cette rencontre :

— Nous sommes quatre.

M. de Néers n'était pas patient. Il s'imagina que lord Sommerson n'avait allumé son cigare que pour lui fumer au nez. Il s'approcha de lui résolûment.

— Monsieur, est-ce que vous avez la prétention de faire le siége de cette maison?

— Monsieur, j'ai la prétention de me promener où il me plaît. J'aime beaucoup l'architecture de cette maison.

— Eh bien ! monsieur, je vous prie de vous promener un peu plus loin, devant d'autres monuments.

— Monsieur, si j'allais me promener un peu plus loin c'est que vous viendriez vous promener avec moi.

Pour la troisième fois, lord Sommerson regardait fixement M. de Néers. Il ne le trouvait ni jeune, ni beau ; il voyait bien qu'il était jaloux ; il ne s'expliquait pas comment la marquise avait pu donner à cet homme des droits à la jalousie.

M. de Néers le fixait lui-même en homme qui ne fuit pas l'attaque du regard.

Il y avait un quart d'heure que ces messieurs se promenaient, se dévisageaient et se provoquaient, quand la marquise sortit de la porte obscure.

— D'où venez-vous, Marguerite? lui demanda simplement M. de Néers.

— Eh bien ! pensa lord Sommerson, il n'est pas mal familier.

Madame de Néers, sans se déconcerter, répondit :

— Vous savez, mon ami, il y a tant de pauvres dans ce quartier-ci.

Mais, malgré elle, elle s'était retournée avec inquiétude. Lord Sommerson jugea que son nouvel amant la suivait de près.

En effet, il vit tout d'un coup apparaître sur le seuil Rodolphe de Villeroy.

— Lui! s'écria le jeune lord. S'il allait me reconnaître.

Il se passa alors une scène tout à la fois comique et terrible.

Le marquis de Sommerson alla droit à Rodolphe et lui donna sa carte.

— Monsieur, lui dit-il, n'oubliez pas mon nom.

Rodolphe de Villeroy le regarda froidement en lui disant :

— Cela ne vous regarde pas.

Il avait déjà reconnu M. de Néers.

Il aurait pu rentrer précipitamment, mais il était trop fier en toutes choses pour reculer d'un pas, fût-ce pour l'honneur d'une femme.

Le mari se précipita comme le tonnerre entre les deux amoureux.

Il avait entendu les paroles de Rodolphe à lord Sommerson.

— Non, monsieur, s'écria-t-il, cela ne vous regarde pas.

Et il se tourna vers Rodolphe pour lui jeter son gant.

Mais lord Sommerson ne voulait pas être venu pour rien. Il jeta son gant, lui aussi, à Rodolphe, comme un homme qui est offensé.

— Qui êtes-vous donc? dit le mari dédaigneusement, plus furieux contre lui que contre Rodolphe.

Lord Sommerson riait à belles dents.

— Qui je suis? Je suis le confesseur de madame!

— Eh bien! moi, je suis son mari! s'écria le marquis!

Tout ceci se passa en moins de dix secondes, dans cette rue déserte. Comme c'était l'hiver, toutes les portes et toutes les fenêtres étaient fermées, hormis une seule qui venait de s'ouvrir.

Cependant, que faisait madame de Néers? Elle retournait pieusement au sermon.

Duel à armes courtoises

On s'imagine que tout ceci va éclater dans Paris et scandaliser tous les salons. Belle pâture pour les chroniqueurs! Mais cette aventure tomba presque aussitôt dans le silence de la rue Chanoinesse.

Rodolphe de Villeroy, qui était un grand pacificateur, prit ainsi la parole pour convaincre le mari et l'amant :

— Je suis prêt à me battre avec tous les deux à la fois, si vous voulez. Mais on voudra bien m'entendre un instant. J'ai compris tout de suite qu'on s'était imaginé que je connais-

sais cette dame qui vient de sortir. Je ne la connais pas. Pourquoi est-elle montée dans cette maison, je n'en sais rien. Pourquoi y suis-je monté moi-même, c'est pour une jeune fille qui vient d'ouvrir sa fenêtre et qui sera bien surprise quand elle apprendra notre rencontre. Vous pouvez monter chez cette jeune fille et lui demander si je dis la vérité. Si madame de Néers était venue pour moi, elle ne serait pas retournée au sermon, elle se fût jetée entre nous pour nous désarmer. Mais devant le soupçon de son mari, devant l'impertinence d'un amoureux rebuté, qu'avait-elle à faire, sinon à aller se consoler en Dieu?

Rodolphe de Villeroy se tourna vers lord Sommerson.

— Je suppose, monsieur, lui dit-il, qu'en voyant une jeune femme s'aventurer ainsi dans un quartier perdu, vous l'avez suivie avec une curiosité indiscrète. Toutes les femmes de Paris ont ainsi des amoureux improvisés, vrais loups de la fable qui suivent les femmes pour les happer si elles font une chute. Eh bien! monsieur, c'est que vous ne connaissez pas madame la marquise de Néers.

Elle appartient à cette région de femmes inattaquables qui peuvent défier toutes les tentatives. Elle est d'ailleurs bien connue; mon seul regret à cette heure est de voir monsieur le marquis de Néers douter le premier de sa femme.

— Douter! douter! dit le marquis, je ne vais pas jusque-là, seulement j'avais trouvé singulier que ma femme se hasardât dans une pareille rue.

— En plein midi, monsieur? Les femmes qui trahissent leurs maris ne le font pas à cette heure-là.

Lord Sommerson avait regardé Villeroy avec un signe d'intelligence. Il prit ainsi la parole à son tour :

— J'avoue que je ne connais pas cette dame. Je suis venu au sermon avec mademoiselle Cora Pearl, qui elle-même est vêtue toute de noir. Quand j'ai vu cette dame dépasser la porte du transept, où j'étais, j'ai pu la prendre pour une de ces belles pécheresses qui viennent s'amuser au sermon. Je l'ai suivie, nous étions deux de jeu, — je me suis figuré que nous étions trois, — j'ai accentué mon amour

pour cette pieuse dame parce que je ne voulais pas avoir l'air de fuir, voilà tout.

Ce que c'est que d'aller au sermon!

Lord Sommerson salua M. de Néers sans rancune; mais par son regard, il exprima à Rodolphe qu'ils termineraient la querelle ensemble.

En effet, le même jour les témoins se réunirent. On se battit le lendemain dans le parc de Bagatelle, mais les témoins comme les adversaires se jurèrent de ne pas dire un mot du duel, à moins qu'un des combattants ne restât sur le champ de bataille. Et encore on devait dire qu'on s'était battu pour le roi de Prusse.

M. de Villeroy fut blessé à la main, au premier engagement. Il tenta de se servir de la main gauche, mais les témoins mirent fin au combat.

— C'est étrange, dit-il, je ne connaissais qu'un homme au monde qui eût l'art de désarmer ainsi son adversaire.

Il regarda bien en face lord Sommerson.

— Vous avez connu, lui dit-il, le duc de Parisis?

— Beaucoup, répondit lord Sommerson avec son accent britannique, j'ai fait souvent des armes avec lui.

— Je comprends, reprit Rodolphe, pourquoi vous m'avez touché à la main.

— C'était votre ami, monsieur?

— Oui, mon ami intime,—le seul contre qui je n'eusse jamais croisé le fer. — S'il n'était mort à Ems, il serait aujourd'hui mon témoin.

Eh bien, monsieur, puisqu'une bonne fortune — lord Sommerson appuya sur ce mot bonne fortune — nous a mis tous les deux en présence, j'espère que nous reparlerons du duc de Parisis.

Les deux adversaires se donnèrent la main gauche.

Il restait bien quelques nuages dans l'âme du marquis. Quand il revit sa femme, à l'heure du dîner, il posa devant elle beaucoup de points d'interrogation. Elle lui répondit simplement qu'il ne la comprenait pas dans sa fierté. Selon elle, le mari qui soupçonne sa femme doit la quitter.

— Vous connaissez mon confesseur, mon

ami, il est votre ami comme le mien ; croyez-vous donc que je ne changerais pas de confesseur si je changeais de sentiment.

Et elle ajouta en levant les yeux au ciel :

— Je ne suis pas comme ma sœur.

Le mari fut édifié.

X

La chercheuse et la trouveuse

Un moraliste qui connaissait les deux sœurs écrivit un jour cette pensée, qui n'était que l'habit nouveau d'une vieille idée : « J'aime la « source vive qui jaillit et bondit de cascades « en cascades, pour courir le monde à travers « les mousses fleuries, les cailloux étincelants, « les vergissmeinnicht. C'est l'eau de roche « dans sa limpidité que rien ne trouble. Le « ciel s'y mire. Elle réfléchit les nuées et les « orages, mais rien n'y reste, c'est le miroir « où tout passe et où tout s'efface. Et ainsi, « après une course désordonnée par tous les « méandres périlleux et charmants, elle se

« jette dans le fleuve qui la porte à la mer, à
« l'océan éternel.

« A côté de cette source fière, qui ne s'est « pas mésalliée, qui vient de la neige et re- « tourne à la mer, il y a la source paresseuse « qui s'attarde dans les étangs, qui perd sa « transparence et qui nourrit tout un monde « de poissons et de plantes. La source s'est « faite bourbier, le vent l'agite et la fait rouler « sur elle-même. Les nénuphars, ces lis « d'eau, que viennent cueillir les vierges d'a- « lentour, témoignent de ses mœurs glaciales. « Les roseaux lui font un voile impénétrable. « Et pourtant, si on va au fond, on s'aperçoit « que c'est le refuge de toute une grenouillère « amoureuse. »

Cherchez madame de Montmartel, cherchez madame de Néers.

Voilà pourquoi il ne faut jamais croire aux épitaphes.

Le marquis de Sommerson disait, lui qui avait la prétention de lire à livre ouvert dans le cœur de toutes les femmes : « Les deux sœurs sont de l'hébreu pour moi. »

La duchesse de Polignac, l'amie de Marie

Antoinette, changeait tous les ans de paroisse. — Quoi! lui disait-on, une femme sérieuse comme vous, aller ainsi d'une église à une autre? — Je vous en fais juge, répondit-elle. Dans la première, le prédicateur était Gascon; dans la seconde, le prédicateur était Normand; et le premier était si Gascon et le second était si Normand, que je ne croyais plus un mot de ce qu'ils disaient.

C'était le caractère de madame de Montmartel.

Madame de Néers changeait d'amants comme madame de Polignac et madame de Montmartel changeaient de confesseurs; — parce qu'elles ne croyaient pas un mot de ce qu'ils disaient.

Hélène disait à Bérangère de Saint-Réal, qui lui parlait de la marquise de Néers :

— Savez-vous la différence qu'il y a entre moi et ma sœur? C'est que je suis une chercheuse et qu'elle est une trouveuse. Je cherche toujours et je ne trouve pas, tandis qu'elle ne cherche jamais et qu'elle trouve toujours.

Ce qui sauvait madame de Montmartel, c'est qu'elle avait un idéal; ce qui perdait ma-

dame de Néers, c'est qu'elle n'en avait point. La comtesse s'était fait un Dieu de l'amour; pour la marquise, l'amour c'était un homme.

Madame de Montmartel avait un esprit rapide qui dévorait tout en une seconde. Dès qu'un amoureux chantait sa sérénade, elle le jugeait aussi bête et aussi fat que les autres. Elle se disait que ce n'était pas la peine de tenter l'aventure avec lui. Elle s'arrêtait toujours à la préface, disant que le livre ne méritait pas d'être lu.

Madame de Néers, au contraire, ne faisait pas de préface, elle entrait de plain-pied dans le roman, sauf à sauter beaucoup de pages, sauf à fermer le livre si le héros l'ennuyait.

Madame de Montmartel aimait les commencements; elle ne faisait pas de façon pour donner son âme au diable, mais je ne sais quelle fierté d'épiderme réservait son corps. Tandis que madame de Néers donnait son corps tout en réservant son âme à Dieu.

Quelle était la plus pécheresse ?

Prenez garde aux femmes qui vont trop à l'église. Étudiez les dévotes ou les pénitentes à Saint-Philippe-du-Roule, — et même à

Sainte-Clotilde, — à la messe de une heure : vous verrez que le démon n'a plus peur de l'eau bénite.

On est quelque peu scandalisé par les mondaines à l'église, mais l'église a toujours été mondaine depuis la renaissance.

Sous Louis XIV la chapelle de Versailles était une volière de gais oiseaux babillards. Aussi jamais le roi ne fit-il mieux ses dévotions. Quel que fût le sentiment religieux de toutes ces jeunes âmes, la cour allait gaiement à la messe ; les hommes s'agenouillaient fort dévotement, mais regardaient beaucoup les femmes, dont bien peu avaient abdiqué la coquetterie en franchissant le seuil sacré. Le soir, au salut, les dames allaient toutes à la chapelle une bougie à la main, « pour lire les Psaumes », disaient-elles. N'était-ce pas pour se montrer au roi et aux autres ? Quand la messe était finie, après quelques instants de profond silence, il semblait que tout le monde se réveillât à la vie. Même avant de sortir de la chapelle, les hommes allaient saluer les femmes ; on parlait bas d'abord, puis un peu plus haut, bientôt tout haut. M. de Guiche débitait

une galanterie à mademoiselle d'Artigny ; M. de Saint-Aignan improvisait un distique sur la beauté du roi ; M. de Vardes passait un billet brûlant à la comtesse de Soissons. Après le Salut c'était bien mieux encore : toute cette folle jeunesse éclatait dans sa joie ; seule peut-être, mademoiselle de La Vallière n'avait pas si vite oublié Dieu.

Voltaire a dit que l'église était l'opéra des gueux. N'est-ce pas aussi un théâtre pour les riches ?

L'église parle de l'amour divin, mais pour beaucoup de paroissiennes, l'homme y cache Dieu.

La marquise de Néers n'aimait Dieu que pour l'église. Madame de Montmartel n'aimait Dieu que dans l'église.

XI

C'est l'amour qui prend l'amour

Sans doute l'aventure du sermon fut une aventure à huis clos, car le lendemain le marquis de Néers conduisait sa femme à une comédie que jouait la comtesse de Montmartel dans un hôtel célèbre de l'avenue des Champs-Élysées.

M. de Montmartel était parti la veille pour Trieste, où le comte de Chambord l'avait appelé.

Madame de Néers apparut dans sa gravité. Aussi le prince Rio dit-il en la saluant de loin :

— Voilà Mignon aspirant au ciel.

La grande curiosité de la soirée c'était les

débuts de la comtesse de Montmartel. On ne doutait pas, d'ailleurs, que l'adorable blonde ne jouât merveilleusement les grandes coquettes.

Lord Sommerson était venu avec lord Lyons. Avant le spectacle, il reconnut les beaux yeux de la comtesse qui regardait ses spectateurs par un œil du rideau.

Il y avait là un parterre de princes et de princesses.

Je ne parlerai pas des femmes, pour ne pas redire la phrase consacrée : « l'escadron volant ou la corbeille de fleurs. » Les hommes s'appelaient le duc de Persigny, lord Lyons, le duc d'Albe, M. de Nieuwerkerke, M. de Girardin, le vicomte de Turenne, le prince Rio, M. de Villeroy, M. de Las Marismas, le prince Napoléon, pour ne nommer que mes voisins. — Tout le calendrier des beaux noms parisiens était là, sans parler des gens de lettres ni des artistes, — qui ne font jamais tort au calendrier.

On frappa les trois coups.

C'était mieux qu'une comédie de paravent : Marivaux et de Musset auraient crié

bravo au jeune diplomate, tout à la fois auteur et acteur, qui apprenait à connaître les hommes par le cœur des femmes.

La pièce avait pour titre *la Diplomatie de l'amour*. Trois personnages : le marquis de Guébriac, un roué qui prise du tabac de la Régence; son neveu, le chevalier de Kervannes, un amoureux transi; et la comtesse de Reuil, une belle veuve qui jure bien de ne pas s'y laisser reprendre. J'oubliais une servante et un valet qui boivent dans le même verre.

La scène se passe à Plombières, sous Louis XV : au début, la comtesse s'ennuie. Il fait le plus beau temps du monde : « Toujours le soleil! » dit-elle. Martine lui donne un roman : « L'amour, l'amour, est-ce qu'il n'y a que cela au monde? » Le chevalier sera donc bien mal reçu. Il a déjà tenté l'aventure, mais il est si amoureux, qu'il en a perdu l'esprit. Le marquis de Guébriac, un Don Juan de l'école de Nocé, de Riom et de Richelieu, lui dévoile son plan de campagne. Selon lui, il faut tout attendre de soi et rien des femmes; elles ne se donnent que si on les prend. Il déclare que les amours transcendants ne réussissent que dans

la lune. Pour lui, il craint les chutes et ne monte pas si haut. Il plaint le chevalier de le voir si épris et si sauvage. « Mais, malheureux, quand commenceras-tu donc à être jeune? Voyez-moi ce galant capitaine! Vous croyez que c'est un homme, c'est une jeune fille bonne à faire de la tapisserie et à rester les yeux baissés dans le coin d'un salon. Monsieur, je vous déshérite! — Mais, mon oncle... — Voyons, parle, justifie-toi : as-tu jamais aimé? — Mais j'aime la comtesse de Reuil! — Et elle? — Elle me parle de son mari. — Parce que tu n'as pas l'art de le lui faire oublier. »

Et l'oncle, qui se croit le Machiavel de l'amour, conseille à son neveu de jouer au roué. Il est si convaincu, que le chevalier se décide à la métamorphose. Quand il reparaît devant la comtesse, c'est Richelieu lui-même à sa proie attaché. Il raconte mille prouesses imaginaires; c'est le plus beau massacre de femmes qu'on puisse voir : Lauzun n'est pas digne d'être son valet. Dès qu'il se présente devant une femme, elle croit prendre un esclave et elle se donne un maître.

Ne croyez pas qu'avec toute cette belle

science, il va triompher de la comtesse : la femme en sait toujours plus long que l'homme le plus savant; n'est-ce pas elle qui, la première, a secoué l'arbre du bien et du mal? Donc, madame de Reuil joue le même jeu, et le joue mieux. « Ah! vous avez des maîtresses! « Eh bien, j'ai des amoureux! J'en ai de bruns, « de blonds, de bleus, de verts, de toutes les « couleurs; j'en ferai un régiment de chevau-« légers que j'offrirai à Sa Majesté. » Et la comtesse est si folle, si gaie, si coquette, que voilà notre roué désarçonné. Il arrache son masque, il se jette aux pieds de la jeune femme, il n'a jamais été plus passionné. Cette fois, la comtesse est prise.

C'est la médaille antique : *L'amour prend l'amour*.

La comtesse fut jugée belle, coquette, et innocemment perverse sous la figure de madame de Montmartel. Le chevalier, joué par l'auteur, ne fut pas sans peur et sans reproche.

Quand on demanda le nom de l'auteur, la comédienne improvisée vint dire d'un air gaiement mystérieux : *M. le comte de La Valette désire garder l'anonyme.*

La comtesse de Montmartel sauta par dessus la rampe. Tout le monde l'acclama. Elle dit à M. de La Valette :

— Vous avez bien raison : la vraie diplomatie de l'amour — c'est l'amour. Mais l'amour où est-il?

La marquise de Néers s'était approchée de lord Sommerson; dans le tohu-bohu elle lui dit à l'oreille :

— La vraie diplomatie de l'amour, c'est la vertu.

On réacclama l'actrice mondaine, on décréta que jamais ni le Conservatoire ni la maison de Molière n'avait donné une pareille comédienne.

Heureusement pour les femmes de théâtre que les femmes du monde ne jouent pas la comédie.

On se promena dans les salons après la comédie.

Lord Sommerson prit un peu violemment le bras de la comédienne, sans s'inquiéter de la surprise des voisines qui parlaient déjà des bottes de sept lieues.

Fit-il beaucoup de chemin ce soir-là?

Il conduisit Hélène au buffet; elle y fit un beau dégât, mais dans les fruits, les glaces et les bonbons, tandis que sa sœur, une femme sérieuse, attaquait gravement les sandwichs et les petits pains au pâté de foie gras.

—Voilà la vraie femme, dit le jeune lord à la comtesse en lui montrant la marquise à l'œuvre.

— Oui; moi, je ne suis qu'une ombre errante. Adieu! lui dit-elle, je vais me coucher.

— Prenez garde à lui et prenez garde à vous, dit le duc d'Ayguesvives à la comtesse.

— Je n'ai pas peur ni de lui ni de moi, répondit-elle. Quand mon mari n'est pas là, il ne me prend jamais l'envie de lui être désagréable.

M. de Montmartel, si on ne lui était pas « désagréable » de loin, en revanche on ne l'aimait pas de près.

Ce qui est hors de doute, c'est que lord Sommerson partit le lendemain pour Londres, sans enlever la comtesse de Marmontel.

— Pourquoi est-il parti? demanda-t-on autour d'elle comme si elle dût le savoir.

— C'est bien simple, répondit-elle en raillant, selon sa coutume, les Parisiennes ont été si heureuses avec lui qu'il a usé tous ses petits poignards d'or et qu'il est retourné à Londres pour en forger d'autres.

XII

Le théâtre de la Loi

Or, le lendemain les deux sœurs se retrouvèrent au théâtre de la Loi ; la comtesse parlait avec gaieté de cœur du marquis de Sommerson, mais madame de Néers dit qu'il n'était pas assez bon chrétien.

La liberté des théâtres nous a donné quelques théâtres de plus, un entre autres qui est au bout du pont de la Concorde, en face de l'Obélisque. Il a pour sentinelles deux chanceliers, il est bâti dans le style grec comme l'Odéon, mais il est moins sérieux. Il a changé plusieurs fois de titre, c'est le théâtre de la Loi. On y joue le drame et la comédie, on y joue même le vaudeville. Il a ses poètes tragiques,

M. Belmontet; ses poètes comiques, M. Glais-Bizoin. M. le comte de Rochefort y joue les intermèdes, mais il se prépare aux grands rôles; voilà pourquoi il étudie au conservatoire de Sainte-Pélagie.

On l'appelle le théâtre de la Loi, parce que c'est là qu'on la fait et qu'on la défait sans cesse. Pénélope est le symbole de ce beau théâtre; rappelez-vous les tricoteuses du passé et songez aux tricoteuses de l'avenir.

Les grands jours, les places sont hors de prix, on se bat aux portes, on fait queue jusque dans les faubourgs. Comme partout les billets de faveur sont les plus recherchés. Que ne ferait-on pas pour avoir une stalle au premier rang dans la tribune de la présidence?

C'est le spectacle de l'imprévu, on ne sait jamais bien ce que l'on jouera. On recommence souvent la vieille comédie de l'ambition, on a repris depuis quelque temps la comédie des portefeuilles. On promet prochainement la première représentation de la comédie des deux centres.

Ce qu'on reproche surtout à ce genre de spectacle qui nous vient des anciens, c'est le

monologue. Corneille, l'esprit des lois par excellence, ce merveilleux avocat du pour et du contre qui plaidait comme un Normand, avait donné la mesure des beaux monologues. Pourquoi a-t-on dépassé la mesure ? On peut tout dire en cinq minutes, demandez plutôt à M. Corneille, troisième du nom, acteur dans la comédie du théâtre de la Loi : celui-là n'a jamais parlé, mais est-il moins éloquent que les bavards de profession ?

Il était deux heures et demie, la représentation ne devait commencer qu'à trois heures, mais les loges déjà se peuplaient des belles dames à la mode. Les femmes surtout se passionnent pour ce théâtre ; pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas d'actrices ; comme dans l'ancien théâtre les hommes jouent tous les rôles. Et là, parmi les pères nobles, les financiers, les confidents, les comparses, il y a les amoureux et les ténors. On s'imagine peut-être qu'au théâtre de la Loi, tous les hommes font la loi, mais je crois que les femmes la font aussi, si j'en juge par les œillades des ténors et des amoureux, sur les loges tout épanouies des belles curieuses sentimentales.

Donc, il était deux heures et demie. Jupiter, sortant des nuages, allait apparaître armé de son tonnerre qui n'est plus aujourd'hui qu'une sonnette, sous la forme d'un petit homme caduc, pour montrer que la force est dans la loi et non dans les muscles, quand la comtesse de Montmartel et la marquise de Néers firent leur entrée dans la tribune de la présidence. Beaucoup de députés faisaient l'école buissonnière, passant par le centre gauche pour aller au centre droit, par la montagne pour aller à la plaine. Tout le monde tourna les yeux vers cette apparition, tout le monde était debout, tant la comtesse de Montmartel sembla un coup de soleil qui transperçait la salle. Jamais sa chevelure blonde en broussaille n'avait été plus lumineuse, jamais les flammes de ses yeux n'avaient mieux éclairé sa figure, jamais la blancheur de ses dents n'avait mieux éclaté dans son sourire.

— Nous aurons une belle séance! s'écria un jeune député du centre droit, qui regretta d'avoir choisi une place politique qui l'éloignait tant de la dame. Il aurait voulu être sous la loge même.

Madame de Néers ne semblait là que pour faire contraste à sa sœur, j'aurais dû dire — opposition. — Elle était comme toujours tout en noir et voilée.

Pour ceux qui avaient l'habitude de regarder les femmes, sa beauté n'était pas si cachée que cela, d'autant qu'elle releva bientôt son voile jusqu'à ses lèvres. Comme sa sœur, elle avait une bouche admirable toute pleine de perles fines; ses yeux, passionnés pour le ciel, jetaient des étincelles à travers le voile, si bien qu'un autre député du centre gauche regretta aussi que son devoir l'attachât au rivage. Ces deux représentants de la loi étaient comme ces jeunes premiers qui jouent l'amour sur le théâtre avec des déesses qu'ils n'aiment pas et qui meurent d'envie de se jeter dans les avant-scènes.

Le spectacle commença. M. Glais-Bizoin était entré en scène. Il fut interrompu par M. de Tillancourt, qui fut interrompu par M. Granier de Cassagnac, qui fut interrompu par M. Gambetta, qui fut interrompu par M. Jérôme David, qui fut interrompu par M. Esquiros, qui fut interrompu par M. Dugué

de la Fauconnerie. Il paraît que c'était dans le programme. Par malheur M. Glais-Bizoin ne fut plus interrompu, il fut spirituel si longtemps, si longtemps, si longtemps, qu'on ne l'écouta pas.

Le jeune député de la droite et le jeune député de la gauche lorgnaient toujours les deux sœurs. Le premier, sous prétexte de haute politique, escalada trois bancs. Les deux lorgnettes s'étaient rapprochées et se parlaient presque. N'avez-vous pas remarqué que les lorgnettes parlent français ?

Or, pendant que madame de Montmartel était ainsi en coquetterie avec le jeune député de la droite, madame de Néers souleva tout à fait son voile et télégraphia je ne sais quoi au député du centre gauche.

Il ne comprit pas d'abord. Alors s'imaginant sans doute que nul ne la regardait, la marquise fit semblant d'écrire dans sa main ; ce que voyant, l'homme de loi prit une plume législative et écrivit tout de bon sur du papier destiné à recevoir des articles de loi.

Au lieu d'un article de loi ce fut un article de foi.

Son voisin, en faisant une interpellation, lut par dessus son épaule ces lignes brûlantes :

Chère invisible :

Depuis que vous êtes là, mon cœur me tourmente; moins je vous vois, plus je vous aime. Vous ne voulez pas la mort du pécheur. L'homme qui est à la tribune va parler pendant deux heures; je vais non pas dans la salle des pas perdus, mais sur le quai d'Orsay sous prétexte de fumer un cigare solitairement. Si vous êtes un ange comme toujours, vous viendrez de mon côté ; il passe par là de bons fiacres de famille, nous en prendrons un qui nous conduira droit au Champ-de-Mars. On ne sait pas ce qui peut arriver, ô Vénus pudique! Je vous aime et je vous espère.

Et il ne signa pas.

Deux minutes après un huissier apportait solennellement ce billet doux, ce mandat impératif, à la marquise de Néers.

Elle avait bien vu qu'on écrivait pour elle.

— Je n'irai pas, dit-elle après avoir lu.

Mais c'était un serment d'ivrogne. Elle dit tout à coup à sa sœur :

— Tu sais que ma politique à moi c'est la religion. Que me font tous ces discours sur les réformes sociales ! J'aime bien mieux les prédicateurs, ils nous parlent du ciel.

— Du septième ciel, dit madame de Montmartel en souriant avec malice.

— Tous les ciels sont bons, dit madame de Néers, voilà pourquoi je vais au sermon.

Et elle se leva.

— Quoi ! tu me laisses ici toute seule ?

— Allons ! allons ! ma chère, tu n'es pas si seule que ça. Tu as beaucoup d'amis dans le centre droit.

— Oh ! je sais bien que nous n'avons pas les mêmes opinions.

Madame de Néers était déjà partie.

Quand elle fut au Champ-de-Mars, elle pensa que décidément elle avait bien fait de s'enrôler dans une politique avancée. Elle était très contente de l'éloquence du centre gauche.

Or, pendant qu'elle voyageait ainsi, madame de Montmartel parlait d'elle avec sa voisine.

— Votre sœur est donc toujours absorbée par les pratiques de la religion, car elle nous a quittées pour aller à l'église?

— Ah! ne m'en parlez pas; elle est incorrigible! Doit-elle « embêter » le bon Dieu!

Le lendemain on lut dans les chroniques mondaines :

« Hier, belle représentation au Corps législatif. M. Glais-Bizoin était en scène, on entendait tout le monde, excepté lui. On a beaucoup remarqué deux sœurs charmantes qui se font contraste par la couleur de leurs cheveux et la couleur de leur vie. Vous savez, celle qui aime Dieu et celle qui aime son prochain comme elle-même. La première n'est pas restée longtemps, elle était attendue au confessionnal, au sermon ou à quelque œuvre de charité. La seconde a quelque peu scandalisé les vénérables de l'endroit par des œillades revolvériennes. Jamais elle n'avait frappé si juste : un jeune député du centre droit a été atteint au cœur et a failli se trouver mal. On assure que c'est parce qu'il se trouve bien avec elle. »

Et toujours ainsi, Messaline blonde était sacrifiée à Pénélope brune.

Lord Sommerson apprit à Londres cette nouvelle escapade de la belle madame de Néers par une cantatrice de ses amies. Il s'avoua à lui-même qu'il n'avait jamais rencontré une amoureuse d'un pareil tempérament.

Pour les spectateurs de l'orchestre, elle n'était pas coupable, c'était une femme calomniée. N'était-elle pas préservée de la chute par sa foi en Dieu, par ses œuvres pies, par son amour du confessionnal? Mais pour les spectateurs des avant-scènes qui voient un peu dans la coulisse, il n'était pas douteux qu'elle ne fût vaincue par la passion.

— Et quelle passion! s'écria lord Sommerson.

Il se promit de l'étudier, mieux qu'il n'avait fait, à son retour à Paris. Était-ce l'amour de Dieu qui l'avait conduite à l'amour des hommes? Était-ce une sainte Thérèse qui répandait son cœur en aveugle, convaincue que l'amour, quel qu'il soit, c'est déjà le ciel.

— Oui, reprit-il, je la suivrai pas à pas, je

redeviendrai son amant, j'arracherai le dernier mot de ce cœur qui ne se connaît pas.

Mais quand lord Sommerson fut de retour à Paris, ce fut vainement qu'il frappa à la porte de madame de Néers ; son mari l'avait exilée de Paris.

Et, ce qui était plus grave, il s'était constitué son geôlier, car le château de Néers était une rude prison.

Mais il n'y a pas de prison pour la femme.

Pourquoi M. de Néers était-il devenu si dur envers le pauvre monde?

C'est qu'il voulait devenir député et qu'il ne voulait pas que sa femme pût jeter le désordre dans le centre droit et dans le centre gauche.

Il ne fut pas d'ailleurs impitoyable, il permit Dieu à sa femme.

XIII

Où l'oiseau s'envole de la cage

Cependant, lord Sommerson n'était pas homme à s'arrêter devant une prison. Le mot impossible le surexcitait.

Il partit un jour pour le château de Néers, comme il serait parti pour Pontoise.

Or, le château de Néers est dans les Ardennes.

Il pouvait pénétrer chez M. de Néers en simple chasseur, qui a perdu son chemin. Il avait un ami dans le voisinage, le vicomte d'Arcq, qui pouvait le présenter; mais il avait peur d'être reconnu par le marquis, quoiqu'ils se fussent vus à peine quelques mi-

nutes dans la rue Chanoinesse. Il aima mieux se confier à son autre rival, c'est-à-dire à Dieu. Il ne doutait pas que la marquise n'allât tous les jours à la messe. Aussi sa première visite à Néers fut-elle pour le curé. Il lui parla de son église en savant archéologue, il la visita avec lui, il lui dit qu'il voulait y dessiner quelques vestiges de fresques du quinzième siècle, encore visibles au-dessus de l'autel.

— Ah ! s'écria le curé, si on pouvait réparer nos vitraux !

— On peut faire mieux que cela, dit lord Sommerson, on vous en donnera d'autres. Je connais le ministre de l'instruction publique, je ferai classer votre église parmi les monuments historiques.

Le curé ne se sentait pas de joie, il ouvrit son cœur à deux battants.

— N'avez-vous donc pas un château à Néers ? reprit lord Sommerson. N'avez-vous donc pas un châtelain et une châtelaine qui s'occupent de votre église ?

— Nous avons le marquis de Néers. Ne m'en parlez pas, il n'a lu l'Évangile que dans le livre de Renan, il ne vient jamais à la messe.

La marquise de Néers est une femme de haute piété, mais elle n'a pas assez d'argent pour ses menus plaisirs, sans quoi il y a longtemps que nous aurions nos vitraux.

— Mais elle vient à la messe, au moins.

— Tous les matins.

Lord Sommerson eût l'air de ne pas s'inquiéter de la marquise. Il donna au curé dix louis pour ses pauvres, en lui disant qu'il reviendrait le lendemain dessiner non-seulement les fresques, mais quelques motifs d'architecture et quelques fragments de sculpture.

Naturellement il revint le lendemain à l'heure de la messe. Il avait pris pied dans une auberge du village voisin, où il passait son temps à lire et à écrire.

Il savait la place de la marquise. Quand elle arriva, elle fut étonnée de voir un dessinateur à quelques pas de son banc. Elle le reconnut tout de suite. Elle faillit rebrousser chemin, quoique son cœur l'emportât vers lui.

Elle était avec sa femme de chambre. Elle alla pieusememment s'agenouiller à sa place habituelle, se demandant comment lui et elle feraient pour s'entendre.

Ils commencèrent par le langage des regards ; elle levait les yeux vers lui comme si elle les eût levés vers le ciel. Il dessinait un chapiteau roman, mais il ne regarda plus le chapiteau. La marquise était curieuse de savoir comment il était venu jusque-là : elle donna son porte-monnaie à sa femme de chambre, en lui disant d'aller porter vingt francs à une pauvre femme qui était accouchée la veille dans le voisinage. Il y avait à peine quatre dévotes à la messe. Madame de Néers était seule dans sa chapelle.

Tout en dessinant toujours, lord Sommerson put donc causer librement avec elle. Il lui dit qu'il l'aimait plus que jamais, qu'il n'avait eu avec elle que des joies d'une heure, il fallait qu'il la possédât tout un siècle.

Elle lui répondit que c'en était fait, — que Dieu lui avait ouvert les yeux, — qu'elle reconnaissait son aveuglement, — qu'elle était résignée à ne plus vivre que pour Dieu, — que d'ailleurs elle espérait bientôt mourir, car ce n'était pas seulement son château qui était une prison, c'était le monde tel qu'il est.

Lord Sommerson répliqua que le monde,

tel qu'il est, n'est pas si mauvais que cela. Le paradis est sur la terre si on aime; il n'y a qu'une vraie prison, c'est le mariage; mais les grilles du mariage ne sont pas si solides qu'on ne puisse les briser. Il avoua sans périphrase qu'il n'était pas venu à Néers pour dessiner un chapiteau roman, mais pour enlever la marquise.

Elle se cacha le front dans son missel, comme si le diable lui-même lui parlait.

— On n'enlève plus les femmes, dit-elle en se familiarisant avec cette idée.

— On dit toujours cela, reprit lord Sommerson, mais on n'a jamais tant enlevé de femmes que depuis qu'il n'y a plus de chevaux de poste. Seulement, aujourd'hui, les enlèvements ne font pas de bruit, parce qu'il n'y a pas de grelots.

— Et quand on enlève une femme, où va-t-on ?

— Au nord ou au midi, au levant ou au couchant.

Madame de Néers se cachait encore le front dans son livre.

— Que faites-vous ici? votre salut, j'ima-

gine. Si vous voulez je vous conduirai à Rome, c'est le vrai chemin du salut.

Madame de Néers ne répondit pas. Elle pensait à l'étroite cellule où la condamnait son mari. Elle avait presque toujours vécu de la vie parisienne, même en son château; mais désormais c'était la solitude la plus désolée! Pas un ami, pas une amie! Comme dans les prisons, le geôlier lisait les lettres, sa femme de chambre, une vraie Normande, était tout à son mari. Elle allait revenir, vrai gendarme qui suit le condamné.

— Oui, l'Italie, — Rome! — dit tout à coup la marquise; mais vous ne me reparlerez jamais de la France.

En ce moment la femme de chambre était au bénitier, qui faisait le signe de la croix.

— Demain, répondit la marquise.

Elle ne dit plus un mot, — elle attacha les yeux sur son livre, — et le marquis de Sommerson acheva de dessiner son chapiteau roman.

Quand la femme de chambre passa près de lui, il lui montra son dessin en lui parlant anglais, Elle se laissa prendre. Toutefois elle

avertit M. de Néers qu'un étranger était venu à la messe pour dessiner des sculptures.

M. de Néers alla chez le curé, qui le rassura sur lord Sommerson. C'était un archéologue de quelque académie, amoureux des monuments historiques. Le marquis s'en alla, convaincu que cet archéologue ne prendrait pas sa femme pour un monument.

Le lendemain ce fut le même jeu. La marquise était plus pâle et plus vêtue, lord Sommerson, qui était venu à pied la veille, était venu en voiture ce jour-là. Il dessinait un autre chapiteau — toujours roman, — un peu plus loin du banc de la châtelaine.

Au milieu de la messe madame de Néers donna vingt francs à sa femme de chambre pour les porter à l'accouchée.

Quand la femme de chambre revint elle ne trouva ni sa maîtresse ni l'archéologue.

Vous voyez d'ici toutes les joies et toutes les terreurs de madame de Néers. Être enlevée par un homme qu'on aime pour fuir un homme qu'on hait ! Sentir dans son cœur les gaietés de l'amour et sentir aussi dans son âme toute l'horreur de son péché !

Mais c'était là toute la vie de cette femme étrange : l'émotion du bien et du mal, de la pécheresse et de la repentante, de la volupté et du cilice, c'était ce qu'elle recherchait. Elle n'était née que pour mêler sans cesse le plaisir à la douleur, la comédie au drame, l'éclat de rire aux larmes. Il avait manqué à cette femme de trouver un amant dans son mari.

Huit jours après, huit jours de bonheur, elle allait s'agenouiller et sangloter dans toutes les églises de Rome. Ce cœur vingt fois donné, elle le donnait encore à Dieu avec tout l'enthousiasme et toute l'effusion des saintes qui se sont illustrées par le martyre.

Pour madame de Néers l'église n'était pas un masque, c'était un refuge contre elle-même. Elle était toujours de bonne foi, quel que fût son amour. C'était à force d'amour qu'elle trahissait Dieu pour les hommes et les hommes pour Dieu.

Comme a dit madame de Maintenon, elle ne pouvait arracher de sa robe les lambeaux de notre première mère. Elle étreignait la passion sans jamais ouvrir ses bras.

LIVRE III

L'HOTEL DU *PLAISIR-MESDAMES*

La femme est plus douce que la vie et plus amère que la mort.

SALOMON.

Une femme galante ne croit qu'à sa vertu.

VOLTAIRE.

L'amour naît de contrastes. Le brun aime la blonde, le sage aime la folle.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

La volupté se couche sur des roses; mais les roses sont de la couleur du sang et du feu. Ne cherchez pas ce lit fatal où le sommeil est un lit de mort qui ne repose pas de la vie.

***

L'homme vit de la veille et du lendemain.

Les femmes sont tout au présent et ne pensent pas plus au passé qu'au futur.

On peut diviser la vie des femmes en trois époques : — elles rêvent l'amour, — elles le font, — elles le regrettent.

NINON DE LENCLOS.

Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne se lassent de leur métier.

LA ROCHEFOUCAULD.

Aimer c'est déjà mettre un pied dans l'autre vie.

MADEMOISELLE CLÉOPATRE.

A celui qui a plusieurs maîtresses, il manque une femme.

***

Les femmes s'étudient toute leur vie à donner de l'amour : comment pourraient-elles ne pas en prendre?

THOMAS MORUS.

L'amour est le miroir de la femme.

DIANE DE POITIERS.

La beauté est une lettre de recommandation, l'amour est un billet à ordre.

LORD PILGRIM.

Les femmes sacrifient plus souvent leur honneur à l'amour-propre qu'à l'amour.

NINON DE LENCLOS.

Les femmes nous gouvernent : tâchons de les rendre parfaites.

SHERIDAN.

— *Simple bêtise, puisque c'est l'imperfection que nous aimons en elles.*

***



I

Tout Paris



CEPENDANT tout Paris contait son histoire sur la Messaline blonde : elle recevait des hommes, la nuit, par son jardin. Elle avait sa petite maison saphique où elle se moquait d'eux. Elle n'avait peur de rien, pas même d'un enlèvement en plein midi. Au bal c'était la plus entourée parmi les extravagantes, elle avait toute une suite d'amoureux qui ne pouvaient

vivre sans elle. Quand elle valsait avec l'un des plus jeunes, les mères disaient à leurs filles de ne pas regarder, mais elles ne se privaient pas du spectacle : c'était la volupté même à sa proie attachée. Qu'elle était belle ainsi, la tête mollement renversée, les yeux noyés d'amour, la bouche entr'ouverte et souriante! Quelle grâce irrésistible! quelle divine désinvolture! Son mari était furieux — mais enthousiaste.

— Que voulez-vous, disait-il comme pour avoir raison, c'est de l'art tout pur ! Ce n'est plus ni une femme ni un homme, c'est la valse elle-même.

Au bois, elle distribuait à profusion des regards incendiaires.

Simple distraction! Son œil était presque noir, ses longs cils s'agitaient sur le feu comme les rayons que lance le soleil. Elle ne faisait guère sa figure, toutefois elle accentuait les sourcils et mettait un point noir presque imperceptible au coin de chaque œil. Ce qu'on lui reprochait le plus, c'était un grain de beauté qu'elle changeait de place tous les jours. On disait que chacun de ses amoureux avait droit au grain de beauté, que c'était un signe de

ralliement, une dépêche télégraphique. S'il était sur la joue c'était pour celui-ci, s'il était au-dessus des lèvres c'était pour celui-là. Les journaux vertueux s'indignaient et citaient Suétone ou Juvénal, après avoir dit que dans aucun siècle on n'avait vu de pareilles abominations. Des purs de la démocratie se voilaient la face, mais ils se promettaient bien d'avoir bientôt leurs huit jours de cette robe de soie. Au fond de toutes les révolutions il y a aussi la femme; quelques démocrates parmi les plus décidés injurient tous les luxes, parce qu'ils s'ennuient de vivre à Sparte aux portes de Paris; mais ceux-là ne veulent faire de révolutions que pour s'asseoir à leur tour sur le sopha de Crébillon.

Donc madame de Montmartel était l'héroïne de tous les scandales.

On se demandait quel était l'historien familier qui clouerait cette femme au pilori de l'indignation publique. Elle donnait l'exemple de toutes les folies.

— Elle n'a peur de rien, disait une de ses anciennes amies; elle ne craint même pas d'offenser Dieu en allant à la messe; c'est un sa-

crilége ! Tous les dimanches, à une heure, elle fait ses coups à Saint-Philippe du Roule, prenant les poses les plus orientales, s'abîmant dans la prière pour être plus provocante encore.

Quand elle descendait les marches de l'église elle passait dans une nuée d'adorateurs qu'elle semblait ne pas connaître, quoique la plupart prononçassent son petit nom. A peine était-elle montée en voiture, que tout le monde se demandait :

— Où va-t-elle encore ?

— Je sais bien où elle ne va pas, disait-on, c'est chez son mari.

Quel était son amant ?

— Son amant, disait-on encore, c'est tout Paris !

Et chaque fois qu'on parlait d'elle parmi les hommes on finissait invariablement par ces quatre mots comme pour l'excuser :

— Elle est bien jolie !

Et on disait cela d'un air convaincu, comme si chacun eût pris une bonne part de sa beauté.

Le premier — le dernier venu — ne déses-

pérait pas de la voir un jour tomber dans ses bras, comme une fraise mûre vous tombe dans la main. Il ne fallait pour cela qu'arriver à temps.

— Oui, dit un jour lord Sommerson, il ne s'agit que d'arriver à temps; mais qui est arrivé à temps?

II

Voilà le plaisir, mesdames

Une nouvelle quelque peu étrange se répandit un jour dans Paris. On se raconta tout bas, pour faire plus de bruit, que plusieurs grandes dames — de vraies grandes dames — avaient leurs petites maisons comme les grands seigneurs du dix-huitième siècle. Qui avait répandu cette nouvelle à Paris ? Trois amis : le duc d'Ayguesvives, le comte de Harken et Monjoyeux qui revenait d'Italie.

Ils se promenaient aux Champs-Élysées ; c'était au retour du Bois, vers six heures ; ils reconnurent une femme très à la mode qui parlait à son valet de pied à l'angle de la rue

du Bel-Respiro. C'était une Anglaise ; elle lui indiquait la rue Lord Byron, il lui répondait : « Je ne connais pas lord Byron. » A la fin, le cocher qui avait compris, tourna par la rue du Bel-Respiro et conduisit la dame au n° 12 de la rue Lord Byron. Elle sauta légèrement sur le trottoir, franchit la grille, contourna le jardinet et monta le perron avec la légèreté d'une biche, avec la fierté d'une conscience sans peur et sans reproche.

Que pouvait-elle bien faire dans cette mystérieuse petite maison toute blanche, revêtue de lierre, bâtie par l'architecte Azemar entre un jardinet et une serre ?

Les trois amis avaient suivi la dame de loin, en vrais désœuvrés qui n'ont pas encore faim pour aller dîner. A peine le coupé s'était-il éloigné, allant au pas comme un coupé qui doit revenir bientôt, qu'un second coupé arriva au grand trot devant la grille ; celui-là savait son chemin. Une autre dame, pareillement une grande dame, monta le perron avec la même légèreté, sinon la même fierté.

— Que diable vont-elles faire dans ce petit

hôtel ? demanda d'Ayguesvives, qui était le plus curieux parce qu'il connaissait mieux les deux dames.

Pas de portier à l'hôtel, pas âme qui vive dans la rue ; c'était l'heure où toutes les familles étrangères qui habitent Beaujon commençaient un dîner sérieux qui dure régulièrement une heure et qui n'est jamais troublé par les journaux du soir comme les dîners parisiens.

Survint une troisième grande dame, toujours dans son coupé, toujours légère comme l'innocence.

— C'est une œuvre de charité, dit Monjoyeux.

Passa un marmiton qui portait une tourte monumentale.

— Mon bonhomme, lui demanda Harken, est-ce que tu connais ce pays-ci ?

— Oui-dà, j'y viens tous les jours depuis un mois.

— Qui donc habite ce petit hôtel ?

— Il n'est pas habité.

— Comment, il n'est pas habité ? mais il est plein de monde !

— Ah ! oui; on y passe, mais on n'y reste pas.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il s'appelle l'hôtel du *Plaisir-Mesdames*.

Les trois amis se mirent à rire.

— Pourquoi donc?

— Je ne sais pas. C'est peut-être qu'il y a là des marchandes de plaisir.

Le gamin avait l'air futé, il fut impossible aux trois amis de saisir le sens de ses paroles. Il s'était enfui en s'écriant :

— Et ma tourte !

Ce fut le tour d'une quatrième dame, encore une grande dame, mais celle-ci était venue à pied. D'Ayguesvives la reconnut quoique la nuit tombât et qu'elle fût voilée.

C'était madame de Montmartel, la belle aux cheveux d'or.

— Messaline blonde, dit d'Ayguesvives, c'est bien elle. Partie carrée, car maintenant elles sont quatre, si nous avons bien compté.

— Je ne suis pas curieux, murmura Harken, mais je donnerais bien cinq louis pour avoir une stalle à ce spectacle-là.

Tous les trois dévoraient des yeux la façade de l'hôtel. On avait allumé des bougies, mais la lumière transperçait à peine par les rideaux de soie.

— Si nous sonnions? dit Monjoyeux, qui était toujours un peu gamin.

— Sonnez, Monjoyeux, dit d'Ayguesvives, vous direz que vous vous êtes trompé de porte.

— Non, dit Harken, ce serait un crime de lèse-amitié. La vie privée est murée, passons notre chemin.

— C'est bien dommage, reprit d'Ayguesvives, entraîné par Harken; que diable peuvent-elles faire dans cette maison, ces grandes dames, qui ont toutes les allures de petites dames?

— Viens, viens, viens, tu liras cela dans le journal du soir.

Ils rencontrèrent un quatrième ami au coin de la rue de Balzac. C'était le prince Rio.

— Chut! dit d'Ayguesvives en se détournant, ne le rencontrons pas, il va peut-être à l'hôtel du *Plaisir-Mesdames.*

Quand les trois amis virent que le prince

suivait la rue de Balzac sans entrer dans la rue Lord Byron, ils allèrent à lui.

— Mon cher prince, dit Harken, vous qui connaissez la géographie du quartier, connaissez-vous l'hôtel du *Plaisir-Mesdames?*

— Non, qu'est-ce que cela veut dire?

— Nous n'en savons rien.

On raconta ce qu'on avait vu.

— *O tempora! o mores!*

Une demi-heure s'était passée, les trois coupés qui erraient de çà de là revinrent à la grille et reprirent chacun leur grande dame.

La troisième referma la grille.

— Et Messaline blonde, dit d'Ayguesvives, est-ce qu'elle garde l'hôtel?

Les lumières du rez-de-chaussée avaient disparu.

— C'est le moment de sonner puisqu'il n'y a plus qu'une femme, dit Monjoyeux.

Tout en riant il avait mis la main sur l'anneau du timbre : le timbre résonna malgré lui. Harken, d'Ayguesvives et le prince s'éloignèrent comme devant un coup du sort mystérieux. Monjoyeux resta bravement à son poste décidé à affronter le péril; mais on ne vint pas.

Ce fut alors que le marmiton repassa en chantant : « Voilà le plaisir, mesdames! Voilà le plaisir! »

— Mon bonhomme, lui dit Monjoyeux, on ne vient donc pas ouvrir quand on sonne à cette porte?

– Non, monsieur, j'ai souvent vu sonner mais je n'ai jamais vu ouvrir.

— L'hôtel n'a pas une autre porte pour sortir?

—Non, monsieur. De l'autre côté c'est le jardin de l'hôtel Bobrinskoï.

Monjoyeux, presque effrayé d'abord d'avoir sonné, s'irrita de voir qu'on ne venait pas lui ouvrir la porte. Et pourtant il n'avait pas la prétention d'entrer dans cette maison mystérieuse où on ne voyait passer que des femmes.

— Messeigneurs, dit-il à ses amis, allons dîner, voilà le plaisir des hommes. Nous parlerons du plaisir des dames.

On entendait encore au loin le marmiton chanter : « Voilà le plaisir, mesdames! Voilà le plaisir! »

III

Frappez et on n'ouvrira pas

D'Ayguesvives, qui était le plus curieux des quatre, résolut de pénétrer le mystère du petit hôtel du *Plaisir-Mesdames.*

Le lendemain il écrivit ce billet :

A Monsieur le propriétaire de la maison de la rue Lord Byron, n° 12.

Monsieur,

Votre petit hôtel est-il à vendre ou à louer? J'ai une tante qui ferait des folies pour habiter là.

Et après les formules accoutumées, il avait signé, cacheté et mis à la poste.

Le lendemain il reçut ce mot au bas de sa lettre :

Non, monsieur, mon hôtel n'est ni à vendre ni à louer.

Sans regrets ni compliments.

Point de signature.

Il comprit qu'on avait voulu se délivrer d'un curieux; il se le tint pour dit et il dressa ses batteries d'un autre côté.

Il connaissait la comtesse Bobrinskoï, cette grande dame russe qui a apporté à Paris, avec ses marbres italiens, ses tableaux flamands et ses meubles en porcelaine de Saxe, l'art perdu des anciennes causeries. Il alla pour la voir, mais il ne trouva chez elle qu'un de ses amis, un peintre italien, Raimondo Marchio, qui a peint à Naples les plus beaux plafonds du Palais-Royal. Il ne fit pas de façons pour répondre aux questions de d'Ayguesvives, il le conduisit dans le jardin qui séparait les deux hôtels.

— Est-ce qu'on ne se met jamais à la fenêtre ? demanda d'Ayguevives.

— Jamais. Une seule fois j'ai vu trois dames,

de vraies dames, que j'aurais voulu peindre tant elles représentaient mon idéal pour les trois vertus théologales que le Pape m'a demandées.

— Ce sont donc des dames de charité ?

— Non, mais elles étaient groupées avec un abandon charmant, s'appuyant l'une sur l'autre dans la désinvolture italienne. Celle du milieu était la plus belle : celle-là je l'ai reconnue, car elle habite les Champs-Élysées.

— Mais qui est-ce qui habite l'hôtel ?

— Oh ! pour cela nous n'en savons rien. Il est d'ailleurs si peu habité, qu'on appelle cela un pied-à-terre.

— Ma foi c'est un joli pied. Connaissez-vous le propriétaire ?

— Oui, un original de la rue du Cherche-Midi à quatorze heures. La comtesse a voulu lui acheter ce petit hôtel pour agrandir son jardin. Il lui a répondu ceci, ou à peu près : Madame, je suis au soleil et vous êtes à l'ombre, je suis Diogène et vous êtes Alexandre, je ne vends pas mon soleil.

D'Ayguesvives comprit qu'on ne saurait rien par un pareil propriétaire.

— Croyez-vous que ces dames paient leur loyer?

— Sans doute, mais je n'ai pas vu en quelle monnaie.

D'Ayguesvives regarda le peintre italien.

— Mais vous êtes convaincu que ce sont des femmes du monde?

— Oui, mais panachées de quelques femmes du demi-monde, car il y a quelques jours il m'a bien semblé reconnaître une ci-devant déesse des Bouffes, sans compter que mademoiselle Thérésa y a chanté ses chansons.

— Ce doit être fort amusant ce petit intérieur-là! Est-ce que ces dames ne lancent pas des invitations? Je voudrais bien m'inscrire.

— Oh non! Il paraît qu'on s'amuse entre soi.

Tout en regardant le petit hôtel, d'Ayguesvives était de plus en plus convaincu qu'on avait bien choisi pour se cacher. Certes, ce n'était pas là une maison de verre. A gauche et à droite un pignon sans fenêtre; au nord un jardin étranger, celui de la comtesse, mais masqué par la serre au rez-de-chaussée et les persiennes du premier étage; au midi une

façade visible, mais au bout d'un jardin inaccessible.

D'Ayguesvives s'en alla comme il était venu, sans se vanter à ses amis qu'il avait si bien cherché pour ne rien trouver.

— C'est égal, se disait-il avec impatience, je ne désespère pas d'avoir le mot de cette énigme.

Il alla voir madame de Montmartel pour poser des points d'interrogation. Mais de même qu'il avait tourné autour de l'hôtel sans pouvoir y entrer, il tourna vainement autour de l'esprit de la belle railleuse. Elle lui dit :

— Vous connaissez le mot du bon Dieu : « Frappez et on vous ouvrira. » Mais moi je ne suis pas le bon Dieu : on frappe et je n'ouvre pas.

IV

Qui attendait ces dames?

Madame de Montmartel posait depuis huit jours chez mademoiselle de Saint-Réal, qui sculptait son buste.

Quoique madame de Montmartel fût du meilleur monde, elle ne faisait pas de façons pour voir des femmes bien nées et mal vues. Elle aimait celles qui l'amusaient. Par exemple, son mari lui avait défendu de recevoir madame de Campagnac, sa tante, après sa séparation de corps, mais elle s'était moquée de M. de Montmartel. Chez madame de Campagnac elle s'était passionnée pour la figure romanesque de Violette, que sa tante lui présenta

sous le nom de mademoiselle de Parisis. Quand elle posa, pour la première fois, dans l'atelier de mademoiselle de Saint-Réal, une de ses amies de couvent, la jeune artiste lui avait reparlé de Violette comme de la créature la plus charmante qui fût au monde. Elle lui avait conté le drame d'Ems et celui du lac Majeur, en un mot toutes les péripéties du roman de Violette.

La comtesse alla donc ce jour-là à l'atelier de cette extravagante Bérangère de Saint-Réal, célèbre par son amour pour le prince Rio plus encore que par la bizarrerie de son talent où il y a du Pradier et du Clésinger.

Elle y rencontra la marquise de la Chanterie, qu'elle avait à peine entrevue jusque-là. Quoiqu'elle sût bien l'histoire de la chanoinesse rousse, elle fut très gracieuse avec elle, comme si elle fût charmée de la rencontre.

On s'entendit pour dire du mal des hommes, on eut beaucoup d'esprit, on promit de se revoir.

Toutes les femmes romanesques de Paris, quoique souvent séparées par d'anciennes frontières que le monde décide infranchissa-

bles, finissent toujours par se connaître — ou plutôt par se reconnaître, tant elles se retrouvent les unes dans les autres. — Il est impossible de nier les races, comme il est impossible de nier les sympathies. Il y a à Paris cent mondes divers. Si l'hôtel Rambouillet n'était pas fermé, on y dessinerait aujourd'hui une belle géographie, avec la carte du Tendre, revue, corrigée et augmentée.

Le lendemain, madame de Montmartel, mademoiselle de Saint-Réal et la marquise de la Chanterie entrèrent dans l'hôtel du *Plaisir-Mesdames*.

Qui les attendait là ?

V

La question des courtisanes du monde

Le soir même, toutes ces dames se retrouvaient dans un bal quasi-officiel, en compagnie de cent femmes à peine, mais la fleur des fèves, cette fleur qui porte à la tête.

Le prince Rio, le marquis de Villeroy, Albert de Berthald, Monjoyeux, Georges de Harken, le vicomte de Miravault, s'étaient réunis dans le coin d'un grand salon pour dire du mal de leur prochain.

On vit entrer tour à tour la chanoinesse rousse, mademoiselle de Saint-Réal, la comtesse de Montmartel, madame d'Argicourt, la marquise d'Albi, lady Nelson, la duchesse de

Santa-Fé et autres belles dames qui étaient la mode elle-même. On ne s'habillait qu'après les avoir vues, on ne parlait que sur leur diapason.

— C'est fabuleux, dit le prince Rio, comme le monde est gouverné par les courtisanes. Voyez, nous sommes dans un des plus beaux salons de Paris, la maîtresse de la maison est très collet-monté ; s'il faut l'en croire, elle ne reçoit que celles-là qui ont trente-deux quartiers de noblesse et trente-deux quartiers de vertu; eh bien, je viens de voir entrer une douzaine de femmes qu'il ne faudrait pas mettre au creuset : en un mot, des courtisanes.

— Chut! dit le marquis de Villeroy qui avait des préjugés, que dites-vous là! des courtisanes!

— Je veux dire des courtisanes du monde, mais ce sont pourtant des courtisanes. Pas un de ces fronts si rayonnants qui ne soit marqué du péché originel, sans compter le péché de notre première mère. Toutes ces femmes ont péché, pèchent ou pècheront. Pas une qui ne vienne ici par coquetterie pour y chercher une haute aventure. Par exemple qu'est-ce

donc que l'hôtel du *Plaisir-Mesdames?* Des désœuvrées qui s'ennuient, des romanesques qui s'impatientent, des affolées qui s'indignent de leur sagesse.

— Vous ne dites pas cela pour madame de Néers, dit M. de Berthald.

— Je dis cela pour elle comme pour les autres, celle-là aime trop Dieu pour ne pas aimer un peu son prochain. Je vous le dis en vérité, mes très chers frères, courtisanes ici, courtisanes là, courtisanes plus loin.

Le prince Rio avait raison :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

Qu'eût dit Malherbe s'il eût parlé de l'amour? Car la mort ne franchit qu'une fois les barrières et l'amour les franchit tous les jours.

Les poètes à maison blanche et contrevents verts ont parqué l'amour dans les humbles chaumières, s'imaginant que Théocrite et Virgile, deux mondains, étaient de bonne foi dans leurs peintures rustiques. L'amour aime le faste et le luxe. Il a mis la main aux belles architectures des palais se profilant dans le

bleu des nues. Il a été l'inspirateur de l'artiste pour toutes les féeries de la décoration et de l'ameublement. Je ne nie pas qu'à certains jours il ne lui soit doux d'aller prendre le vert aux champs, mais il aime encore mieux les parcs que les forêts, les châteaux que les bicoques; en un mot il ne se complaît bien que dans les magies de l'art et de l'esprit. Né d'un coup de soleil sur la nature, il est robuste et il brave toutes les atmosphères; mais Si on voulait faire l'histoire de l'amour il faudrait pourtant le rechercher dans les palais. Il n'a pas d'opinions politiques, mais il a toujours été au pouvoir. Il s'appelait Ève dans le paradis, Phryné à la cour d'Alexandre, Aspasie sous la république d'Athènes, Cléopâtre au temps de César, Diane de Poitiers à la Renaissance, la Vallière et Montespan sous le roi-soleil.

Aussi les rois auront beau faire, les cours seront toujours galantes, non pas à cause des dames de la cour, mais à cause des dames qui vont à la cour. C'est sur celles-là que Brantôme trouverait encore matière à mille et une histoires. Il faut n'en accuser personne, ni le temps, ni les mœurs; c'est la loi des passions.

Les esprits timorés s'indignent à froid de voir la galanterie marcher le front haut, couronnée de diamants et armée de l'éventail. La galanterie est le luxe de l'amour. Quoi qu'on fasse elle aura toujours droit de cité partout ; on aura beau élever des frontières elle sautera par-dessus.

La vertu serait moins belle si elle n'était offensée par le triomphe des courtisanes. Dans sa chaste robe la vertu doit tout souffrir pour être digne du ciel, pour être digne d'elle-même. Elle doit se résigner à toutes les abnégations, à toutes les charités et à toutes les larmes. Et si elle est la vertu elle doit pardonner parce qu'elle a quelque chose de Dieu lui-même.

Une grande dame qui n'est pas tout à fait le symbole de la vertu, qui croit fermement que péché caché est à moitié pardonné, me disait un soir dans une grande maison, en me montrant une femme qui ne cachait pas même le quart de ses péchés :

— Pourquoi y a-t-il des courtisanes dans le monde?

— Peut-être, lui répondis-je, parce que le

monde ne serait pas amusant sans cela. Et puis le mal conduit au bien; on aimerait moins les femmes austères s'il n'y avait pas de femmes galantes.

— En attendant qu'on retourne aux femmes austères, voyez comme on se précipite vers les femmes galantes. Étudiez bien ces groupes. N'est-ce pas un scandale, tous ces hommes à la mode, des ministres, des ambassadeurs, des artistes, ils ne s'occupent çà et là que de toutes ces coquettes qui n'ont ni foi ni loi.

— Que voulez-vous, quand on va dans le monde on ne va pas au catéchisme; d'ailleurs aucun de ces messieurs ne se méprend sur la femme qui l'amuse.

— Peut-être, mais en attendant c'est elle qui a toutes ses adorations. Tout à l'heure il ira retrouver chez lui une femme vertueuse. Si elle dort il se gardera bien de la réveiller, si elle ne dort pas il lui dira bonsoir.

La grande dame était exaspérée.

— Oui, lui dis-je sentencieusement, mais l'heure de la justice viendra. Le monde est une école buissonnière. Rappelez-vous les beaux froments qui ondulaient cet été devant

le saut de loup de votre parc? Nous regardions les écoliers qui, en revenant de l'école, cueillaient sur la lisière qui un bleuet, qui un coquelicot, qui une nelle, qui un liseron. Aucun des enfants ne songeait à cueillir le blé. Eh bien! vous me comprenez, les femme galantes ce sont les fleurs dans le froment. Vienne la moisson, elles ne seront plus que l'ivraie qu'on jette, tandis que le bon grain sera recueilli avec amour.

— Allons donc! des images de poète. Que me servira d'être une belle gerbe dans mon âge mûr si je n'ai séduit personne dans ma jeunesse? C'est à envier les herbes folles.

— Peut-être, lui dis-je, en voyant devant elle le triomphe de tant de femmes qu'elle regardait du haut de sa petite vertu.

— Pourquoi, reprit-elle, Dieu a-t-il semé l'ivraie dans le bon grain?

— Parce que Dieu a fait le printemps avant la moisson. Dieu est un poète et un artiste tout autant qu'un philosophe et un moraliste.

— Des paradoxes! des paradoxes! C'est à ne plus aller dans le monde. Par exemple, pourquoi reçoit-on ces femmes ici?

— Parce qu'elles ont droit de cité partout. Quand vous rouvrirez votre salon elles iront chez vous. Le pavillon couvre la marchandise. Refuserez-vous à ce brave homme de général le seuil de votre porte ? S'il vient avec sa femme vous n'aurez pas le courage de le mettre dehors. Cette marquise, qui est la maîtresse d'un homme d'État, vous l'accueillerez parce que vous demandez des grâces à l'homme d'État. Cette petite folle, qui ne se compromet plus depuis qu'elle compromet tout le monde, vous aurez beau résister : d'ailleurs elle serait capable d'arriver chez vous par la fenêtre. La femme de ce banquier, comtesse romaine ou saxonne qui vous offusque par des diamants qu'elle tient de la banque de l'amour, vous finirez par lui envoyer une invitation, parce qu'elle a l'influence de l'argent et l'influence de l'amour. Et ainsi des autres.

— Je vois votre moralité. Il faut fermer sa porte à tout le monde ou l'ouvrir à tout le monde.

Ce dernier mot de la grande dame est le mot de la situation. Le mariage n'est plus un sacrement s'il a des déchéances. Il n'est plus une

institution divine et humaine, il n'est plus une force politique et sociale si on ne le laisse point passer tout entier, d'où qu'il vienne, où qu'il aille. Dès qu'une femme est au bras de son mari elle peut aller partout.

C'est en vertu de ce principe que dans tous les siècles on a subi dans le monde cette femme née courtisane, tempérée par les lois du mariage. Sa nature l'entraînait à toutes les folies, le mariage l'a recueillie soit avant, soit pendant, soit après le naufrage de sa vertu, le mariage l'a protégée et lui a donné droit d'asile dans le port consacré. Ce qui ne l'empêchera pas de suivre ses instincts : elle reprendra toujours la mer parce qu'elle aime la tempête. Elle sait le chemin du port, elle y reviendra si elle ne va échouer ailleurs.

La courtisane du monde envie bien un peu sa sœur aînée la vraie courtisane, tandis que la vraie courtisane l'envie à son tour. Pour la vraie courtisane, aller dans le monde c'est l'idéal. Voilà pourquoi elles finissent toutes plus ou moins par un mariage *in extremis*. Les courtisanes du monde disent que les autres sont plus heureuses parce qu'elles ont plus

d'argent : elles ne les jugent que vues du dehors. Elles ne savent pas, quand ces beaux chevaux rentreront à l'écurie, que les filles de joie reprendront leur masque renfrogné et « s'engueuleront » avec leur cuisinière.

C'est fort timidement que les courtisanes du monde tentent les diamants et les millions. Plus d'une ont inscrit sur leur grand-livre : *l'amour c'est l'argent des autres,* mais elles sont de trop bonne maison pour parler tout haut d'argent. Voilà pourquoi elles n'ont jamais d'argent. Elles ébauchent mille et une affaires ; comme M. de Morny, « elles en sont toujours ; » celle-ci est dans les mines, celle-là dans les chemins de fer. Toutes sont dans les emprunts étrangers. En attendant, la dette intérieure monte, monte, monte toujours, sans compter les mémoires de la blanchisseuse.

Les ateliers de blanchisseuses sont une pépinière de courtisanes qui ne deviennent jamais de grandes courtisanes. On peut dire qu'elles s'arrêtent à mi-chemin, quelles que soient leur beauté et leur ambition. L'atelier est pour elles une horrible école de dépravation ; il leur arrive à toute heure une excitation à la débau-

che sous la forme de chemises féeriques en soie, en batiste, brodées ou garnies; elles font toutes cette réflexion que celles qui portent ces chemises-là n'ont pas d'autres habits de travail. Elles se demandent si à leur tour elles ne pourraient pas avoir une pareille chemise. Elles se rappellent la légende de la chemise de l'homme heureux, elles ne doutent pas que la femme heureuse ne soit celle qui met de si belles chemises. Un beau jour le battoir leur tombe des mains; elles commencent par devenir la petite blanchisseuse chantée par Monselet, mais elles finissent par étendre leur linge dans un hôtel bâti pour elles ou dans un hôpital bâti pour tous.

Mais elles ont beau faire; dans leur chemin rapide qui les conduit à la fortune ou à l'amphithéâtre de Clamart, elles n'arrivent pas dans les régions dorées des hautes courtisanes. Elles ne savent pas se faire un cercle de princes et d'artistes comme celles qui sont tombées de haut, comme les comédiennes qui ont passé par l'école — des mœurs. Il faut que la femme cultive son esprit comme sa figure, il faut qu'elle se fasse les griffes comme elle se fait les ongles,

il faut que sa gaieté morde comme ses dents croquent des pommes d'api. Si on frappe à la porte de son esprit sans trouver personne, on ne revient pas.

Voilà pourquoi les femmes du monde tombées dans le demi-monde, au-dessous encore s'il y a des degrés du médiocre au pire, auront toujours le pas sur les blanchisseuses, même si elles sont moins jolies.

Une fille du peuple peut se faire la figure et la main en fort peu de temps, mais il lui faut des années pour apprendre à vivre, d'autant plus qu'elle ne veut pas avouer son ignorance, qu'elle paie d'audace et qu'elle ne veut pas aller à la vraie école de la vie. Aussi son luxe crie le faux luxe, tant le faux goût y heurte le vrai goût. C'est l'olla-podrida de tous les styles. On lui a donné un beau tableau, mais elle s'est bien vite avisée d'accrocher en face un glacier de la Suisse. Si elle donne à dîner, elle prouve qu'elle n'a jamais dîné dans une bonne maison. Si elle a du beau linge sa vaisselle est commune. Si elle a de grands vins elle en a de détestables. Tout est criard en elle et chez elle; l'harmonie savante qui règne chez

les hautes courtisanes ne répandra jamais sur elle ni autour d'elle ses caressantes voluptés.

Ce n'est pas du paradis,— le paradis terrestre qu'on retrouve encore aujourd'hui aux portes de Damas, — que nous vient le bien et le mal, c'est de la Grèce. Voilà la mère patrie, toutes nos origines ont là leurs racines profondes, les arts, les lettres, la philosophie, la politique, le luxe et les mœurs. Nous sommes, quoi que nous fassions, des néo-Grecs, nous n'inventons pas, nous nous souvenons. Pas une pensée, pas une action, pas un mot qui ne puisse faire dire de nous : « C'est renouvelé des Grecs. »

Les courtisanes du monde ! Depuis les Grecs, ces femmes-là sont au pouvoir. On les rencontre dans toutes les avenues de la Politique et de la Fortune, ces deux cariatides qui soutiennent tous les trônes. Les courtisanes du monde! N'était-ce pas elles qui, à force de beauté et d'esprit, s'imposaient chez Socrate, chez Aristippe, chez Alexandre, sous le portique, dans les jardins d'Académus, dans l'atelier d'Apelles, jusque devant le tonneau de Diogène?

Aspasie, Laïs, Phryné et les autres sont mal connues aujourd'hui, elles jouaient dans l'antiquité le rôle que jouaient chez nous, à la Renaissance, dans les deux derniers siècles, les maîtresses des rois ou les maîtresses des grands seigneurs, Diane de Poitiers, Ninon, mademoiselle de La Vallière, madame de Montespan, mademoiselle de Fontanges, la Parabère, la Pompadour et les autres.

Or, toutes étaient du monde, et du meilleur, s'il y en a un meilleur. S'il n'y a pas de degrés dans la médiocrité de l'esprit, il y a des degrés dans les ascensions du vice. On a beau vouloir mettre sous le même niveau toutes les femmes perdues, on ne peut méconnaître que, par droit de beauté, le premier des droits pour la femme, quelques-unes reconquièrent leur place au soleil.

Il y a toujours eu des âmes timides, comme La Vallière, qui se font justice à elles-mêmes et qui se condamnent au repentir. Mais il y a aussi les natures impérieuses qui relèvent la tête d'autant plus haut qu'elles descendent plus bas, qui s'imposent par la grâce de Dieu, ou du diable, qui s'emparent du pouvoir

par droit de conquête. On les fustige et on les flagelle, — en effigie, — mais dès qu'elles paraissent, elles sont acclamées, les hommes vont à elles, les femmes subissent leur triomphe.

Les courtisanes du monde ne sont donc pas les premières venues. Pour jouer ce grand rôle, il faut de la beauté et de l'esprit. Si toutes n'ont pas d'esprit, toutes ont de la beauté, non pas peut-être la beauté grecque, mais la beauté parisienne. Et qu'est-ce que la beauté grecque, si ce n'est la beauté parisienne ? N'en croyez pas les statues de Phidias, faites avec le sentiment olympien. Entre l'Athénienne et la Parisienne, il n'y a pas un fétu de paille ; non-seulement c'est la même femme, mais c'est la même figure. J'ai vu une médaille de Phryné qui était le portrait frappant de madame de Pompadour. Pompadour-Phryné ! la beauté rococo ! Encore une fois rien de nouveau sous le soleil de Paris, rien que des profils et des tableaux renouvelés des Grecs.

Et croyez-vous que Salomon avec ses sept cents femmes, — courtisanes du monde, — n'était pas un Grec avant la lettre ?

Parmi les belles choses qui nous viennent de ce beau pays, il y a la sagesse comme il y a le vice, la sagesse des sept sages de la Grèce. Or, il faut les voir à l'œuvre ces sages par excellence : ce sont les courtisanes qui tiennent leur plume. Écoutez ce dialogue entre Diogène et Aristippe : — Quoi, Aristippe, tu aimes Laïs ! Et pourtant tu n'es pas un cynique comme moi. — Crois-tu donc, Diogène, qu'on ne doive pas habiter une maison parce que d'autres y ont demeuré ? — Non, voilà pourquoi j'habite ce tonneau. — Mais, reprend Aristippe, ne peut-on pas s'embarquer sur un vaisseau où d'autres ont navigué ? — Oui, mais prends garde à la tempête, Aristippe. » La tempête, ce fut la passion de Laïs pour Diogène. « L'énergique originalité du cynique l'emporta sur la molle élégance de l'épicurien. »

« Je possède Laïs mais elle ne me possède pas ? » Parole de philosophe : elle régnait sur tous les deux.

Tous les sages de la Grèce appelaient à leur école les courtisanes. Mais n'était-ce pas les courtisanes qui faisaient la leçon ?

Apelles, qui était un peintre d'esprit, s'imagina, lui aussi, quand il « lança » Laïs dans les courtisanes du monde, que son atelier était une école. Tout le monde connaît la légende : il avait rencontré Laïs à la fontaine de Pirène. Émerveillé de sa beauté, il l'entraîna à un souper qu'il donnait à un de ses amis. — Pourquoi cette fillette au lieu d'une courtisane? « Avant trois ans, dit Apelles, elle sera façonnée par nos mains à toutes les coquetteries et à toutes les malices. »

Le peintre avait dit trois ans, il aurait dû dire trois jours, car trois jours après son élève lui donnait à lui sa première leçon.

Les courtisanes se moquaient des poètes. Laïs voyant Euripide dans un jardin, avec ses tablettes et son style suspendu à son habit, lui dit : « O poète! pourquoi donc as-tu écrit dans une tragédie : Retire-toi d'ici, infâme. » Euripide répéta le vers : « Retire-toi d'ici infâme. » Mais Laïs éclata de rire et lui montra son sein : « Regarde et souviens-toi que tu as écrit dans une autre tragédie : « Il n'y a rien d'infâme. C'est avec mon sein que les peintres ont représenté celui des déesses. »

Euripide alla fermer la porte du jardin. Il se servit ce jour-là de son style et de ses tablettes pour écrire sa chanson célèbre : « Amour, tyran des dieux et des hommes ! N'apprends pas aux hommes à aimer ce qui est beau ou donne-moi ta force pour vaincre la douceur des femmes. » Comme tous les hommes, Euripide avait deux opinions sur les femmes, celle du jour et celle de la nuit, celle des tragédies et celle des chansons.

Toutes ne passaient pas par la fontaine poétique comme Phryné. Pour avoir passé par le lupanar, la femme de Hiéronyme, tyran de Syracuse, n'en devint pas moins reine.

Dans les trois cent cinquante femmes que Darius menait à la guerre, il y avait des courtisanes de tous les degrés, depuis les plus orgueilleuses jusqu'aux plus humbles. Philippe de Macédoine n'avait pas une pareille suite, parce qu'il trouvait plus simple de se marier à chaque station de la guerre dans un pays conquis. Qu'était-ce que toutes ses épousées, sinon des courtisanes ?

Ce fut Solon, — Solon, qui le croirait ! — qui bâtit le premier temple à Vénus courtisane.

Selon Nicandre de Colophon, « ce temple fut bâti avec l'argent que les matrones qui présidaient aux plaisirs avaient amassé. Philémon, dans ses *Delphes*, ajoute : « Solon, tu as été le bienfaiteur du genre humain! car c'est toi qui as, le premier, pensé au salut public. La porte dorée va s'ouvrir, il ne faut qu'une obole. Allons, faites un pas : le plaisir c'est le bonheur. »

Mais la courtisane de Solon devait bientôt s'affranchir. Elle s'échappa du lupanar pour entrer dans le monde par la porte des philosophes, des poètes, des artistes, des héros, des hommes politiques. Aussi Eubule s'étonna-t-il bientôt que les lupanars ne fussent pas fermés. « N'est-ce pas être odieux que d'aller chercher au milieu des ténèbres les faveurs d'une femme, tandis qu'on peut contempler à la face du soleil de belles créatures debout, sous un tissu assez délié pour laisser voir tous les charmes de la nature, comme on la voit à découvert sur ces nymphes que l'Eridan nourrit dans ses ondes pures. »

A Rome comme à Athènes, la courtisane régnait despotiquement. Elle tenait table ou-

verte et ne recevait que le dessus du panier du patriciat ; elle commençait aux princes de la maison de César, elle accueillait les tribuns, les consuls, les artistes et les poètes. Nul ne lui niait le goût, elle donnait des conseils aux peintres ainsi qu'à l'orateur, elle était à la fois l'inspiration et la critique. Comme les dames romaines, elle se faisait porter en litière, elle logeait aux Esquilis. Ne jouissait-elle pas du droit de cité, puisqu'on la trouvait digne de sacrifier aux dieux et qu'on ne répudiait pas son héritage?

La Lidye d'Horace savait tout : ce n'était pas assez pour elle de posséder les plus savants rhythmes de la beauté et de l'amour, elle était musicienne et Horace l'avait initiée à la poésie. Et Barine n'a-t-elle pas toutes les magies? Qui donc ne se fut pas dit son esclave quand elle apparaissait sous le réseau d'or et sous le péplum blanc aux fines broderies, les bras chargés de pierreries, les pieds nus dans les péribarides aux agrafes d'argent, répandant sur ses pas toutes les ivresses qui parfument sa robe? Comme Horace a bien peint la fierté de cette coquine indomptable, quand elle va se

placer toute victorieuse au Cirque à côté de César, répondant d'une bouche dédaigneuse et d'un regard triomphant à toutes les adorations qui lui viennent comme une symphonie! Elle ne doute de rien, si ce n'est des dieux, ou du moins elle les brave eux-mêmes. Horace n'a-t-il pas dit, lui qui n'a pas grand'peur de Jupiter : « Tout réussit à Barine, même de se parjurer par les cendres de sa mère, par les astres nocturnes, par l'Olympe qui foudroie, par tous les dieux immortels ! »

Jamais la poésie n'a peint ainsi la puissance d'une vraie reine. Elle est charmante, mais elle est cruelle : « L'Amour aiguise pour elle la pointe de ses flèches sur une pierre ensanglantée. » Jamais le vice et l'impiété n'ont régné avec une pareille audace. Horace s'écrie : « La jeunesse romaine tout entière grandit pour elle. C'est elle qui fait trembler la mère pour son fils, c'est elle qui épouvante les avares, c'est elle qui fait pâlir les jeunes épousées. »

Mais pourquoi trop s'indigner, pourquoi lancer la foudre et le tonnerre contre les buissons fleuris de roses?

Que voulez-vous que fasse une pauvre fille qui se tue pour gagner trente sous par jour dans la mansarde ou dans le sous-sol? Le sous-sol! horrible et infernale invention du dix-neuvième siècle; c'est le cachot des anciens. La mansarde! vieille chanson qui ne chante plus!

Cette belle fille qui travaille ainsi s'étiolera sous le travail : ne va-t-elle pas défigurer l'œuvre de Dieu? L'attentat à la beauté, c'est un crime de lèse-majesté divine. Jenny l'ouvrière est une légende du boulevard du Crime. L'odieuse misère n'entraîne pas la poésie à ses haillons.

Qui donc condamnerait cette pauvre fille parce qu'un jour elle aura respiré l'air vif au bras d'un amoureux?

Certes, ce n'est pas Dieu qui la condamnerait.

Et la femme mariée qui n'a pas trouvé « son homme » dans son mari, qui a été tentée par les curiosités de l'amour hors le mariage, puisque le mariage ne lui a pas donné l'amour, qui donc ne lui pardonnerait pas?

Certes, ce n'est pas le Fils de Dieu.

Après avoir parlé des courtisanes romaines, grecques et françaises, des impures à tous les degrés, les causeurs du grand salon décidèrent que tout était pour le mieux dans le pire des mondes.

— Chaque fois que nous nous retrouverons dans un salon, dit M. d'Ayguesvives, nous pourrons étudier cette figure qui s'accentue de jour en jour, la courtisane du monde. Elle se garde bien de tomber dans la demi-mondaine, elle se tient ferme à son mari, comme si elle ne se fût mariée que pour cela.

— Les courtisanes ne sont plus dangereuses dit Monjoyeux, depuis que les courtisanes du monde font le métier des courtisanes. C'est le vice à mi-chemin.

— Celles-là ne sont pas les irréconciliables de la fortune ni du bonheur des autres, ajouta Rodolphe de Villeroy.

— On se rappelle, dit Georges de Harken, cette bourgeoise qui mit un jour sa cuisinière à la porte après l'avoir surprise en conversation criminelle avec son mari : « Pour ce que vous faites ici, je le ferai

bien moi-même. » Les courtisanes du monde disent le même mot aux autres courtisanes.

— Oui, dit d'Ayguesvives, elles les débusquent et les chassent de partout, comme si elles seules avaient le privilége des aventures galantes. La femme déchue dit à la fille perdue : « Pour ce que vous faites ici, je le ferai bien moi-même. »

Au moment où ces messieurs disaient de si belles choses sur les courtisanes du monde, madame de Montmartel repassa devant eux.

D'Ayguesvives lui dit sans façon :

— Votre adorable sœur est toujours toute confite en Dieu, dans son château-fort?

— Oui, répondit-elle en souriant, madame de Néers, elle fait mon salut.

Et s'éloignant de quelques pas, elle se dit qu'il était bien étrange qu'on ne sût pas encore à Paris que sa sœur avait été enlevée par lord Sommerson.

VI

Bonne renommée ne vaut pas mieux que ceinture dorée

A l'heure où madame de Néers arrivait à Rome, madame de Montmartel se disposait à partir pour Venise.

Mais la comtesse partait seule avec sa femme chambre, je veux dire son habilleuse, la romanesque Charmide.

Le comte de Montmartel on le sait déjà, était parti quelque temps auparavant pour Trieste, où il devait avoir une entrevue plus ou moins politique avec le comte de Chambord.

Il était convenu qu'il rejoindrait sa femme à Venise, si elle avait la fantaisie d'aller se promener par là.

Elle ne se doutait pas qu'elle serait chargée, elle aussi, d'une mission diplomatique. Son beau-frère vint une seconde fois lui conter son infortune.

Quand l'oiseau s'était envolé de la cage, M. de Néers avait eu un vif chagrin. Il était accouru à Paris, croyant retrouver sa femme; quand un télégramme d'une amie indiscrète lui apprit qu'elle était à Rome.

Il retourna à Néers et revint encore à Paris, ne pouvant se consoler. Il allarevoir sa belle-sœur, qui devait partir le lendemain pour Venise.

— Je n'y survivrai pas, dit M. de Néers; je ne croyais pas tant l'aimer.

— Oui, lui dit madame de Montmartel, vous êtes comme les avares qui ne savent pas se servir de leur or. Maintenant qu'on vous a volé, vous appréciez le trésor que vous aviez sous la main. C'est l'histoire de tous les maris; ils traitent le mariage en pays conquis, ils font l'intérieur si triste à la femme, qu'elle est bien forcée d'ouvrir la fenêtre et de s'écrier : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? »

— Ma chère belle-sœur, il n'y a que vous au monde qui puissiez me sauver. En allant à Venise, passez par Rome. Soyez mon ambassadrice, allez trouver ma femme et dites-lui ma douleur. Tous ses torts sont les miens. Qu'elle revienne avec moi, elle vivra comme il lui plaira, pourvu qu'elle vive chez moi.

— C'est cela. Vous êtes tous ainsi des républicains du lendemain; vous promettez la liberté quand on a pris la clef des champs. C'est égal, je ne veux pas la mort du pécheur ni de la pécheresse; je ne passerai pas par Rome, parce que mon mari m'attend à Venise, où je vais retrouver sans doute ma tante de Campagnac. Encore une femme qui ne sait pas son chemin! Il n'y a que les folles comme moi pour ne pas se tromper de route. Je déciderai mon mari à retourner par Rome pour vous ramener la fugitive. J'espère bien que vous n'avez pas confié votre aventure à vos amis ?

— Non, j'ai dit que ma femme était partie pour Rome avec son frère. Mon curé et ma Normande arrangent cela dans le pays, en disant que j'étais brouillé avec lui, mais à Paris, que dira-t-on?

Madame de Montmartel était à sa psyché, qui faisait sa figure, car M. de Néers était entré dans son cabinet de toilette comme un coup de tonnerre, sans donner le temps de l'annoncer.

— Comment! dit-il tout à coup à sa belle-sœur avec une pointe d'impatience, je viens vous conter mon désespoir et mon déshonneur, — déshonneur qui rejaillira sur vous, — et vous continuez tranquillement à caresser vos sourcils avec un crayon noir! Dans quel siècle sommes-nous!

Madame de Montmartel regarda son beau-frère en souriant.

— Croyez-vous donc que le siècle dix-huitième valait mieux que celui-ci? Parce qu'on fait sa figure on en n'est pas moins femme. La preuve, c'est que je ruminais une idée qui me vient du cœur. Écoutez bien.

M. de Néers, qui marchait à grand pas au risque de renverser les jolies porcelaines de Chine de la toilette, s'arrêta court en face sa belle-sœur.

— Il est convenu que ma sœur est une sainte et que je suis une pervertie. C'est l'opi-

nion publique qui dit cela. Eh bien! je me sens assez forte pour porter à moi toute seule le péché de ma sœur. Je partirai ce soir pour l'Italie. Si le bruit se répand que lord Sommerson a enlevé votre femme, vous direz partout que c'est moi qu'il a enlevée et que si ma sœur est allée en Italie, c'est pour me sauver de ma chute et me ramener à mon mari. N'est-ce pas beau, cela ?

Quoique M. de Néers fût un homme de mœurs un peu rudes et qu'il ne pleurât presque jamais, il sentit deux larmes dans ses yeux.

— Oui c'est beau! s'écria-t-il avec un soudain enthousiasme.

Et il embrassa madame de Montmartel.

— Si vous saviez comme j'aime ma femme!

Le sacrifice d'Hélène fut réel.

Elle ne fut pas plutôt partie pour l'Italie, que des journaux la désignèrent sous des pseudonymes transparents pour celle qui avait été enlevée par lord Sommerson.

Elle fut plus que jamais la Messaline blonde.

— C'est bien cela, disait-on, madame de

Montmartel est allée à Rome pour respirer les souvenirs de la femme de Claude.

On cita des vers de Juvénal :

« Le matin les filles d'amour sont congédiées, Messa-
« line est désolée, mais elle est la dernière à fermer sa
« cellule. Ses seins frémissent encore de désirs, mais il faut
« partir, épuisée et non assouvie. Elle va secouer dans
« son palais les parfums de son horrible luxure. »

On finit par décider que les blondes étaient plus terribles encore que les brunes.

LIVRE IV

VIOLETTE A VENISE

Qui n'a eu ses heures terribles où le songe nous prend tout éveillé? nous n'avons plus la force de dominer notre raison, c'est le commencement de la folie, un pas de plus et l'abîme serait franchi; mais Dieu veille sur notre âme; les plus grandes douleurs l'attaquent comme des furies, mais elle résiste par ce qu'elle a de divin. L'orage passé, elle se relève plus grande, si c'est une âme trempée aux sources vives.

***

L'amour — une fenêtre ouverte.
La vertu — un verrou.

***

L'amour est une lune de miel qui décroît le lendemain du bonheur plein.

***

Si tu n'aimes pas trop tu n'aimes pas assez.

***

Dans le monde de l'amour, il y a encore plus de Stradivarius que de Paganinis.

***

La femme se cache à elle-même sa première faute; elle cache la deuxième à tout le monde, elle ne songe pas à cacher la troisième.

***

La vraie comédie c'est le spectacle de la femme. L'amour joue le principal rôle, mais il se trouve mal avant la fin de la pièce.

***

L'amour est un être indivisible, mais c'est l'égoïsme à deux et le siége de Troie.

***

Le commerce de l'amour est un marché de dupes.

***

Il faut étudier les femmes au bon moment — à l'heure où elles agitent les branches savoureuses de l'arbre de la science, — à l'heure où elles s'enfuient effrayées et repentantes, mais avec un divin sourire d'amour, consolées des orages de la passion par les joies amères du souvenir.

***

La femme? un point d'interrogation devant lequel tous les imbéciles se mettent en point d'admiration.

***

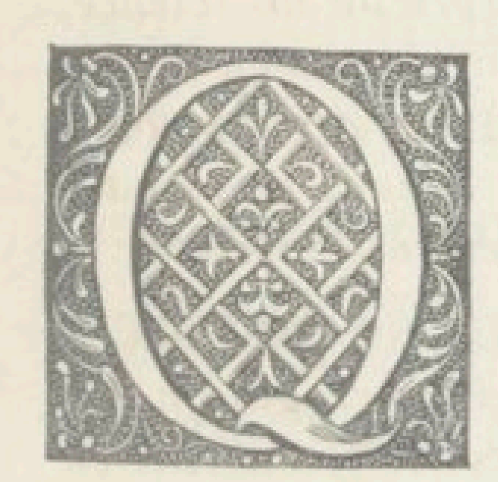
L'esprit ne saurait jouer longtemps le personnage du cœur.

La Rochefoucauld.



I

Où l'on retrouve Violette



QUAND Venise était un carnaval perpétuel, on ne s'y inquiétait pas de l'état civil des étrangers. Tout le monde était bienvenu à ce banquet de joyeux convives. Le costume, d'ailleurs, jouait un si grand rôle que la figure perdait son caractère. On y voyait alors de vrais Turcs et de vrais Grecs,

qui seuls, ne prenaient pas dans ce tohu-bohu la désinvolture italienne. Les Français n'y marquaient pas beaucoup leur empreinte. Ils passaient, ils dansaient, ils chantaient, ils s'enivraient, ils faisaient l'amour sans laisser un souvenir. On se rappelle à peine sur la place Saint-Marc le célèbre Law, qui vint y risquer son dernier coup de cartes, et la marquise de Trichâteau qui vint prouver au temps de la Rosalba que le brio français pouvait entrer en scène avec le brio italien. La douce pastellière a peint ces deux figures, la marquise et le financier, avec cette vérité de trait et de couleur qui font de ses pastels des merveilles incomparables, presque des féeries, où l'art est invisible à force d'art.

Aujourd'hui les Vénitiens qui n'ont plus rien à faire dans leur éternel mercredi des Cendres, s'inquiètent bien plus volontiers des étrangers de marque qui viennent se pencher sur leurs ruines. C'est pour eux une distraction, ils les étudient dans leurs aventures comme s'ils étaient au spectacle de leurs passions. Je ne dis pas ça pour le plus grand nombre, car le Vénitien sommeille dans une

insouciance orientale, mais les quelques vraies Italiennes qui sont là, forcées de vivre dans cette majestueuse prison de marbre, s'inquiètent volontiers des voyageurs et surtout des voyageuses. Il y a, d'ailleurs, des figures qui jettent partout un rayonnement, même quand elles se voilent.

Voilà pourquoi un jour, au palais Schiavoni, quelques jeunes femmes parlaient avec feu de deux étrangères descendues à l'hôtel Bellevue et courant tout Venise en gondole avec des figures d'exilées.

— Pourquoi pleurent-elles? demanda une des dames à sa voisine, elles ne sont pas en deuil.

— Et pourtant elles pleurent bien, répondit la dame interrogée. Je connais leur gondolier qui me parle tous les jours de leurs larmes. Ce sont deux douleurs opposées. L'une, qui se nomme madame de Campagnac, éclate comme la tempête ; l'autre, qui se nomme mademoiselle de Parisis, penche silencieusement la tête comme le saule.

— Vous ne savez pas, dit une troisième dame, il paraît que celle-ci a un petit nom qui

est charmant, le gondolier a entendu plusieurs fois son amie l'appeler Violette.

— Que c'est poétique! on dirait un bouquet de Parme.

— Comme je serais heureuse de la connaître ! L'autre jour, quand je les ai rencontrées toutes les deux dans la galerie Barbarino, j'ai failli parler à la plus jeune. Mais il y a je ne sais quoi de fier dans sa douceur qui m'a éloignée.

— Prenons-y garde, signora, qui sait d'où viennent ces femmes ? Paris nous envoie tous les jours des chercheuses d'aventures qui voyagent avec un nom héraldique pour cacher leurs figures trop connues dans le monde galant des Champs-Élysées.

— Rassurez-vous, petite-fille des doges, dit une dame jusque-là silencieuse, ces deux étrangères sont d'aussi bonne maison que vous. Toutes les deux elles ont droit à la couronne de duchesse. Je les connais bien, car je les ai rencontrées à mon dernier voyage chez la duchesse de Montefalcone.

— En vérité ? Pourquoi ne parliez-vous donc pas ?

— Parce que c'est toujours amusant de savoir quelque chose à soi tout seul.

— Voyons, cara mia, vous savez comme je suis curieuse. Parlez-moi de ces deux femmes.

— Vous savez le drame qui s'est passé sur le lac Majeur? La duchesse de Montefalcone, trop fière pour survivre à sa chute — une vraie chute d'un ange — s'est enveloppée dans sa vertu défaillante et s'est jetée dans le lac, entraînant avec elle le seul homme qu'elle eût aimé.

— Ah ! oui, un aventurier, le duc de Santa-Cruz, un homme à la mode à Paris. Il a payé cher cette rare conquête d'une femme inaccessible. Elle a bien voulu tomber dans ses bras, mais en tombant dans la mort.

—Comme c'est romanesque ! Je comprends cela, moi.

— Moi je ne le comprends pas, parce que j'ai horreur de l'eau. Quand je pense que je suis destinée à vivre à Venise, c'est mon désespoir.

La jeune femme qui savait tout s'était tue. On la supplia de continuer; elle se renferma dans son silence comme si les interruptions

l'eussent blessée. Mais le bonheur de parler finit par l'emporter.

Elle continua ainsi :

— Eh bien ! madame de Campagnac et mademoiselle de Parisis étaient des amies de la duchesse. Dans une seule soirée je l'ai vue dix fois embrasser Violette ; elle l'aimait plus qu'une sœur. Vous savez, cette amitié des femmes qui est presque de l'amour. Elles se sont trouvées toutes les deux au lac Majeur la nuit du drame. Que s'est-il passé ? On ne le saura jamais bien. On m'a dit que mademoiselle de Parisis, qui suivait son amie dans une barque, s'était précipitée comme pour mourir aussi. On m'a dit que le duc de Santa Cruz croyait sauver Bianca ; mais que, voyant sa méprise, il s'était rejeté à l'eau pour ne plus revenir. Or, sans bien connaître le mot à mot de cette tragique aventure, je puis vous dire ce que je pense de ces deux douleurs de mademoiselle de Parisis et de madame de Campagnac : elles aussi aimaient monsieur de Santa-Cruz. Mademoiselle de Parisis ne peut pas se consoler d'avoir été sauvée malgré elle et peut-être malgré lui ; madame de Campa-

gnac ne peut pas se consoler d'avoir été abandonnée pour madame de Montefalcone, car il paraît que l'amoureux était son amant en titre. C'est pour lui qu'elle avait risqué sa position de grande dame immaculée ; c'est pour lui qu'elle avait quitté son mari ; c'est pour lui qu'elle avait abdiqué sa dignité de femme du monde. Si mademoiselle de Parisis aimait cet aventurier, c'était en tout bien tout honneur. Je crois même, si je ne me trompe, qu'elle ne l'aimait que par souvenir d'un autre amour. Aussi je ne serais pas surprise si elle me disait elle-même que ses larmes ne tombent pas sur son second amour, mais sur son premier. C'est tout un roman dont on a beaucoup parlé à Paris. Il n'est pas une femme du monde qui ne sache un peu les aventures de la duchesse de Parisis, du duc de Parisis et de sa cousine Violette. Mais, enfin, la mort fait tomber le rideau sur le cinquième acte de toute passion. Vous verrez que ces deux grandes dames seront consolées un jour comme les autres. Voyez, ne vont-elles pas déjà au théâtre ? C'est là un signe du cœur. Quand on s'intéresse au roman des person-

nages d'une comédie, c'est qu'on commence à oublier le sien.

— C'est bien mon opinion, dit une des Vénitiennes, la petite-fille du doge. Pour moi, le passé n'existe pas. Je me réveille tous les matins avec du renouveau dans le cœur. Si j'aimais les aventures, j'aurais horreur des passions qui durent toujours. Vivre d'un seul amour, c'est ne vivre qu'une fois.

Les quatre Vénitiennes discutèrent gravement sur les questions de sentiment, comme quatre philosophes en jupon. Le peintre Schiavoni, qui faisait le portrait de l'une d'elles, les écoutait en souriant, silencieux et sceptique comme un homme qui est revenu de tout.

A la fin il prit la parole :

— Ces deux dames, dit-il, sont venues voir ma galerie. La plus jeune n'est pas si désolée que cela, car elle achète des tableaux pour son château de Parisis. Je crois qu'elle laissera ici la robe de Déjanire. Elle m'a confié que Venise lui avait fait du bien. En effet, Venise est le pays qui console ; Venise pleure d'abord avec vous, mais c'est pour essuyer vos larmes. Le monde des arts a cela de beau

qu'il finit toujours par faire la conquête des âmes les plus rebelles si la passion a passé par là. Cette demoiselle de Parisis aime les tableaux et les statues. Elle est affolée de Giorgione, elle le cherche partout. Elle a payé cinq cents louis le portrait de cette Rafaella qui a été la maîtresse du peintre et qui est morte pour lui.

— Elle a donc bien de l'argent ?

— Elle a trois ou quatre millions qui ne font rien, à ce qu'elle m'a dit. Voilà ce qui sauve Venise, mesdames, c'est que les étrangers y viennent toujours acheter des tableaux.

— Mais il y aura donc toujours des tableaux à Venise ?

— Oui, mesdames, et des tableaux de maîtres. Mon père à lui seul a fait plus de trois cents originaux : des Titiens, des Bellinis, des Tintorets et des Véronèses.

— Est-ce que le portrait de Rafaella est aussi un original peint par votre père ?

— Oh ! non, pour celui-là, c'est un original de Giorgione lui-même, un chef-d'œuvre d'art, de magie et de soleil.

Cette causerie, au palais Schiavoni, peignait

avec quelque vérité l'âme de mademoiselle de Parisis.

Survint une Française, mariée à Venise, qui connaissait les causeuses italiennes. On reparla de madame de Campagnac et de sa belle amie. Elles étaient toute la curiosité de Venise, un pays qui ne s'amuse plus guère que du roman des étrangers, comme s'il eût donné sa démission des belles aventures.

— Vous savez, dit la Française italianisée, que mademoiselle Violette de Parisis est une des figures les plus romanesques du monde parisien.

Les trois dames demandèrent son histoire.

— C'est une fille naturelle, sa mère était une Parisis qui alla accoucher à Paris et qui mit son enfant sur le compte de sa femme de chambre. Et pour donner plus de vraisemblance à cette action, elle renia la femme de chambre comme l'enfant. Aussi la pauvre petite Violette fut-elle élevée comme il plut à Dieu. Sa mère adoptive lui donna un état comme aux filles du peuple. Elle avait des mains de fée ; elle devint tout à la fois dentellière et fleuriste. Bon sang ne peut mentir.

Elle conserva, à travers toutes les misères plébéiennes de ses vingt premières années, le sentiment familial, la fierté et la vertu de sa race. Je ne parle pas de sa mère qui n'était pas digne de l'ancienne maison de Parisis. Ce fut à vingt ans que Violette, qui croyait que sa mère adoptive était sa mère, qui ne savait rien de son histoire, parce que cette bonne femme avait peur de la perdre en lui disant la vérité, rencontra son cousin Octave de Parisis, qu'on surnommait don Juan de Parisis à cause de ses bonnes fortunes, un de ces irrésistibles qui mettent tout à feu et à flammes. Un fou, disent les femmes. Mais les femmes n'aiment pas les sages. Le roman d'Octave et de Violette fut, à ce qu'il paraît, le plus adorable des romans. Mais, pour lui, le bonheur ne durait qu'un jour. Violette alla se donner un coup de revolver à la porte d'une rivale, madame d'Entraygues, dont on a tant parlé. Vous croyez que Parisis devint plus tendre? Oui, pendant huit jours. On sauva Violette, mais en retrouvant la vie elle ne retrouva pas l'amour perdu. Son cousin passa bientôt à d'autres aventures. Que fit-elle? Ce

que font toutes les amoureuses qui veulent se venger : elle se jeta tête baissée dans le tourbillon parisien. Elle mena la vie des Cora Pearl, des Anna Delion, des Blanche d'Antigny. Elle avait perdu un duc, elle trouva un prince. Mais ce qu'il y a de curieux dans son aventure, c'est qu'elle donna son âme au diable sans donner son corps, tant elle aimait toujours son premier amant, son seul amant, à ce qu'on dit, les autres n'ayant été que des amoureux. Or, qu'arriva-t-il? C'est que le duc de Parisis, qui ne l'aimait plus quand elle était à lui, se reprit d'une belle fureur quand il la crut aux autres. Mais je ne veux vous dire toute cette histoire. La pauvre Violette a traversé toutes les péripéties de la passion. On l'a vue en cour d'assises, accusée d'avoir empoisonné sa cousine de la Chastaigneraye dans un bouquet de roses. L'empoisonneuse, c'était sa mère. Les deux cousines se reconnurent et s'embrassèrent. Mademoiselle de la Chastaigneraye adorait le duc de Parisis ; Violette se sacrifia à cet amour : elle disparut et envoya son extrait mortuaire daté d'Espagne, pour que sa cousine fût

heureuse avec Octave de Parisis. Ce bonheur ne dura pas. Le bruit du drame d'Ems est peut-être venu jusqu'à vous. Le duc de Parisis ne fut pas plus fidèle à sa femme qu'il ne l'avait été à ses maîtresses. Nommé ministre de France en Allemagne, au lieu de partir avec sa femme, il partit avec la marquise de Fontaneilles. Le marquis de Fontaneilles poursuivit sa femme ; la duchesse de Parisis poursuivit son mari. Il se passa une horrible chose. Le marquis de Fontaneilles, croyant frapper sa femme dans les bras d'Octave, frappa la duchesse qui était venue reprendre sa place. La pauvre Geneviève de la Chastaigneraye mourut pour avoir aimé. Le duc de Parisis, dans un duel à bout portant, mourut lui-même. Violette, qui avait joué pour eux la comédie de la mort, resta pour les pleurer. Elle avait fui son amour, elle avait fui son cœur, mais elle retrouvait toujours sa première passion. On dit qu'elle a été aux filles repenties, on dit qu'elle a été sœur de charité ; je ne sais pas ce qu'on ne dit pas sur elle.

— Oui, c'est bien cela, reprit la petite-fille

du doge. Depuis ce drame, mademoiselle de Parasis, toujours inconsolée, a traîné sa vie comme une âme en peine. On a dit qu'elle avait aimé le duc de Santa-Cruz; je ne le crois pas. Elle aura voulu tenter de continuer son rêve avec lui, mais je sais que Parisis, tout couché qu'il soit dans le tombeau, est toujours debout devant elle. Il y a des figures qui s'imposent pour la vie et pour l'éternité. La pauvre Violette ne vivra plus que dans l'autre monde, à moins que le duc de Parisis ne revienne dans celui-ci.

— Ne parlons pas des revenants, dit une Italienne.

— Et dans quel monde vit cette demoiselle? demanda une autre,

— Dans les deux mondes, si vous voulez, reprit la Française. Depuis que Paris est surtout la capitale des étrangers, la vertu n'a plus de frontière ; ce n'est plus une île escarpée et sans bords ; quand on en est sorti, on peut y rentrer. Mademoiselle de Parisis a un grand nom, une grande fortune, une grande beauté, on la croit sur parole quand elle dit qu'elle n'a aimé que son cousin. On accuse le

duc de Parisis, non elle. Il y a même des gens qui disent qu'elle n'a pas été la maîtresse du duc, tant on a aujourd'hui l'amour de la réhabilitation. Ce qui est certain, c'est que si elle voulait se marier à cette heure, les hommes les plus dédaigneux des trois clubs se disputeraient sa main pleine d'or.

Les femmes n'ont pas l'habitude de faire l'éloge des femmes, mais celles qui étaient là furent unanimes à décider que Violette avait la vraie beauté, la beauté du sentiment, avec ses cheveux bruns ondés et ses yeux bleus si profonds et si doux, son profil de vierge, sa bouche vaguement entr'ouverte et vaguement amoureuse.

— Une vraie figure de Corrége, de Luini ou de Furini.

— Non, dit la Française, c'est plutôt une figure de Greuze, comme la *Pudeur*, de Prudhon, comme la *Volupté*, de Lawrence, comme *Lady Hamilton*.

— Oui, des yeux qui brillent sous leurs cils comme des pervenches sous les buissons.

Les Italiennes décidèrent qu'elles n'avaient pas de ces beautés-là en Italie. Il faut les cher-

cher à Paris, à Londres ou à Dublin, où les coups de soleil se fondent dans les orages.

On résolut de se placer souvent sur le chemin de Violette pour mieux voir cette héroïne d'une grande passion.

On lui ouvrait son cœur sur toute la ligne : les femmes ne sont implacables qu'aux pécheresses qui n'ont pas aimé.

Le « doux mal d'aimer » des autres console de n'aimer pas ou de n'aimer plus.

II

La vision en gondole

La première fois que Violette et madame de Campagnac descendirent dans une gondole, elles eurent toutes les deux une vision singulière. Une gondole les dépassa, vrai cygne noir qui rasait l'eau rapide comme le vent.

Dans cette gondole il y avait un homme et une femme.

Deux amoureux. L'homme était brun, la femme était blonde.

— N'avez-vous pas vu? demanda Violette à son amie en penchant la tête vers la gondole qui fuyait à toutes rames.

— Oui, dit madame de Campagnac, la vraie figure de Parisis, n'est-ce pas ?

Violette avait porté la main à son cœur.

— Et pourtant, dit-elle, Parisis ne ressemblait pas à tout le monde. C'est la première fois que je vois la même figure, le même profil, les mêmes yeux.

— Oui, j'ai failli crier son nom, tant j'ai été saisie moi-même.

— Mais cet homme est plus pâle.

— D'ailleurs, il porte toute sa barbe et Parisis ne portait plus que des moustaches en sa dernière année.

Madame de Campagnac sourit mélancoliquement :

— Ces moustaches irrésistibles qu'il tordait avec fureur devant la vertu.

— Avez-vous remarqué la femme qui était avec cet homme

— Oui, une femme blanche. Qu'est-ce que ces gens-là ?

— Nous les retrouverons sans doute.

— Oh oui ! A Venise on se retrouve toujours.

La gondole que regardaient les deux amies

était déjà loin dans le canal Orfano. L'homme et la femme sortirent de l'intérieur comme pour mieux admirer les teintes chaudes du soleil couchant sur les églises et les palais de Venise.

— Ce sont des amoureux, dit Violette. Le croiriez-vous ? Je suis jalouse.

— Et moi aussi, dit madame de Campagnac.

Le lendemain, on ne rencontra pas le monsieur ni la dame, ni le surlendemain, ni les jours suivants.

— C'est étrange, dit Violette, cette rencontre m'est restée dans l'esprit et m'empêche de voir Venise.

III

Violette et Bérangère

Violette était bien plus malheureuse que madame de Campagnac, puisqu'elle ne pouvait ouvrir son cœur.

— Ah ! disait-elle, si j'avais une amie !

Mademoiselle de Saint-Réal, toute folle qu'elle fût, lui avait été douce dans plus d'une rencontre. Bérangère l'avait surprise un soir tout en larmes ; elle avait eu beau vouloir cacher sa pensée, la jeune fille avait vu son âme.

Voilà pourquoi Violette lui écrivit de Venise cette lettre qui était un cri du cœur :

Mon amie,

N'êtes-vous pas la seule aujourd'hui! Comme vous me manquez à Venise, comme je voudrais sentir votre main sur mon cœur!

On vous a conté la mort de la duchesse de Montefalcone et du duc de Santa-Cruz. J'ai cru que j'en deviendrais folle! Quand je pense qu'il voulait la sauver, et que c'est moi, moi qui voulais mourir depuis si longtemps, qu'il a retirée du lac.

Vous savez mal ma vie. La voici en quelques mots :

Fille naturelle, abandonnée par ma mère, Dieu me consolait dans le travail. Vous savez que je faisais des fleurs quand mon cousin Octave de Parisis, — nous ne savions pas que nous étions de la même famille, — passa sur mon chemin. Vous savez que don Juan de Parisis était irrésistible; je lui ai résisté longtemps, mais je l'aimais trop pour résister toujours. Je ne savais pas que je prenais un amant qui était à toutes les femmes. Vous dirai-je toutes mes jalousies et toutes mes angoisses! J'ai voulu me venger en me

couvrant d'opprobre, pour qu'il en rougît lui-même : je n'ai blessé que mon cœur. Il se moquait de tout. Quand on a su qui j'étais, quand un procès trop célèbre m'a révélé que j'étais une Parisis, Octave m'eût épousée peut-être si je n'eusse joué le rôle de fille perdue. Et, d'ailleurs, il aimait une autre de ses cousines, Geneviève de la Chastaigneraye. Je me suis enfuie, je lui ai envoyé mon extrait mortuaire pour qu'il l'épousât sans regret. Je croyais que leur bonheur me consolerait et paierait mon sacrifice. Mais vous connaissez l'horrible drame d'Ems; Octave avait séduit madame de Fontaneilles, une amie de Geneviève; le mari, croyant frapper sa femme adultère, frappa dans son aveuglement la femme du duc de Parisis. Dans le duel qui suivit, M. de Fontaneilles tua Octave. J'étais sous l'habit de la sœur de charité quand je vis venir les deux cercueils au château de Parisis. Je voulais mourir, Dieu me condamna à vivre. J'ai vécu des siècles en un an dans le souvenir de ce fatal amour. Triste de toutes les tristesses, me voilà à Venise, ayant traversé une autre catas-

trophe, croyant que tout allait s'apaiser en moi, quand hier, sur le canal de la Yudecca, j'ai vu le duc de Parisis, celui-là même qui est enterré dans la chapelle de son château. Vous ne sauriez croire, mon amie, comme cette apparition m'a remuée profondément! C'était bien lui! Et pourtant ce n'était pas lui! Vous savez comme je suis romanesque : ce Parisis de contrebande, si je le retrouvais, je crois que j'irais à lui et que je lui dirais : Je t'aime!

Autrefois on faisait des prières pour exorciser le démon. Si vous n'étiez pas une belle païenne, je vous dirais de prier pour moi pour exorciser mon amour.

Pourquoi ne venez-vous pas à Venise? C'est là que vous verriez du marbre! Trois ou quatre mille statues dans les églises et sur les églises. Mais vous aimez le marbre et vous n'êtes pas de marbre. Vous n'êtes pas comme moi une rêveuse; vous vivez de la vie réelle et vous avez raison. Je suis décidément une femme d'un autre monde. J'avais voulu faire comme tout le monde en m'efforçant d'aimer Santa Cruz, mais ce n'était qu'une

illusion, Santa-Cruz n'était que le masque d'Octave. Je faisais comme ces petites filles qui ne prennent une nouvelle poupée que pour lui mettre les robes de l'ancienne.

Je vous embrasse sur vos beaux cils.

VIOLETTE.

P.-S. — Écrivez-moi s'il vous reste de l'encre.

Mademoiselle de Saint-Réal répondit par ces quelques mots :

Oui, je vous écrirai, ma belle Violette, pour vous dire que vous êtes folle de prendre l'amour au sérieux. Le prince Rio était là quand j'ai lu votre lettre. Il est curieux, il lisait par-dessus mon épaule : « Je reconnais bien là Violette, » a-t-il dit. Je lui ai demandé s'il voulait venir à Venise avec moi. Il m'a dit : « Si c'était pour consoler Violette, oui. » Voyez comme je suis une bonne bête, je veux bien qu'il vous console, mais à la condition qu'il ne faudra vous consoler qu'une fois. Revenez bien vite à Paris, on ne va pas à Venise à cette heure. Dites bien des choses de ma part aux pigeons de la place Saint-Marc.

Est-ce que Monjoyeux n'est pas de votre côté? On ne l'a pas revu à Paris. Vous savez mieux que moi les nouvelles de Paris par les journaux. Les scandales de la Messaline blonde ont-ils eu de l'écho jusqu'à Venise? Il s'en débite tant sur elle, tant et tant, que c'est le roman de tous les jours. Ah! si j'étais homme, comme j'aimerais cette femme! De la figure, de l'esprit et le diable au corps!

BÉRANGÈRE.

P. S. — A propos, j'oubliais que j'ai presque une bonne nouvelle à vous donner :

Antonia n'est pas morte. On l'a vue à Saint-Lazare!

Dès qu'on m'a dit cela, j'ai couru chez Piétri, qui a donné l'ordre de me conduire parmi toutes ces pauvres créatures; mais je n'ai pas trouvé Antonia et je n'ai pas pu retrouver ses traces.

Si Monjoyeux est encore à Venise dites-lui que je l'aime bien et que je sculpte mal depuis qu'il n'est plus là. Et pourtant je fais le buste de la Messaline blonde!

IV

Les morts retrouvés

Monjoyeux avait fini par retrouver la duchesse de Montefalcone et le duc de Santa-Cruz, que le lac avait ramenés non loin de la villa des Marbres, devant une maison abandonnée. Le cachemire de Bianca s'était attaché, on ne sait comment, à l'habit de Santa-Cruz, ce qui indiquait qu'il l'avait retrouvée et qu'il avait voulu mourir avec elle, car sans doute elle avait lutté pour ne pas être sauvée.

Ce fut une nouvelle douleur pour Monjoyeux. Était-il possible que ces deux amants que le lac avait pris si beaux, si jeunes, si

vaillants, revinssent ainsi dans les hideurs de la mort!

Il avait espéré qu'en voyant la duchesse, il retrouverait encore son image pour la mieux sculpter sur son tombeau ; mais les angoisses du dernier moment, mais les flots jaloux avaient défiguré la plus adorable des créatures.

Monjoyeux, après s'être agenouillé, souleva la main de Bianca et se hâta de voiler les deux visages comme s'il obéissait à la pensée dernière de celle qui avait voulu se cacher dans la mort pour ne pas montrer la femme adultère.

Le duc de Montefalcone reprit le corps de sa femme pour l'emporter à Milan, dans le caveau de la chapelle de l'église San Lorenzo.

Monjoyeux aurait bien voulu que le tombeau ne séparât pas Santa-Cruz de Bianca. Selon lui, il fallait les enterrer tous les deux dans le jardin de la villa des Marbres ou dans l'église voisine; mais il n'était pas le maître. Il se résigna à coucher son ami dans un cercueil et à l'envoyer au marquis de La Chanterie, en lui écrivant :

Chargez-vous, au Père-Lachaise, de la concession à perpétuité, moi je me charge du marbre. »

Quand tout fut fini, le sculpteur partit pour Florence et pour Pise, voulant étudier quelques beaux mausolées du moyen âge ou de la Renaissance, pour que le tombeau de la duchesse fût digne d'elle et de lui. Quoiqu'il eût dit quelques rudes vérités au duc de Montefalcone, il avait fini par s'entendre avec lui pour la figure de Bianca. Le duc lui avait même demandé un buste de sa femme, en disant qu'il l'avait toujours aimée. M. de Montefalcone n'admettait pas, d'ailleurs, que la duchesse fût coupable ; si elle s'était jetée à l'eau, c'était pour échapper à Santa-Cruz. Monjoyeux avait ses idées toutes faites, il laissa divaguer le duc.

Il se passa donc tout un mois avant que Monjoyeux n'allât à Venise, où Violette l'attendait avec impatience.

Ce fut une vraie joie pour elle de le revoir. Il avait été le meilleur ami du duc de Parisis, il sembla à cette inconsolée qu'elle retrouvait

dans le sculpteur je ne sais quel vif souvenir d'Octave lui-même. Elle l'embrassa comme un frère, elle lui dit que désormais elle espérait bien le voir souvent, sinon tous les jours. Il lui promit d'aller passer avec elle l'été prochain au château de Pernand ou au château de Parisis.

Madame de Campagnac fit vingt fois raconter à Monjoyeux comment il avait retrouvé Santa-Cruz et Bianca. Elle aurait voulu les embrasser une dernière fois, mais Monjoyeux l'arrêta dans ce regret.

— Chère madame, lui dit-il, moi aussi j'ai voulu les embrasser; mais je vous jure qu'en les voyant, mes lèvres se sont fermées. Si vous voulez être belle dans la mort, ne vous noyez pas, c'est l'horreur des horreurs !

— Mon pauvre Monjoyeux, dit Violette, c'est la seconde fois que vous assistez à la fin du drame.

Elle voulait que Monjoyeux lui reparlât de Parisis et de Geneviève.

— Oui, lui répondit-il, mais Octave et sa femme étaient beaux dans la mort comme dans la vie.

— Les avez-vous bien vus ?

— Comme je vous vois.

— Vous savez, dit Violette, on ne croit à la mort de ceux qu'on aime que quand on les a mis soi-même dans le cercueil. Ainsi, ces jours derniers, nous avons cru voir réapparaître le duc de Parisis dans une gondole qui passait près de nous.

— Parisis a trois ou quatre sosies comme en avait M. de Morny ; mais quand on regarde bien, on ne salue pas.

Violette demanda à Monjoyeux s'il avait reçu des nouvelles de mademoiselle de Saint-Réal. Il lui dit que non. Elle lui montra alors la lettre de Bérangère où il y avait un mot pour lui.

— Vous savez mon idée, Monjoyeux ?

Le sculpteur regarda Violette.

— Mon idée, c'est que vous épouserez un jour mademoiselle de Saint-Réal.

— Après tout, dit Monjoyeux en riant, je suis un homme à marier.

V

Les métamorphoses de l'amour

Monjoyeux ne demeura qu'un jour à Venise. Il fut rappelé à Milan par une dépêche du duc de Montefalcone.

Si on veut vivre de sa douleur, si on fuit Paris un jour de deuil pour se fuir soi-même ou plutôt pour vivre de sa douleur, c'est à Venise et à Rome qu'il faut aller. Si on veut oublier et s'oublier, c'est à Monaco et à Naples.

Rome et Venise c'est le *Campo Santo* où l'on évoque les souvenirs parmi les ombres errantes sur la trame sombre où apparaissent les ombres du passé. Naples et Monaco c'est

le coup de soleil sur la nature toujours en fête; c'est la vie éclatante qui défie la mort; c'est l'espérance qui jette des roses jusque sur les tombeaux.

C'est surtout Venise qu'il ne faut pas conseiller aux âmes blessées. A Rome, les pompes du catholicisme montrent le néant des douleurs humaines. Saint-Pierre de Rome est comme le péristyle de la vie immortelle. On retient son cri de douleur dans le *sursum corda*. A Rome, la religion dans son défi est comme une moquerie majestueuse à nos petites misères. Qu'est-ce qu'une larme dans cet océan de joies futures?

Mais à Venise la ruine a tout envahi, même la religion. Les prêtres, triomphants à Rome, ne sont là que des âmes en peine, on n'est plus sur la terre, on n'est pas dans le ciel. Aussi l'humanité reprend tous ses droits, le cœur bat plus fort, l'esprit monte plus haut. Dans ce silence et dans cette solitude, on se retrouve en face de sa douleur, sans entrevoir la consolation. Plus la reine déchue de l'Adriatique a le pouls faible, plus le nôtre est fiévreux quand nous allons vivre en son sein;

plus la vie l'abandonne, plus nous rentrons en nous-mêmes pour nous retrouver dans notre misère.

Violette ressentit vivement ce contraste, la vie accentuée par la fièvre dans ce pays des tombeaux.

Violette avait subi sans trop s'en défendre les séductions de Santa-Cruz, mais c'était le magnétisme des sens plutôt que l'ascendant de l'esprit. Quand il était devant elle, elle l'aimait, un nuage la troublait comme les premières nuées qui annoncent l'orage; mais dès qu'il s'était éloigné, elle reprenait sa sérénité; le souvenir d'Octave de Parisis gardait toujours son cœur. Ce qui la charmait en Santa-Cruz, c'était je ne sais quel air de famille avec son cousin : la même fierté, le même dédain, le même sentimentalisme à l'emporte-pièce. Ils étaient romanesques tous les deux, mais comme don Juan.

A Venise, après les premières larmes données à Santa-Cruz, Violette vit reparaître, plus impérieuse que jamais, la figure d'Octave de Parisis. Le souvenir de la veille s'effaça sous le souvenir de l'avant-veille. Santa-Cruz

n'était jamais venu à Venise ; Parisis y avait passé tout un mois d'automne. Était-ce pour cela? Non; c'est que Violette n'avait pas cessé d'aimer son cousin. Santa-Cruz n'avait été qu'une forme nouvelle de son premier amour. Combien de femmes qui ne prennent un second amant que pour mieux aimer le premier.

Violette se renouvelait peu à peu dans Venise. Il lui semblait qu'elle habitait un autre monde. Tout le passé n'était bientôt plus qu'un rêve confus où se dessinaient vaguement les figures aimées. Elle se disait vaguement : « C'est fini. » Et avec cette admirable ressource que la jeunesse trouve en elle-même, elle se sentait revivre à d'autres aspirations.

Tous ceux qui ont voyagé ont éprouvé peu à peu ce détachement des ivresses et des inquiétudes passées. Dans les premiers jours on emporte plus vivants les chers fantômes, mais bientôt les fantômes ne sont plus que des fantômes. Le culte des morts vous retient encore à ses images, mais peu à peu la force de la vie vous entoure par d'autres horizons. « Désespérer, c'est espérer encore. »

Après avoir bien pleuré, Violette reconnut que c'était une lâcheté que de s'abandonner à sa douleur. Dieu nous a donné l'intelligence pour admirer et comprendre tous les spectacles de la vie. La passion ne doit prendre que les entr'actes. Ce n'est pas être un homme, ce n'est pas être une femme que de s'y laisser consumer. Un jour que Violette, après avoir couru les musées de Venise, s'était attardée à un beau soleil couchant qui brûlait les vignes du Lido, elle s'écria avec une bouffée d'espérance :

— Je vivrai.

Jusque-là elle avait dit, à chaque station de sa douleur :

— Je mourrai.

Il lui restait bien des ressources pour vivre. Il lui restait surtout sa beauté, sa jeunesse et ses millions. Violette avait cette beauté idéale tant aimée des hommes : des yeux bleus sous des cheveux noirs. Elle n'avait que vingt-trois ans. Les chagrins l'avait battue et pâlie, mais sa figure n'en était que plus charmante; l'âme y rayonnait dans le sentiment. Sa fortune — presque toute la fortune des Parisis —

lui permettait de dépenser de sa main prodigue deux cent mille francs par an. Ce n'est plus une fortune princière, mais comme Violette n'avait pas de train de maison, elle se trouvait riche. Elle était l'héritière naturelle du duc et de la duchesse de Parisis, sans parler de la fortune de sa mère. Elle possédait donc le château de Parisis, la terre de Champauvert, la châtellenie de la Roche-l'Épine et le petit donjon de Pernand.

A Paris, elle avait hérité de l'hôtel que le duc de Parisis avait bâti avenue de l'Impératrice. Elle ne s'était décidée ni à le vendre ni à l'habiter. L'image du duc y était trop parlante encore. Mais, maintenant qu'elle commençait à ne voir les figures aimées que comme des souvenirs souriants, elle pensait qu'il lui serait doux de vivre là où avait vécu celui qu'elle avait le plus aimé. Déjà même elle se disait qu'elle n'avait aimé que lui.

Mais tout en s'abandonnant aux idées d'une vie nouvelle, elle voyait un nuage dans son ciel, un nuage noir, obstiné, menaçant. Elle avait beau vouloir dépouiller le passé, elle ne pouvait effacer le souvenir des jours qu'elle

avait vécu avec son cousin. Tout Paris savait son aventure. Bien mieux, tout Paris croyait à ses aventures, quand elle avait joué son jeu de fille galante pour reconquérir le duc de Parisis. Quel rôle jouerait-elle désormais dans cette ville où on ne pardonne qu'aux femmes mariées? Elle ne pourrait vivre qu'avec les femmes déchues, les comédiennes et les demi-mondaines, à moins qu'elle ne se réfugiât tout de suite dans les solitudes du château de Parisis.

— Ah! s'écriait-elle souvent, qui me délivrera du péché originel ?

Elle pensait qu'en Italie nul ne savait son histoire. Pourquoi ne vivrait-elle pas sous ce beau ciel légendaire en évoquant les amoureuses du moyen âge et de la renaissance, les héroïnes du Dante, de l'Arioste, du Tasse?

— Pourquoi ne vivrions-nous pas en Italie? demanda-t-elle à madame de Campagnac, un matin qu'elles s'étaient assises familièrement à une table du café Florian.

— Non, répondit madame de Campagnac.

— Pourquoi ?

Madame de Campagnac sourit :

— Parce que tous les Italiens amoureux sont à Paris.

Ce seul mot de madame de Campagnac prouvait qu'elle ne sentait plus sa blessure. Son grand chagrin, la mort de Santa-Cruz, avait à peine duré six semaines.

— Songez, reprit madame de Campagnac, parlant plus bas pour n'être pas entendue des voisins, que je n'ai plus de temps à perdre. Vous, Violette, vous avez trois jeunesses devant vous, vous êtes encore dans la première. Votre seconde jeunesse durera un siècle; vous aurez ensuite trois ou quatre étés de la Saint-Martin. Mais moi, avec ma figure accentuée et mes trente-trois ans!

— Ma belle amie, dit Violette, gardez vos illusions, car votre beauté sera comme ces monuments antiques qui ont un air de jeunesse jusque sous leurs ruines.

A la table d'à côté, un Français déjeunait avec une tasse de chocolat. C'était le peintre Ziem. Quoiqu'il fût venu à Venise pour voir des Vénitiennes dans leurs gondoles, il regardait avec curiosité ces deux Parisiennes quelque peu étranges; il savait déjà que tout

Venise parlait d'elles ; il se rappelait vaguement les avoir vues à Paris, mais il ne savait plus dans quel monde.

Un peintre est un peintre avant d'être un homme. Voilà pourquoi il ne fit pas de façons. Il se présenta à brûle-pourpoint comme un compatriote de la patrie des arts.

Violette ne répondit pas, quoiqu'elle connût bien le peintre de Constantinople et de Venise. Mais madame de Campagnac saisit la parole au bond et riposta d'une bouche légère.

On parla de la ville des doges, de ses beautés visibles, de ses beautés cachées. Naturellement Ziem, qui est du dernier galant, proposa des pérégrinations pour aller à la découverte.

Quoique les deux amies fussent déjà bien fatiguées des chefs-d'œuvre, elles ne voulurent pas refuser un aussi gracieux compagnon de voyage qui les consolerait de l'absence de Monjoyeux. Violette lui demanda de la conduire au pays de Giorgione. Madame de Campagnac se contentait d'aller rêver au Lido dans le souvenir de lord Byron, qu'elle adorait.

VI

La marchande de colombes

Ziem est un peintre charmant et un esprit original, tour à tour humoriste et philosophe, toujours artiste. C'est une des existences les plus romanesques de la génération nouvelle. On peut dire que c'est le dernier romantique par l'amour du soleil et de l'Orient. D'où vient-il ? Il vous répondra vaguement qu'il ne se souvient pas s'il est né à Constantinople, à Venise ou à Paris. Il y a en lui du Turc, de l'Italien et du Français. Mais celui qui ne l'a vu qu'à Paris, même dans cet étrange atelier de Montmartre, où il s'enferme à triples verrous, le connaît à peine de profil. Il faut le

voir à Stamboul ou dans l'Adriatique, avec ses bottes à la Souwarow, son manteau byronien et sa cravate rouge, parlant turc, parlant vénitien et parlant français avec un tour original toujours inattendu. S'il raconte une histoire, il a tant d'imagination qu'on ne sait pas où commence le roman, car il ne raconte que des histoires romanesques. C'est d'ailleurs l'homme le plus aventureux du monde. Il fait naître autour de lui, à toute heure, le drame et la comédie. Balzac en eût fait un de ses héros; tout, jusqu'à son nom, eût séduit le grand romancier, qui n'eût pas manqué de dire que les deux peintres les plus coloristes avaient un nom prédestiné : — Ziem, Diaz; — deux coups de soleil.

Madame de Campagnac et mademoiselle de Parisis n'étaient pas fâchées du tout d'avoir rencontré Ziem, qui pouvait si bien parler tout à la fois de Paris et de Venise. Mais le lendemain, à l'heure où il devait les retrouver sur la place Saint-Marc, pendant qu'elles émiettaient du pain aux pigeons de la République — car les pigeons n'ont pas changé d'opinion — Ziem avait disparu. Elles fail-

lirent attendre, après quoi elles allèrent se promener de leurs pieds légers, sans bien s'inquiéter du chemin, dans ce dédale aquatique.

Elles se trouvèrent bientôt sur le pont du Rialto, s'arrêtant aux boutiques par désœuvrement.

Elles furent tout à coup frappées par la beauté lumineuse, figure blanche, cheveux dorés, d'une belle fille de Murano qui venait vendre des colombes à Venise.

Oui, marchande de colombes, comme dans l'antiquité quand il y avait des marchandes d'amour.

La jeune paysanne avait dans son panier quatre paires de colombes, car c'étaient des colombes à deux fins ; on pouvait les fricasser ou les mettre dans un nid pour les exciter aux fiançailles.

Sur le pas de la porte d'une boutique, Violette reconnut les bottes à la Souwarow de l'oublieux Ziem.

— Le voilà! dit-elle à madame de Campagnac; mais chut ! il fait signe à la marchande de colombes.

En effet, Ziem avait déjà pris le panier et regardait tour à tour les colombes et la marchande.

— Combien la paire? demanda-t-il.

— Deux lires, signor.

— Combien les huit?

— Seize lires, signor.

— La belle enfant, vous ne savez pas bien compter. Voulez-vous entrer dans ma boutique?

— Signor, je sais bien compter. Je donne toujours la première paire pour rien, parce que je suis toujours sûre de bien vendre la dernière.

La marchande franchit le seuil.

Ziem, qui n'avait des yeux que pour la marchande de colombes, n'avait pas remarqué que les deux Parisiennes étaient à six pas de lui.

Quand il fut rentré dans la boutique, les deux amies s'approchèrent.

C'était une des petites boutiques de ce pont du Rialto, où les juifs se déguisent en Grecs et en Turcs pour vendre des étoffes orientales et des bijoux en or de Venise.

Sans doute Ziem était entré dans la boutique pour acheter comme le premier venu.

Mais elles remarquèrent bientôt qu'il avait l'air d'être chez lui. Il offrait des bijoux et des colifichets à la marchande de colombes, comme si tout ce qui était là lui appartînt.

— Est-ce que cet artiste est doublé d'un négociant? dit madame de Campagnac. Nous allons entrer et marchander quelque chose.

— Non, non, dit Violette retenant son amie, ne troublons pas ce tête-à-tête.

Or, que disait Ziem à la marchande de colombes?

Il lui proposait de lui payer ses oiseaux seize lires si elle voulait poser seize minutes pour qu'il crayonnât sa figure.

Elle refusa net.

Il lui offrit cinq louis.

Elle refusa plus fièrement encore.

— Non, dit-elle, vous me donneriez toute votre boutique que je ne voudrais pas encore.

Ziem avait fait signe à un jeune garçon habillé en Turc, qui allumait un narguillé dans l'arrière-boutique.

Ziem lui parla à l'oreille.

— Tu vas amuser cette femme avec ses colombes pendant le plus longtemps possible. Tu lui offriras ces boucles d'oreilles d'argent et cet anneau d'or. Si elle veut être payée en monnaie, tu la feras attendre sous prétexte d'aller changer un billet.

Disant ces mots, Ziem passa dans l'arrière-boutique et se mit à fumer son narguillé pendant que le jeune Turc discutait avec la marchande de colombes.

Elle avait beau s'en défendre, elle ne pouvait secouer le charme des bijoux et des étoffes. Elle s'y laissait prendre. Elle promenait ses yeux partout avec admiration. Elle savait à peine qu'elle était belle. Elle s'imaginait que ce sont les attifets qui font la femme.

— Que je serais jolie, disait-elle, si j'avais de pareilles dentelles et de pareils bijoux !

Tout en fumant son narguillé, Ziem, qui avait poussé la porte, prit rapidement sa palette et il esquissa, à grands traits, cette adorable figure de la marchande de colombes. Elle ne le voyait pas, mais il la voyait bien.

Madame de Campagnac et mademoiselle de Parisis ne comprirent plus rien à cette scène; elles marchèrent jusqu'au bout du pont, se promettant d'entrer dans la boutique quand la grande affaire des colombes serait réglée.

Distraites par un autre spectacle, elles ne revinrent vers le peintre qu'une demi-heure après.

— Est-ce que M. Ziem n'est pas là, demanda Violette en franchissant le seuil.

Ziem ouvrit la porte de l'arrière-boutique et salua les deux Parisiennes sans quitter son narguillé et sa palette.

— Voyez quelle belle chose je fais là, dit-il avec la foi d'un artiste dans le premier feu de l'inspiration.

— La marchande de colombes! murmura Violette.

— Vous l'avez donc vue? demanda Ziem surpris.

— Oui, nous l'avons admirée comme vous. Voilà la vraie Vénitienne du temps de Giorgione. Vous l'avez mise toute vivante sur votre toile.

— Ce n'est qu'une ébauche, mais il faudra bien qu'elle pose encore.

— C'est donc là votre atelier?

Ziem se mit à rire.

— Après tout, dit-il, pourquoi ne vous conterais-je pas mon stratagème ? Ne savez-vous pas que les filles de Venise n'ont jamais voulu poser ? Elles posent devant l'amour et non pas devant l'art. Voilà pourquoi Titien, Giorgione, Véronèse et les autres avaient toujours une maîtresse dans leur atelier. Leur grand art était de la prendre belle. Rafaëlla, Violante, Léonora ont posé presque pour tous les tableaux de ces trois grands maîtres. Aussi leurs madones et leurs courtisanes ont toujours le même type. Dans la madone on sent l'amour profane, dans la courtisane on sent l'amour divin. Quand je reviens à Venise, je retrouve l'Adriatique, les palais, les églises et le soleil des peintres de la Renaissance ; mais comment retrouver Rafaëlla, Violante et Léonora?

Et Ziem raconta qu'il avait imaginé ce qu'il appelait le miroir aux alouettes. A chaque voyage à Venise il louait, sur le pont du

Rialto, une boutique; il y répandait pour un millier de francs de fanfreluches plus tapageuses que celles des boutiques voisines, si bien que toutes les belles filles de Venise y venaient montrer leur figure. Au bout de quinze jours le commerce avait été si bon qu'il ne restait rien dans la boutique ni rien dans la poche de Ziem. Mais les belles filles avaient posé sans le savoir. Ziem remportait cinquante croquis, une monnaie de nabab.

Le peintre offrit aux deux amies le panier de colombes de la belle fille de Murano.

— Acceptez-les, je vous en prie, car elle doit m'en rapporter demain un autre panier aux mêmes conditions.

— Je veux bien les prendre, dit madame de Campagnac, mais je vous les paierai ce qu'elles vous coûtent.

— Moins que rien, madame. Mon jeune Turc fait trop bien mes affaires. Il m'a dit qu'il lui avait donné seize lires, des pendants d'oreilles et deux fichus lamés d'or. Je suis bien sûr qu'il m'a volé de moitié. Mais tout cela m'amuse. Je ne suis pas de ceux qui réforment l'humanité, je suis de ceux qui l'étudient.

— Elles sont bien jolies, ces colombes, dit Violette en caressant les oiseaux de Murano.

— Écoutez, mesdames, dit tout à coup Ziem, je suis aussi bon cuisinier qu'Alexandre Dumas. Si vous voulez, j'irai les fricasser à l'hôtel Bellevue, à la condition que vous me ferez une place à votre table.

— Quoi! vous auriez la cruauté de manger des colombes?

— Vous verrez comme c'est bon! Mais il faut les fricasser à la Guccioli : la comtesse en faisait manger à Byron il y a un demi-siècle.

On convint de se retrouver à dîner. Le jeune Turc suivit les dames avec le panier aux colombes vers l'hôtel Bellevue.

Un peu avant l'heure du dîner, quand Ziem vint, manches retroussées, pour mettre son grain de sel dans la fricassée, Violette lui dit avec une gaieté mélancolique, en lui montrant le ciel et en imitant les pigeons avec ses doigts :

— Les colombes sont envolées, mais c'est égal, il y aura de quoi dîner, horrible gourmand !

VII

D'une mauvaise rencontre que fit Violette

A Venise, Violette se croyait dans un autre monde comme si elle eût traversé le tombeau. Pas un souvenir de sa vie passée, pas une figure connue autrefois. Elle marchait fièrement dans sa dignité comme si nul ne pouvait voir l'accroc à sa vertu. Elle se sentait plus légère, elle n'était plus offensée par le sourire des sceptiques, le regard de ceux qui ne pardonnent pas ne lui disait pas brutalement : « Je sais ton histoire. »

Vivre oubliée, vivre inconnue, c'est déjà être aimée des dieux, dit Platon. Violette eût donné sa fortune et sa jeunesse pour n'être

pas célèbre sur le boulevard des Italiens. Elle payait bien cher son quart d'heure de folie. Elle se reposait donc à Venise dans une douce quiétude, quand elle vit s'arrêter un matin, devant elle, deux courtisanes parisiennes, deux demi-comédiennes qu'elle avait connues dans un souper.

— Violette! cria l'une d'elles.

L'autre embrassa Violette sans façon comme une amie de la Maison-d'Or.

Et toutes les deux exprimèrent bruyamment leur joie de la rencontre dans une ville où elles ne connaissaient pas une femme.

Elles étaient venues avec des amants croyant trouver la Venise du carnaval, elles ne trouvaient que la Venise du sépulcre; elles s'ennuyaient à mourir; elles voulaient s'attacher à Violette comme à un vivant au milieu des fantômes.

— Ah! ma chère, moi qui croyais à la belle Venise et à toutes ses folies! s'écria la première; c'est une ville de revenants; on n'y va ni à cheval ni en voiture; c'est à peine si on y va à pied. Qu'est-ce que ces lagunes toutes noires auprès du lac du Bois de Boulogne?

— Des églises où on ne prêche pas? dit l'autre.

— Oui, oui, je vous comprends, murmura Violette; il vous faudrait le Père Hyacinthe avec son cortége galant de femmes repenties et de beaux tentateurs. Vous cherchez Paris à Venise! Mais ce qui fait le charme de Venise, c'est qu'elle est aussi loin de Paris que si elle était dans l'autre monde.

— Et la cuisine! s'écria la première.

— Oh! pour la cuisine, vous avez raison, l'Italie n'est pas le pays des gourmands; mais après tout il y a des figues et des becfigues.

— Mon Dieu, il y a aussi des pommes de Normandie; pour des croqueuses de pommes comme nous, n'est-ce pas l'idéal?

— C'est égal, nous devrions faire ensemble un petit festin pour nous égayer.

Effrayée par cette proposition, mademoiselle de Parisis répondit que la table était pour elle un supplice, quel que fût le pays, et puis elle ne pouvait pas quitter madame de Campagnac.

Violette fut despérée de cette rencontre. Elle était trop franche et trop bonne pour re-

nier le passé et indiquer à ces demoiselles toute la distance qui les séparait. Elle les salua doucement et leur promit de faire quelques promenades en leur compagnie.

— Malheur! malheur! dit-elle quand elle fut seule, je ne pourrai donc me cacher que dans le tombeau.

Elle rencontra Ziem.

— C'est demain que je veux aller au pays de Giorgione, lui dit-elle, Raffaella m'est plus chère que jamais. Je sais qu'elle est morte de ce qui me fera mourir, il faut que j'aille prier pour cette pauvre âme en peine.

De quoi était morte Raffaëlla? de son péché et de son amour.

— Elle en est morte, disait Violette, moi j'en souffre mille morts, mais je n'en puis vivre ni mourir.

Elle se consolait avec ses pigeons.

A Venise, il faut n'avoir jamais aimé son prochain comme soi-même pour ne pas adopter une douzaine de pigeons plus familiers encore qu'ils ne sont gourmands.

Les fenêtres du premier étage de l'hôtel Bellevue sont presque toujours émaillées des oi-

seaux de la République. C'est un battement d'ailes perpétuel. Violette ne se lassait pas de leur émietter le pain le plus blanc qu'elle pût trouver. Les plus hardis ne se contentaient pas de becqueter sa main, ils se perchaient gentiment sur ses épaules, jusque sur sa tête.

Il y avait longtemps qu'on n'avait vu les pigeons si familiers. On dit bientôt que Violette était une charmeuse d'oiseaux.

Elle en charma un des plus jolis. Il roucoulait sur son sein comme s'il eût compris que c'était une belle amoureuse. Il y avait si longtemps que Violette n'avait rien embrassé du tout, qu'elle sentit ce doux frissonnement que peint le poète grec, quand Daphné baise sa colombe.

VIII

Les trois Grâces

Heureusement pour Violette, il lui vint une meilleure rencontre que celle des deux courtisanes parisiennes.

On sait que M. de Montmartel, qui croyait que sa noblesse l'obligeait envers Henri V, allait tous les ans au château de Froshdorff, où il avait déjà présenté sa femme. Il avait voulu l'y emmener une seconde fois ; elle refusa, mais dès qu'il fut en route, elle partit pour Venise, en lui écrivant qu'elle l'attendrait là. C'était le chemin des écoliers, mais on sait qu'elle n'aimait pas l'école. Elle devait d'ailleurs appeler à Venise madame de Néers,

ou aller jusqu'à Rome pour l'arracher à lord Sommerson et la ramener au bercail selon sa promesse à M. de Néers.

En attendant, Hélène se faisait une vraie fête de revoir madame de Campagnac et de connaître Violette.

A peine débarquée à Venise, elle rencontra madame de Campagnac et Violette sur le quai des Esclavons. Elle se jeta dans les bras de sa tante et serra doucement la main de Violette. Vrai groupe des trois Grâces.

— Que vous êtes heureuses, leur dit-elle, de vivre à Venise !

— Oui, dit madame de Campagnac, on dit cela le premier jour, parce qu'on s'imagine que Venise est un livre plein d'imprévu, mais on s'aperçoit bientôt qu'on y vit trop de la vie monumentale. Telles que tu nous vois, nous sommes des statues, n'est-ce pas, Violette ?

— Oui, des femmes de pierre. Nous ne vivons pas, nous voyons vivre les autres.

— Et encore les autres vivent-ils ? Je commence à en douter. Je parierais qu'il n'y a pas une seule passion à Venise. Toutes les villes qui ont fait leur temps sont comme des cour-

tisanes qui se survivent à elles-mêmes. Ni cœur, ni âme, ni joie, ni douleur ; un perroquet, un serin, un chien, un chat, voilà ce qui leur reste. Ici, on a par-dessus le marché une gondole pour promener son ennui.

— Voilà un joli tableau ! dit madame de Montmartel, qui ne voulait pas sitôt perdre ses illusions. Vous accusez Venise parce que vous n'êtes pas amoureuse, ma jeune tante. C'est le vent du nord qui siffle ; mais que le vent d'orage souffle demain, vous chanterez une autre chanson !

On fut très heureux de se retrouver, on ne se quitta plus que pour dormir. Et encore les trois femmes demandèrent-elles une chambre à trois lits pour n'avoir pas peur et pour mieux babiller.

Violette était ravie de madame de Montmartel. Jamais elle n'avait rencontré une femme plus naturelle, un esprit plus vif, un cœur plus brave. C'était l'expansion dans toute sa grâce : elle se donnait toute. Et quelle gaieté intarissable ! A propos de tout, quelle que fût la causerie, elle trouvait le mot original et pittoresque. On l'accusait de manié-

risme dans son langage, parce qu'elle avait horreur du lieu commun : Tout ce qu'elle avait dit lui semblait inutile à dire ; elle donnait à toutes choses une physionomie par la singularité de son expression.

Madame de Campagnac, qui lisait Georges Sand, accusait souvent sa nièce de manquer de sérieux. Elle croyait que la passion ne fait pas rire. Madame de Montmartel croyait que la passion qui ne se moque pas un peu d'elle-même est la plus sempiternelle des élégies.

Madame de Montmartel conta à Violette les équipées de lord Sommerson, ce nouveau venu qui promettait de faire oublier Octave de Parisis, tout en rappelant son donjuanisme.

— Vous l'aimez, dit tout à coup Violette, en voyant que la comtesse s'était attendrie sous sa moquerie accoutumée.

— Ah ! ma foi, répondit Hélène, si je me demandais cela à moi-même, je serais bien embarrassée de me répondre. Il faudrait questionner là-dessus ma femme de chambre.

Comme elle disait ces mots, mademoiselle Charmide survint.

— Charmide, est-ce que j'ai aimé le marquis de Sommerson?

— Ah! madame, il faudrait lui demander cela à lui-même, répondit familièrement Charmide, comme une soubrette de l'ancien répertoire.

Et mademoiselle Charmide prit dans son porte-monnaie une petite photographie de lord Sommerson, qu'elle portait sans doute pour elle plutôt que pour sa maîtresse. Elle la présenta à Violette.

— Voyez, madame, comment n'aimerait-on pas cet homme-là?

Violette pâlit.

— O mon Dieu! dit-elle.

Madame de Montmartel regarda mademoiselle de Parisis.

— Pourquoi ce cri du cœur?

— C'est que cette figure ressemble à quelqu'un que j'ai beaucoup connu.

— A qui donc?

— Au duc de Parisis.

— Vous trouvez?

Hélène prit la photographie :

— Non, dit-elle. Je n'ai jamais vu que d'un

peu loin le duc de Parisis, parce que je n'étais pas mariée, et que les mères n'avaient pas l'habitude de s'approcher de lui ; mais je ne le retrouve pas dans ce portrait de lord Sommerson.

— Vous avez raison, dit Violette en regardant bien. Mon cousin avait plus de désinvolture et plus de gaieté. C'était un moqueur comme vous.

— C'est égal, reprit madame de Montmartel, si décidément j'aime le marquis, je ne vous le confierai pas. Vous n'auriez qu'à vous tromper !

— Oh ! soyez sans inquiétude, dit tristement Violette.

Et elle chanta à mi-voix :

Je n'irai plus au bois,
Les lauriers sont coupés.

IX

Comment il faut réveiller une femme

Cette nuit-là, il se fit un grand bruit dans l'hôtel. C'était deux voyageurs; un homme et une femme voulaient à toute force avoir le premier étage, il leur fallut bon gré mal gré monter au second.

Les trois amies dormirent mal. De minuit à trois heures du matin, ce fut un tapage perpétuel. On allait, on venait, on remuait les lits, on ouvrait les portes, on ouvrait les fenêtres.

— Si je ne me trompe, dit madame de Montmartel, ce sont là des amoureux.

— Oui, dit madame de Campagnac, je reconnais cela. Vous rappelez-vous, Violette,

qu'il y a quelques nuits nous avons eu de jeunes mariés qui déjà nous ont empêchées de dormir? Il faut bien que jeunesse se passe.

— Il faut bien qu'il y ait des heureux! ajouta Violette.

On finit par s'endormir.

Sur les huit heures du matin, par un jour encore douteux, un homme pénétra dans la chambre des trois amies.

C'était le voyageur de la nuit, c'était lord Sommerson.

Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'il les regarda tour à tour. Il lui semblait impossible qu'elles fussent là, pareillement endormies, dans la même chambre.

Le lit le plus rapproché de la porte était celui de madame de Montmartel.

— Comme elle est belle! dit-il bien bas, en homme qui serait désolé de réveiller une femme qui dort.

Il fit trois pas de loup, se pencha doucement et baisa Hélène sur ses magnifiques cheveux blonds.

On comprend cette belle action : prendre un baiser à une femme qui dort, c'est le droit de

la guerre, même si la dame est mariée. Qu'est-ce que cela fait? puisqu'elle n'en saura rien.

Il paraît que le marquis de Sommerson trouva bon ce vol au baiser, car il recommença.

Mais ce qui va vous surprendre, c'est que ce ne fut pas sur les cheveux de madame de Montmartel, mais dans ceux de madame de Campagnac.

On sait que le marquis n'y allait pas de lèvres mortes; toutefois, madame de Campagnac ne se réveilla pas.

Qu'eût-il dit si elle se fût réveillée? Qu'il se trompait de lit, qu'il croyait embrasser madame de Montmartel.

Et quand même c'eût été vrai, qu'aurait pu dire madame de Montmartel?

Naturellement, puisqu'il était en si bon chemin, il ne s'arrêta pas au lit de madame de Campagnac.

Il s'avança vers Violette. On sait que c'était la plus belle des trois. Sans doute, cette beauté merveilleuse l'émut profondément, car il pâlit et soupira.

Son cœur battait si fort qu'il n'osait se pen-

cher sur la dormeuse. Il lui semblait que c'était un sacrilége de l'embrasser.

S'imaginait-il que c'était une jeune fille, et que ses lèvres, fussent-elles plus douces qu'un chant lointain, plus douces qu'un parfum perdu, plus douces que le baiser du songe, porteraient une atteinte irréparable à cette figure de vierge adorablement suave comme une figure de l'école lombarde?

Il se pencha pourtant et prit sur le front de Violette un baiser silencieux.

Cette fois c'était une âme qui baisait une âme.

En touchant des lèvres les cheveux des deux autres femmes, il avait respiré avec un sentiment de volupté l'arome féminin, mais le front de Violette n'avait pas enivré ses lèvres.

Il prit deux petits poignards d'or — pourquoi deux? — et les ficha doucement dans la chevelure de Mlle de Parisis. Puis il s'éloigna lentement en murmurant ces mots :

— C'est la plus adorable et la plus divine des créatures.

Violette se réveilla sous l'impression de ce baiser : elle entr'ouvrit les yeux, elle se crut à

la comédie du *Songe d'une nuit d'hiver*. Elle se cacha la tête sur l'oreiller pour se rendormir tout de suite.

Ce fut bientôt fait ; quelques secondes après elle voyait se lever la toile de cette comédie, où nous sommes tout à la fois acteur et spectateur, cette comédie que nous nous jouons à nous-même, mais dont le dénoûment échappe à notre volonté vacillante.

Or, que vit Violette en songe? Naturellement l'homme qui était revenu revint encore — dans son imagination, — naturellement, cette fois, c'était Octave de Parisis. Comme lord Sommerson, il s'inclina au-dessus d'elle et il l'embrassa doucement. Je crois que ce fut sur la bouche, car elle se réveilla tout à fait en poussant un cri.

Madame de Campagnac, qui rêvait aussi, souleva la tête et regarda sa jeune amie.

Violette lui raconta son rêve.

Madame de Montmartel s'était pareillement réveillée.

— C'est étrange, dit-elle, il m'a semblé aussi qu'un homme m'embrassait. Mes cheveux en frissonnent encore.

— Moi, dit madame de Campagnac, je n'ai pas eu un si beau rêve, j'ai dormi comme une souche. Je ne suis pas une songeuse comme vous.

— Pas si songeuses que cela, dit Hélène. Je vois bien ce que c'est : un voyageur qui se sera trompé de porte et qui n'aura pas voulu entrer pour rien dans ce joli dortoir. Ne voyez-vous pas que la porte est restée entr'ouverte ? Il ne faut jamais laisser la clef sur la porte de sa chambre à coucher ni sur la porte de son cœur.

Madame de Campagnac descendit du lit la première, pour passer dans son cabinet de toilette.

Ce fut alors que Violette, cette fois bien réveillée, trouva les deux petits poignards d'or que lord Sommerson avait fichés dans sa chevelure. Elle les montra à madame de Montmartel, après les avoir longtemps remarqués.

— Qu'est-ce que cela? lui demanda-t-elle.

Madame de Marmontel rougit, Violette fut bien loin de se douter qu'elle rougissait pour elle.

— Vous avez l'air de savoir d'où viennent ces poignards?

— Ma chère Violette, il y a une légende là-dessus, mais je ne vous la dirai pas aujourd'hui.

Violette prit la main de la comtesse.

— Oh! je vous en prie, parlez!

— Quelles que fussent les prières de Violette, madame de Montmartel ne voulut rien dire.

Elle alla trouver sa tante et lui demanda si Violette était en vérité cette héroïne qu'on représentait comme la vertu après la chute.

— Oh! je t'en réponds, ma chère nièce, j'y mettrais la main au feu. Pourquoi me demandes-tu cela?

Hélène garda un instant le silence. Elle se décida à démasquer sa pensée.

— Voyez-vous, ma tante, il a dû se passer cette nuit une histoire extraordinaire comme celles d'Edgard Poë. Vous allez en juger.

Madame de Campagnac écouta des deux oreilles.

— J'ai oublié de vous dire que lord Sommerson, on n'a jamais su pourquoi, avait toujours sur lui trois ou quatre petits poignards d'or d'un dessin exquis, qui jouent un rôle

extravagant dans ses aventures galantes. Chaque fois...

La comtesse s'interrompit.

— Des mitaines! s'écria madame de Campagnac.

— Comment dirai-je cela? Chaque fois qu'il est heureux — en partie double — il prend un petit poignard d'or et le jette pardessus son bonheur. On dit que c'est un sacrifice aux dieux.

— Quelle fantaisie!

— Ce n'est pas tout. Si la dame de ses pensées lui donne amour pour amour, il lui fiche le poignard dans les cheveux.

— Eh bien! voilà qui est original. Tu ne devines pas pourquoi cette bizarrerie?

— C'est, sans doute, parce qu'au jugement dernier, il reconnaîtra au poignard d'or toutes les femmes qu'il a aimées.

Madame de Campagnac regarda avec une fixité indiscrète la comtesse de Montmartel.

— Je suppose que les femmes qu'il a aimées n'emporteront pas cette arme-là en paradis. Dis-moi, ma belle nièce, qu'as-tu fait du tien?

— Il n'est pas question de moi, répondit Hélène.

Cette fois, elle rougit; ce fut pour elle-même. Se rappelait-elle le bal de l'Opéra? ou ne rougissait-elle que par l'indignation d'être soupçonnée?

— Sachez donc, reprit-elle, que Violette, avec une candeur tout angélique, a trouvé tout à l'heure dans ses cheveux, non pas un poignard d'or, mais deux poignards d'or.

— Que me dis-tu là! c'est impossible; Violette ne nous a pas quittées.

— C'est impossible, mais cela est.

Les deux femmes ne revenaient pas de leur surprise.

— Que s'est-il donc passé? Il y a de la féerie là-dedans, murmura madame de Campagnac.

X

Où il est question d'Octave de Parisis

On se demanda ce qu'on ferait le matin. On décida qu'on irait à la messe à Saint-Sébastien pour saluer le tombeau de Paul Véronèse, après quoi on déjeunerait gaiement au café des Procuraties, pour aller ensuite au musée Correr, ce musée de Cluny de Venise.

On s'aperçut qu'il était dix heures, on s'habilla quatre à quatre et on s'échappa de l'hôtel.

Mais madame de Montmartel, toute à l'énigme des poignards d'or, revint sur ses pas pour demander quels étaient les voyageurs débarqués la nuit.

— C'est un lord anglais et sa femme, répondit l'hôtelier.

Hélène pensa tout de suite à lord Sommerson.

— Le marquis de Sommerson ? dit-elle.

— Oui, c'est bien cela.

Madame de Montmartel accourut vers ses amies.

— Vous ne savez pas ! leur cria-t-elle de loin, j'ai retrouvé ma sœur. C'est elle qui nous a empêchées de dormir cette nuit. Voyez-vous ces trois fenêtres ? C'est la cage des oiseaux envolés, il faut que j'aille les prendre au nid. Je vais faire rougir la vertu de mon auguste sœur. Vous verrez qu'elle n'avouera rien, elle nous prouvera qu'elle est allée à Rome pour faire son salut. Elle nous dira que, si elle a quitté son mari, c'est parce que c'est un libre penseur.

— Voyons, dit madame de Campagnac, ne sois pas un trouble-fête, donne-leur au moins la grasse matinée. Viens déjeuner avec nous.

— Oui, ma tante, si vous me promettez de venir avec moi faire la morale à ma sœur, car

vous savez que je n'ai jamais pu parler sérieusement sans éclater de rire.

On se mit à table devant des œufs à la coque, du thé, du café et du chocolat. Une orgie de gourmandes.

Les trois amies étaient à peine assises, que lord Sommerson passa à vingt pas d'elles. Il fumait son second cigare sur la place Saint-Marc, beaucoup plus préoccupé de l'architecture de la basilique que de l'architecture des voyageurs ou des naturels du pays. Toutefois il n'était pas homme à passer devant des femmes sans les regarder un peu. Quand il vit les trois amies, son premier mouvement fut d'aller vers elles, mais son second mouvement fut de rebrousser chemin, quoiqu'il eût rencontré le regard de madame de Montmartel.

— C'est lord Sommerson! s'écria-t-elle. Comment ne vient-il pas me dire bonjour? est-ce qu'il a peur de moi? est-ce que j'ai l'air d'une maîtresse d'école? Eh bien! puisqu'il ne vient pas à moi, j'irai à lui.

Et sans demander conseil elle marcha résolûment pour rejoindre le marquis de Sommerson.

Elle l'atteignit bientôt et lui parla à cœur ouvert.

— Comment, vous nous avez surprises dans notre sommeil ; voilà qui est déloyal.

— Ne fallait-il pas vous réveiller ! Rappelez-vous le proverbe persan : « Il faut endormir la femme et ne pas la réveiller. »

— Nous en reparlerons. Mais répondez-moi à une question plus sérieuse. Quelle singulière idée vous avez eue d'enlever ma sœur, vous qui n'avez jamais que des passions d'une semaine !

Le marquis expliqua à Hélène qu'il n'avait enlevé madame de Néers que parce qu'elle était trop malheureuse dans sa prison des Ardennes.

— Alors, si je vous promets que ma sœur sera heureuse à Paris, vous me la livrerez pour que je la reconduise à son mari ?

— Non, nous ferons une affaire, dit lord Sommerson avec son impertinence accoutumée, je vous donnerai votre sœur contre vous-même.

— Oh ! que nenni, mon cher, on ne me prend pas comme cela.

— Hormis sous le masque, dit le marquis.

Il n'en voulait pas démordre, il ne pouvait admettre que madame de Montmartel se fût fait remplacer cette nuit-là par sa femme de chambre.

Elle se mit à rire.

— Ne gardez pas cette illusion, mon bel ami. Il était tout naturel que mademoiselle Charmide recueillît le fruit de ses peines, puisqu'elle écrivait les lettres. Moi, je m'en lave les mains.

— Oui ! oui ! on s'en lave toujours les mains, voilà pourquoi elles sont si blanches.

Le marquis saisit rapidement la main d'Hélène et la porta à ses lèvres.

— C'est un bijou, cette main-là. Si vous m'aimez un peu, vous me la ferez sculpter par votre amie, mademoiselle de Saint-Réal.

— S'il ne faut que ma main pour faire votre bonheur, je vous la donne — en marbre. — Mais, dites-moi, monsieur don Juan, pourquoi avez vous fiché deux poignards dans les cheveux de mademoiselle de Parisis ?

— C'est un secret, répondit lord Sommerson.

Puis, souriant avec tristesse, il ajouta :

— Le premier est pour la préserver du mal, le second est pour lui porter bonheur.

Hélène eut beau questionner, il ne voulut plus répondre.

Cependant Violette et madame de Campagnac regardaient beaucoup lord Sommerson qui passa et repassa plusieurs fois devant le café, mais pourtant à quelque distance comme s'il eut peur d'être reconnu.

— Il a un grand air, avec ses fourrures, dit madame de Campagnac.

— Il a un grand air, parce qu'il a un grand air, dit Violette. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à Parisis?

— D'un peu loin! Mais il lui ressemble en effet. Tous ces hommes à femmes sont les mêmes, ma chère amie, parce que tous ont des yeux d'enfer et des désinvoltures de démon.

— C'est étrange, reprit Violette, mais plus je le regarde et plus je retrouve Octave.

— Vous êtes folle, ma chère belle, vous en

disiez autant de celui que nous avons vu dans une gondole à notre arrivée ici.

— Eh bien! reprit Violette, l'homme que j'ai vu dans une gondole me rappelle ces fausses rencontres qu'on fait souvent à Paris; on croit voir une figure connue, ce n'en est que le fantôme, ou plutôt c'est l'image du pressentiment, puisque quelque temps après on voit la vraie image.

— Oui, dit madame de Campagnac, mais votre comparaison n'est pas juste, puisque ni celui que vous avez vu en gondole ni celui qui vient de passer ne sont le vrai Parisis.

Tout en se promenant, le marquis de Sommerson et madame de Montmartel étaient entrés sous les galeries.

— Où vont-ils? demanda madame de Campagnac. Est-ce qu'il voudrait nous l'enlever aussi, la sœur cadette?

Mais tout à coup Hélène, toute pensive, reparut seule.

— C'est un sauvage, dit-elle, j'ai voulu vous l'amener, il m'a dit qu'il ne voulait pas faire de mauvaises connaissances.

Violette rougit, madame de Campagnac s'indigna.

— Tout beau! mesdames! Ces mots-là chez lui n'ont rien de fâcheux. Cela prouve au contraire qu'il a peur de vous.

— Quoi! nous ne le verrons pas? demanda Violette avec émotion.

— Non. Il dit qu'il va partir aujourd'hui même pour les pays de la neige, pour la Russie, pour la Suède, pour l'Écosse. M. Lovelace a des femmes dans tous les pays; nous le reverrons à Paris à la mi-carême, c'est tout ce qu'il peut faire pour nous.

— Alors, dit madame de Campagnac, tu n'auras pas grand'peine à lui arracher madame de Néers.

— Non, je crois, entre nous, que j'arrive à point. Ah! celui-là n'est pas un gêneur. Il eût planté là la marquise sans s'inquiéter pour elle du lendemain; elle commençait à s'ennuyer à Rome, Il l'a amenée à Venise. Mais je ne crois pas qu'il serait assez amoureux pour la mener plus loin. Voyons, je meurs de faim, j'ai tant parlé depuis une demi-heure, que je traîne mon estomac dans la queue de ma robe.

La comtesse demanda une aile de poulet. Quoique ce ne fût pas l'usage dans les cafés vénitiens, un des serviteurs alla acheter un poulet froid à l'auberge de la Lune et le rapporta triomphant aux trois dames.

Le déjeuner fut gai et sentimental. Lord Sommerson avait un peu troublé les cœurs, même celui de madame de Montmartel qui disait :

— Quand Charmide n'est pas là, je suis bien obligée d'aimer un peu moi-même lord Sommerson.

Elle conta à sa tante et à Violette son aventure avec le marquis, mais sans vouloir s'expliquer sur la fameuse nuit du bal de l'Opéra.

— Enfin, dit madame de Campagnac, était-ce toi ou Charmide?

— Je n'en sais rien, répondit-elle, demandez-le à Charmide.

Mais elle savait bien que Charmide répondrait elle-même qu'elle n'en savait rien.

XI

Il faut bien aller à la messe

Quand madame de Montmartel rentra à l'hôtel, elle demanda si la marquise était seule. On lui répondit que non, mais on lui dit que madame de Néers descendrait bientôt pour lui parler.

Hélène l'attendit dans le petit salon, priant ses deux amies de ne pas assister à cette première entrevue.

Madame de Néers ne se fit pas attendre.

Elle entra, elle embrassa sa sœur et elle lui dit :

— Veux-tu venir à la messe de midi ?

Ce fut sa première parole.

— Ma chère amie, il est bien question d'aller à la messe de midi. Ton mari t'attend, reviendras-tu avec moi?

Madame de Néers regarda sa sœur pour bien lire dans son âme.

— Mon mari m'attend! Mais connais-tu bien mon mari? Ne sais-tu pas que c'est un athée et qu'il me fera payer cher mon voyage à Rome.

Hélène ne put arrêter ce cri :

— Ton voyage à Rome!

— Oui, mon voyage à Rome; t'imagines-tu donc que je sois allée ailleurs?

— Voyons, ma sœur, me prends-tu pour une pensionnaire? T'imagines-tu que je ne sais pas que le marquis de Sommerson t'a enlevée?

— Il ne m'a pas enlevée du tout. Je voulais aller à Rome, il est venu avec moi, voilà tout. Où est le mal?

— Oui, je sais bien que tout chemin mène à Rome. Est-ce que tu veux voir ta tante? elle est là.

— Comment! tu la vois? Tu sais bien que ton mari et le mien nous avaient défendu

d'aller chez elle, depuis le scandale de la séparation.

Hélène posa un point d'admiration devant sa sœur.

— Tu sais bien, lui dit-elle, que je n'ai pas peur du scandale, moi.

— Tant pis pour toi. Puisque tu t'es compromise, je veux bien me compromettre : allons voir ma tante.

Et la marquise de Néers passa la première, le front haut, dans la salle où madame de Campagnac attendait en compagnie de Violette.

Devant cette fierté d'une vertu vingt fois outragée et toujours debout, madame de Campagnac reprit elle-même sa fierté. La tante et la nièce se donnèrent froidement la main. Madame de Néers parla encore d'aller à la messe.

— Eh bien ! dit gaiement Hélène, allons faire une visite au bon Dieu. Il est si hospitalier à Venise !

Madame de Néers daigna adresser quelques mots gracieux à Violette. Elle lui dit qu'elle avait connu mademoiselle de la Chastai-

gneraye à Dieppe. Elle ajouta qu'elle était aussi belle en brun que sa cousine en blond.

— Mais vous-même, dit-elle malicieusement, je vous ai entrevue à Dieppe?

Violette ne répondit pas, comme si elle voulût nier son voyage à Dieppe.

Cependant, où était lord Sommerson? Madame de Montmartel elle-même n'osait plus en parler devant sa sœur.

XII

Le ruban de Violette

Dès que les quatre femmes furent entrées à Saint-Marc, lord Sommerson sonna.

On n'avait pas débouclé les malles, il ordonna que les siennes fussent portées tout de suite dans une gondole pour être conduites au chemin de fer.

— Monsieur le marquis part ce matin ?

— Oui, mais madame la marquise reste jusqu'à mon retour.

Il ne voulait pas qu'on pût s'imaginer à l'hôtel qu'il fuyait madame de Néers.

Dès que les malles furent enlevées, il écri-

vit ces quatre mots qu'il laissa sur la table :

Adieu. Ceux qui s'aiment se retrouvent toujours.

Quand il sortit de la chambre de madame de Néers, il lui sembla à son tour qu'il sortait d'une prison, tant elle avait voulu le dominer dans un amour où il y avait plus de passion que de charme.

Quand il fut descendu d'un étage, il regarda la porte qu'il avait ouverte le matin.

Pourquoi l'avait-il ouverte ? Parce que l'hôtelier, qui était bavard, lui avait dit qu'il regrettait de ne pas lui donner le premier étage, occupé par trois dames de Paris. Sur les questions de lord Sommerson, l'hôtelier avait dit le nom des dames.

C'était peut-être pour cela qu'on n'avait pas dormi au second étage et qu'on avait empêché de dormir les belles voyageuses du premier étage.

Le matin venu, lord Sommerson, qui n'avait peur de rien, s'était aventuré en voyant la clef sur la porte, sans s'inquiéter des suites

de cette indiscrétion. C'est un si beau spectacle de voir trois femmes qui dorment, de les réveiller ou de les embrasser sans les réveiller !

Lord Sommerson ne doutait de rien.

Or quand il descendit pour partir, la clef était encore sur la porte.

Il savait bien qu'il ne trouverait personne : d'où vient qu'il entra ?

C'était l'heure où Violette rapportait tous les jours deux petits pains du café des Procuraties pour les émietter à ses pigeons. Violette gâtait ses familiers, celui surtout qui venait se percher sur son épaule et qui becquetait dans sa main.

Ce jour-là, les petits pains attendaient les gourmands. La visite de madame de Néers avait compromis leur déjeuner.

A plusieurs reprises les pigeons étaient venus, qui sur la fenêtre, qui sur la table, qui sur les bras du fauteuil, tout étonnés qu'on les oubliât.

Les pigeons ne pardonnent pas ; ils se promettaient déjà de ne plus venir pour se venger de cet oubli incroyable.

Ce fut alors que lord Sommerson, qui avait déjà traversé la chambre à trois lits, pénétra dans le petit salon de Violette sans bien savoir où il allait.

Il vit deux livres sur la table. Il ouvrit le premier. C'était l'*Imitation de Jésus-Christ;* ses yeux tombèrent sur ce verset :

Aveugles que nous sommes, nous nous plaignons de pleurer, et c'est par le chemin des larmes que nous allons au ciel.

Il n'était pas douteux que ce livre ne fût à Violette ; il le referma avec un soupir, comme si l'âme de la jeune fille eût parlé elle-même.

L'autre volume était un roman anglais, il le feuilleta et y trouva cette pensée soulignée par Violette :

Toute créature, ici-bas, a ses cartes marquées d'avance dans le jeu de la vie. On joue bien ou mal, on perd ou on gagne fatalement.

— J'ai déjà souvent remarqué, dit-il, que presque toutes les femmes se confessent à leur insu.

Ses yeux cherchaient toujours, mais il ne trouva plus rien qui trahît Violette, si ce n'est un petit ruban qu'elle avait noué la veille dans ses cheveux.

C'était un ruban rouge ; elle l'avait rejeté, quoique ce fût un grain de beauté sur sa chevelure; mais elle trouvait que le rouge jurait avec sa mélancolie.

Il le saisit et le baisa.

A cet instant le pigeon de Violette vint familièrement sautiller sur la table.

Il le prit et le caressa.

Le pigeon, tout effaré, s'était aperçu que ce n'était pas Violette; il s'évertuait à s'envoler, mais le marquis le retint de force.

— Puisque ce pigeon est entré ici, c'est qu'il y vient tous les jours.

Lord Sommerson se rappela alors que madame de Montmartel lui avait dit, une heure auparavant, sur sa question indiscrète : « Avez-vous des amoureux ? — Non, mais nous avons chacune notre pigeon. »

Celui-ci était, à n'en pas douter, le pigeon de Violette.

Le marquis ne voulait pas quitter la cham-

bre sans y laisser un mot amoureux. Il trouva qu'il était bien plus romanesque de prendre le pigeon pour messager. Il écrivit ces deux mots sur le ruban rouge : *Toujours. Jamais.*

— Comment signer ? se demanda-t-il.

Et après avoir réfléchi :

— Elle a aimé Octave de Parisis, je vais signer Octave de Parisis.

Et il signa.

Le soleil, qui était de la fête, sécha l'encre bien vite. Lord Sommerson noua le ruban au cou du pigeon.

— Si tu allais te tromper de fenêtre, lui dit-il en le caressant encore.

Il reprit la plume et il écrivit sur le ruban : *A Violette, hôtel Bellevue.*

Le pigeon était à bout de ses impatiences ; il reprit gaiement son vol et alla se percher sur Sainte-Marie-Majeure, où tous les pigeons du voisinage vinrent le féliciter sur son beau collier rouge.

XIII

Comment un ruban rouge fut un ruban de deuil

Quand lord Sommerson descendit de gondole pour monter en chemin de fer, il pensa aux quatre femmes qu'il laissait à Venise.

— Ce n'est, dit-il avec un profond sentiment de tristesse, ni madame de Néers, ni madame de Montmartel, ni madame de Campagnac que j'emporte dans mon cœur ; c'est Violette. Je vais au bout du monde pour une femme qui m'attend, mais c'est l'image de Violette que je retrouverai dans les neiges.

C'était le moment où Violette revenait de la messe à Saint-Marc. On allait faire une lon-

gue promenade sur mer, elle voulait emporter le roman à moitié lu.

Madame de Néers, qui ne voulait pas être de la promenade, était remontée avec Violette. Sa sœur et sa tante attendaient devant le portail de Saint-Marc.

Dès que Violette fut dans sa chambre, le pigeon vint battre des ailes devant elle. On l'avait habillé, mais on ne l'avait pas nourri. Il semblait comprendre qu'elle allait dénouer le ruban. Il en était peut-être fier, mais tous les pigeons criaient après lui. Et puis cela gâtait sa gorge de pigeon.

Violette avait reconnu tout de suite son ruban. Elle ne comprenait pas. Elle ouvrait les yeux et regardait les yeux du pigeon comme si elle dût y trouver le mot de cette énigme.

Avant de dénouer le ruban elle lut sur un des bouts : « *Violette, hôtel Bellevue.* »

Elle le dénoua bien vite.

Ce fut avec plus d'émotion que de surprise qu'elle lut alors ces deux mots et cette signature :

Toujours. Jamais.

Octave de Parisis.

Elle tomba comme un marbre sur le divan ; tout son sang était à son cœur ; elle s'évanouit presque. A peine s'il lui resta la force de se traîner à la fenêtre et de montrer sa pâleur à ses amies qui l'attendaient.

— Voyez donc Violette ! dit madame de Montmartel.

Elles montèrent en toute hâte.

Madame de Campagnac fut si troublée qu'elle alla jusqu'au second étage ; il semblait d'ailleurs que ce fût par une volonté providentielle, car elle trouva madame de Néers s'arrachant les cheveux et voulant mourir.

— Qu'y a-t-il donc, ma chère amie ? vous m'effrayez.

A la vue de sa tante, madame de Néers reprit soudainement toute sa sérénité. Elle ne voulut rien avouer, mais elle cachait dans sa main la lettre d'adieu de lord Sommerson.

— Ce n'est rien, dit-elle, une crise nerveuse, c'est déjà fini.

Elle embrassa sa tante et lui demanda à quelle église on irait au salut ce jour-là.

Madame de Campagnac descendit vers Violette. Elle la trouva toute pâle encore dans les

bras de madame de Montmartel. Elle ne pouvait parler, elle tenait à la main le ruban.

Madame de Campagnac le regarda. Elle lut l'écriture, elle ne comprit pas.

— Vous avez vu ? dit tout à coup Violette. Octave de Parisis ! J'en deviendrai folle !

Elle reprit le ruban et lut encore ce nom.

— Qui donc s'amuse à me jouer ce jeu cruel ?

— Il ne faut pas être bien fine pour le trouver, dit madame de Campagnac. C'est lord Sommerson ; il a connu le duc de Parisis, il sait que vous l'avez adoré et il vous donne cette dernière illusion.

— Pourquoi jouer avec la mort ? dit Violette. Cela m'a donné un coup au cœur, il me semble que je suis atteinte mortellement.

— Ma chère Violette, dit madame de Campagnac, quand on a tant de chagrin, on ne meurt pas. Après cela, rappelez-vous ce que disait l'autre jour le philosophe allemand dans les vignes du Lido : Il y a des morts vivants comme il y a des vivants morts. Octave de Parisis est dans son tombeau, mais son âme n'est-elle pas restée parmi ceux — je veux dire parmi celles

— qui l'ont aimé ? Rien ne prouve que les âmes n'habitent pas encore longtemps le pays de leurs passions. Ce n'est pas pour rien qu'on a dit « les âmes en peine. »

Madame de Montmartel regardait le ruban.

— Ce n'est pas étonnant, dit-elle, que ce ruban rouge vous attriste, belle Violette, puisqu'à Venise on porte le deuil en rouge.

— Ah ! dit mademoiselle de Parisis, je sens qu'il faut que j'aille prier sur le tombeau d'Octave et de Geneviève. La mort n'a pas brisé l'anneau du mariage.

Comme Violette disait ces mots en joignant les mains, elle vit luire sur son doigt une petite bague à trois perles que le duc de Parisis lui avait donnée au beau temps de leurs amours.

— Tenez, dit-elle à madame de Montmartel, vous voyez bien cette bague, c'est mon anneau nuptial, à moi. Octave me l'a donné, mais je n'ai plus le droit de le porter, parce qu'il s'est marié pour tout de bon, parce qu'il m'a fait promettre de le mettre à son petit doigt s'il mourait avant moi.

Violette détacha l'anneau de son doigt.

— J'irai, reprit-elle, porter ce souvenir qui me brûle sur son tombeau.

— Eh bien, lui dit madame de Campagnac, vous lui porterez aussi ce ruban et vous lui demanderez ce que veulent dire ces deux mots : « *Toujours. Jamais.* »

Violette jeta le ruban vers la fenêtre en disant que ce serait une profanation de l'amour et de la mort.

La marquise de Néers venait de descendre, pâle et désolée comme Violette.

Madame de Montmartel annonça en riant que le marquis de Sommerson jouerait un rôle terrible dans leur vie à toutes les quatre.

— Oui, riez, dit Violette, jusqu'au jour où vous pleurerez.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DU TOME PREMIER

LIVRE I

HISTOIRE D'UNE MESSALINE BLONDE

LIVRE II

LA MARQUISE DE NÉERS

LIVRE III

L'HOTEL DU *PLAISIR-MESDAMES*

LIVRE IV

VIOLETTE A VENISE

PARIS. — TYPOGRAPHIE ALCAN-LÉVY, RUE LAFAYETTE, 61.

Typ. Alcan-Lévy, rue Lafayette, 61, Paris.

